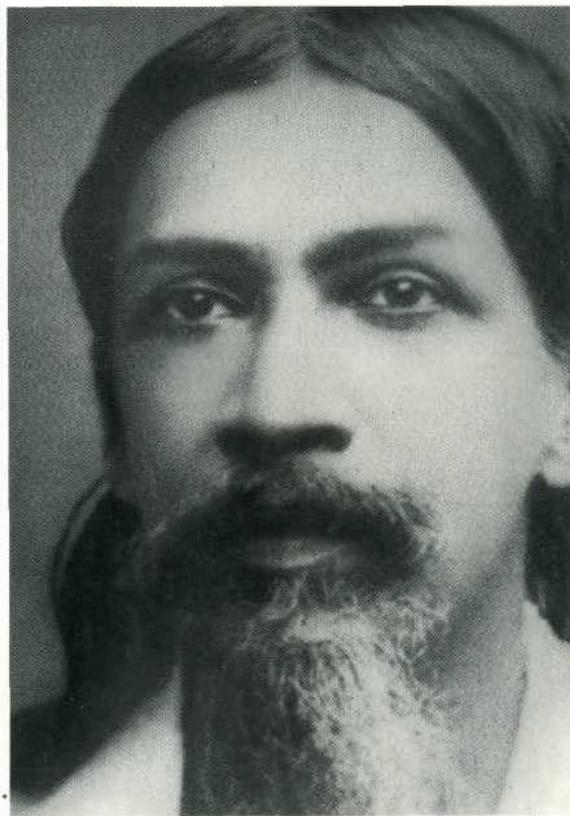


SRI AUROBINDO  
à  
NOLINI KANTA GUPTA



*De l'esprit*

*L'odyssée de l'âme*



CHRISTIAN DE BARTILLAT  
Éditeur

Chez le même éditeur

Gisèle BIENNE : *Le silence de la ferme*, roman. Prix de la Société des Gens de Lettres.

Henry HOUSSAYE : *1814*.

Geneviève AIMÉE : *Ma vie n'est qu'un seul jour*, roman.

André BAY : *Trésor des comptines*.

Robert de LA CROIX : *Les écrivains de la mer*.

Jehanne JEAN-CHARLES : *Mémoires d'un chat*.

Henry HOUSSAYE : *Waterloo, 1815*.

Jehan de BRIE : *Le bon berger*.

Colette GUILLEMARD : *La vie des enfants dans la France d'autrefois*.

Max CHAMSON : *Le roman de la montagne*.

Gilbert PROUTEAU : *La vie passionnée de Georges Clemenceau*.

Sabine VALICI-BOSIO : *La mère et l'enfant dans l'Ancienne France*.

Michel MOINE : *Radiesthésie*.

Jules SANDEAU : *Mademoiselle de la Seiglière*.

Maryvonne MIQUEL : *Notre chatte écrit*.

Jean MARKALE : *La France qui rêve*.

Étienne SAUREL : *Histoire de l'équitation*.

Denis de ROUGEMONT : *28 siècles d'Europe*.

Hermann KEYSERLING : *L'analyse spectrale de l'Europe*.

Piette PIERRARD : *Histoire des curés de campagne, de 1789 à nos jours*.

Philippe BARRIER : *La mémoire des fleuves de France*.

Germain GALÉRANT : *Médecine de campagne*.

Jocelyne GEORGE : *Histoire des maires*.

Hervé LUXARDO : *Histoire de la Marseillaise*.

Marc VILLIN et Pierre LESAGE : *La galerie des maîtres d'école et des instituteurs*.

Henry MILLER : *Flash-back*.

La VARENDE : *Monsieur le duc de Saint-Simon et sa comédie humaine*.

Jacques BROUSSE : *Les arbres de France*.

Denise et Jean-Pierre LE DANTEC : *Le roman des jardins de France*.

Philippe BARRIER : *Forêt légendaire*.

Pierre MIQUEL : *La campagne de France*.

Joseph de PESQUIDOUX : *Chez nous en Gascogne*.

Élisabeth de GRAMONT : *Marcel Proust*.

J. HEAD et S.L. CRANSTON : *Le livre de la réincarnation*.

Sri Aurobindo

à

Nolini Kanta Gupta

# L'ODYSSÉE DE L'ÂME

CHRISTIAN DE BARTILLAT, ÉDITEUR

*Les articles choisis sont extraits des « Collected works » de Barum Tagore publiés en anglais, en huit volumes, par l'Ashram de Sri Aurobindo*

Direction technique : SCAM/Jacques Ménéard.

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1980, Éditions Stock.  
© 1991, Christian de Bartillat, éditeur.

## L'idéal de Sri Aurobindo et le yoga de Sri Aurobindo

## L'idéal de Sri Aurobindo

Notre idéal — l'idéal de Sri Aurobindo — est, peut-on dire sans autre forme de procès, de diviniser l'humain, d'immortaliser le mortel, de spiritualiser le matériel. Cet idéal est-il possible? Est-il réalisable? Notre tâche sera précisément de montrer pour commencer qu'il est possible, puis qu'il est probable et enfin qu'il est inévitable.

Voyons donc le premier point. On soutient volontiers que l'idéal est une impossibilité, une chimère, puisque, dès l'abord, il implique une contradiction. La divinité, en effet, n'est-elle pas exactement l'opposé de l'humanité, l'immortalité celui de la mortalité, et l'Esprit celui de la Matière? Toutes ces paires se composent de deux termes s'excluant mutuellement. C'est en tout cas la position du Mayavada \*. Mais faut-il coûte que coûte et absolument qu'il en soit ainsi? Cette affirmation du Mayavada n'est après tout qu'un postulat, et l'on peut tout aussi bien partir d'autres postulats, la vérité étant, bien entendu, que toute théorie de l'existence, tout point de vue est au fond la formulation d'une expérience, et qu'à chaque expérience correspond un postulat précis.

Pour nous, nous refusons tout d'abord d'admettre ou de reconnaître qu'il y ait ou doive y avoir une contradic-

\* Théorie de l'illusionnisme.

tion ou une opposition entre la Matière et l'Esprit, entre le corps et l'âme ou entre l'humain et le divin. Notre point de départ à nous est une expérience, une réalisation qui affirme l'essentielle unité de la dualité, l'essentielle identité de ses deux termes. Il importe que soit tout de suite et clairement formulée notre position à cet égard. La question se pose ensuite de savoir comment les deux termes peuvent, en réalité, être identiques et même n'être qu'un seul terme. Ici, quelques précisions sont nécessaires. Car veut-on dire que les deux termes n'en sont en fait qu'un seul et unique, au même titre que Zeus et Jupiter sont un seul et unique dieu, ou que l'eau et H<sub>2</sub>O sont un seul et unique élément? Mais sans entrer dans de vaines subtilités, n'est-ce pas une expérience universelle, éternelle et invariable que, pour s'élever jusqu'au Divin, il faut laisser l'humain derrière soi, que, pour devenir immortel, il faut ne plus faire partie des mortels et que, pour vivre en l'Esprit, il faut renier la Matière? En fait, la véritable réponse est tout ensemble oui et non. Les composants du dilemme ne sont pas aussi tranchés que l'on voudrait nous le faire croire.

Aux yeux d'une certaine ligne d'expérience, la Matière ne s'oppose à l'Esprit que dans la mesure où l'actuelle formulation extérieure de la Nature se trouve concernée. Et même alors, l'opposition n'est qu'apparente et relative. Là, réside le nœud du problème. Pour de tels yeux, en effet, l'Esprit devient aussi la Matière — est aussi la Matière : *annam brahma eva*. L'Esprit est Conscience, *Tchit*. Et, dit-on, la Matière, elle, est Inconscience, *Atchit*. Mais selon nous, l'inconscience n'a

pas besoin d'être et n'est d'ailleurs pas l'absence complète ou l'absolue négation de la conscience. C'est seulement une conscience involuée ou à développer. Si la conscience est éveil, l'inconscience est tout simplement oubli : c'est en somme l'inutilisation ou la suspension de la conscience, non son annulation.

Dès lors, la spiritualisation de la Matière s'avère possible du simple fait que la Matière et l'Esprit ne sont pas deux entités fondamentalement différentes, contradictoires et inconciliables. Ce sont une seule et même réalité sous des aspects divers. De même l'eau ou la vapeur d'eau et la glace participent-elles d'une substance une et identique, bien qu'elles soient apparemment différentes. L'Esprit est devenu Matière et, en son tréfonds, la Matière est Esprit. D'un côté, l'Esprit est latent dans la Matière. De l'autre, la Matière représente une possibilité de formulation de soi involuée en l'Esprit. La Matière est née de l'Esprit à mesure que l'Esprit s'est comprimé, s'est condensé jusqu'à se solidifier en le concret de la réalité matérielle. L'Esprit s'est fait Matière par un procédé de cristallisation, de limitation de soi et de concentration exclusive, mouvement qui s'accomplit au fil d'une échelle descendante, selon un schéma précis de mutation : cette mutation est une parmi une infinité de possibles modifications de soi, elle est élue et vécue à l'exclusion de toute autre dans un but précis et en vue d'un accomplissement déterminé.

Un mouvement progressif d'involution de la conscience où, étape par étape, les choses ont de plus en plus perdu apparemment de leur valeur a fait aboutir l'Esprit

dans la Matière. S'il en est ainsi, il va de soi qu'inversement un mouvement d'évolution ferait culminer la Matière en l'Esprit. Que l'Esprit soit devenu Matière, que la Matière soit un mode de l'Esprit, c'est précisément cela qui, d'emblée, crée pour la Matière la possibilité d'être transmuée en Esprit. Et cela implique la destruction de la forme et de la substance particulières auxquelles nous donnons le nom de Matière. Or, grâce à la Science moderne, nous savons que la Matière peut être transmuée en énergie pure, mais qu'alors elle perd sa matérialité, qu'elle est dématérialisée.

Certaines des anciennes disciplines professaient que, même s'il n'y a pas incompatibilité entre l'Esprit et la Matière, même si, au lieu de paraître n'avoir rien en commun, elles constituent une réalité unique, l'Esprit est cette réalité en son essence, et la Matière en est une formulation inférieure. La Matière s'est déployée hors de l'infini, elle n'a d'autre destin ni d'autre ressource que d'être réabsorbée en l'Esprit.

C'est ici que prend place le second principe cardinal de la vision que Sri Aurobindo a de la réalité : même en sa nature et en son caractère extérieurs et dynamiques, une formulation inférieure de l'Esprit, une involution sur un plan inférieur n'est pas seulement une réalité temporaire ou accessoire, un "épiphénomène". Sa fonction n'est pas seulement d'entraver, de diminuer et d'enténébrer la réalité réelle, quitte à être graduellement rejetée, puis éliminée lors du retour à la source. A vrai dire, une formulation inférieure a une double fonction. Au cours de la descente, elle limite, obscurcit, détourne et

finalement falsifie la réalité supérieure. Mais simultanément, elle concrétise, énergétise et incarne ce qu'elle obscurcit. Au cours de la remontée, autrement dit lors du passage de l'inférieur au supérieur, point n'est besoin que le mouvement soit de désincarnation et de dissolution, il peut être de purification, d'illumination et de réalisation. Dès lors, il ne s'agira pas de Matière dématérialisée en énergie pure, mais de Matière changée en substance rayonnante, non pas abolie dans le processus de radiation, mais entièrement composée de l'impérissable substance lumineuse.

Un tel mouvement de l'évolution transformatrice n'est pas seulement une possibilité ou une probabilité. C'est un fait de la Nature. Et en vérité, l'évolution naturelle n'a pas d'autre sens. Evolution signifie en premier lieu réversibilité de la Nature. Car c'est le retour sur soi d'un processus d'involution. Nous avons dit que la Vérité suprême et suprême Réalité — *Sat - Tchit - Ananda*, comme on l'appelle — est progressivement devenue multiple et concrète au fil d'étapes diverses qui ont amoindri le pouvoir d'expression et agrandi l'angle d'obscurcissement de soi, les degrés principaux étant le Supramental, le Surmental, le Mental Supérieur, le Mental, la Vie et finalement le Corps ou la Matière. Parvenu à l'extrême fin que représente la Matière — le point le plus éloigné, semble-t-il, de la source originelle —, le mouvement s'inverse et tend à remonter l'échelle par les mêmes degrés qui ont été traversés au cours de la descente. Mais ce processus de renversement n'équivaut pas à une simple résolution, à une simple dissolution,

c'est le processus d'un plus grand accomplissement et d'une synthétisation plus grande, celui d'une sublimation autant que d'une intégration.

Point de départ de l'évolution, la Matière n'est, pour commencer, qu'une entité physique et chimique. Mais elle subit un premier changement, une transmutation, lorsque, la Vie l'investissant, elle devient la base et le réceptacle d'un organisme vivant : la Matière vitalisée se comporte différemment de la Matière physico-chimique. Un plus grand changement se produit, lorsque, le Mental l'élevant encore plus haut et l'investissant à son tour, elle répond aux vibrations d'un organisme mental : mentalisée, la Matière présente un troisième type de comportement. La lente transformation de la Matière en vue d'une plasticité et d'une spontanéité plus grandes, d'une conscience et d'une luminosité toujours croissantes se dessine avec évidence lorsque l'on gravit les échelons de l'évolution naturelle.

Ce mouvement de l'évolution est une constante de la Nature qui s'efforce d'établir des étapes toujours plus élevées dans la transformation matérielle. Certes, il n'est pas facile de déduire de son état présent le ou les modes qu'à l'avenir connaîtra la Matière. De même, autrefois, était-il sans doute impossible de prévoir la Matière mentalisée ou la Matière vivante, mais la chose n'en est pas moins inéluctable.

Cette inéluctabilité découle de la poussée évolutive elle-même, qui veut qu'un jour vienne où la Matière subira un autre changement, plus radical et décisif. Une réalité plus haute que le Mental l'investira et la pénétrera

de lumière et de pouvoir. Une conscience spirituelle verra le jour, tandis qu'apparaîtra une Matière spiritualisée. De même une conscience mentale a-t-elle jadis fait surface, ainsi qu'une Matière mentalisée (bien qu'improprement), et, encore avant, une conscience vitale, ainsi qu'une Matière vitalisée. Il ne peut d'autre part y avoir de limite au degré de spiritualisation. Car le degré de l'Esprit que la Nature peut manifester en un corps terrestre montre dans quelle mesure ce corps est déjà spiritualisé. Une conscience spirituelle parfaitement dynamique aura le pouvoir de spiritualiser parfaitement le corps, la vie et le mental. C'est ce degré et ce pouvoir de l'Esprit suprême que Sri Aurobindo appelle Supramental.

Nous allons essayer de comprendre la nature de la sublimation et de la transformation en recourant à des exemples et des analogies. Nous savons que le Mental est un instrument incapable d'atteindre par lui-même à la connaissance de l'Esprit ou à la conscience de la Vérité. Tel qu'il se présente actuellement, il est donc incapable de cette connaissance et de cette conscience, et non seulement cela, mais de surcroît il leur fait obstacle. Ses vibrations et ses formulations troublent le rythme supérieur et le faussent. C'est pourquoi il est si souvent répété dans les Oupanishad :

*Naïsha tarkēna matirapanēya.* (Katha Oupanishad)

“ Cette sagesse ne peut s'acquérir par le raisonnement. ”

Ou bien :

*Yân manassa na manouté.* (Kēna Oupanishad)

“ Cela qui ne pense pas par le mental. ”

Ou encore :

*Na manassa praptum shakyah.* (Katha Oupanishad)

“ Ce n'est pas par le mental que l'on a le pouvoir de l'obtenir. ”

Et ainsi de suite. Toutefois, lorsqu'il cesse d'être indépendant et de régenter, lorsqu'il se place sous les ordres de la lumière supérieure et qu'il lui obéit, le même mental devient pour cette lumière un véhicule d'incarnation dynamique, un conduit par lequel s'écouler et s'exprimer dans la vie terrestre. C'est pourquoi l'Oupanishad dit également :

*Manassaivédamaptavyam.* (Katha Oupanishad)

“ Par le mental aussi, cela doit être saisi. ”

S'il n'est pas rigidement limité à la ratiocination et à ses modalités, mais qu'il ait été refaçonné en la lumière et le rythme de l'inspiration, de l'intuition, de la révélation et d'autres sources supérieures encore inaccessibles, le mental est par là même un vaisseau transfiguré, un instrument capable de donner une forme dynamique, sur le plan matériel et physique, à des vérités et des réalités qui, en temps normal, se tiennent à de lointaines altitudes. Bien que dans une moindre mesure, c'est un phénomène de cette sorte qui se produit, par exemple, chez le poète

ou l'artiste. Un poète qu'animent une vision et une inspiration n'est pas, ou du moins n'a pas besoin d'être sans mental : chez lui, le mental n'est pas annihilé, le fonctionnement du mental n'est même pas suspendu, il est simplement sublimé et se soumet à une nouvelle orientation, à une nouvelle organisation qui lui confèrent une amplitude nouvelle. Même si la faculté de ratiocination est momentanément mise au repos, il ne s'ensuit pas un arrêt du pouvoir mental en soi, mais plutôt l'exaltation d'un registre différent du mental. La même chose peut arriver aux autres plans et parties de la conscience et de l'existence humaines.

Bien entendu, on peut, si l'on veut, ne pas tenir compte de ces degrés intermédiaires de la conscience entre l'Esprit et la Matière et, en quelque sorte, ne jouer que d'une note. Mais il n'est pas indispensable de suivre cette ligne droite et nue de l'ascèse pour s'élever. Il est possible de décrire une plus large parabole, d'accomplir un mouvement circulaire ou global qui ne se satisfasse pas seulement d'atteindre, mais accomplisse également. C'est là la méthode suivie par la Nature en ses activités, et la Nature est toute la réalité. La ligne exclusive vaut pour les individus et encore n'a-t-elle, à ce titre, de prix et de sens que dans un ensemble, car elle aussi contribue à l'aspiration de tous et au plein accomplissement de cette aspiration.

Ayant donc vu que la spiritualisation de la Matière est une réalisation inévitable entreprise par la Nature évolutive, nous pouvons à présent faire un pas de plus et dire qu'il ne s'agit pas simplement d'un rêve éloigné

qui devra bien se concrétiser un jour ou l'autre, mais d'une certitude plus ou moins imminente. Car la dynamique évolutive de la Nature n'est pas le seul facteur en cause, la seule assurance du *grand finale*\* envisagé. Le Divin Lui-même descend pour reconnaître et assumer la force évolutive. Il descend comme force consciente dynamique dans le mouvement terrestre, apportant avec Lui la vérité qu'il faut établir ici et maintenant. Il agit et guide, d'abord d'au-dessus, puis dans et par le niveau de conscience existant, et ainsi accélère et accomplit en peu de temps ce que, laissée à elle-même, la Nature aurait peut-être mis des éons — ou Yougas brahmiques — à réaliser. Les crises évolutives où la Nature doit se transcender et passer d'un plan de création à un autre sont en vérité toujours rapidement dénouées par une telle descente qui, pour ainsi dire, impose une inexorable pression physique à la substance terrestre, trop lente, autrement, à bouger et changer.

De cette descente de la Conscience Divine, il existe cependant des degrés qui varient avec la nature de l'œuvre à opérer. Dans les domaines inférieurs de la Nature évolutive — l'hémisphère inférieur, pour reprendre l'expression qui désigne le Mental, la Vie et la Matière —, la Descente est incomplète, indirecte et relative, le but étant un conditionnement nouveau et plus ou moins important de la Nature, non son entière transformation. En revanche, cette transformation devient possible lorsque la Nature s'est élevée jusqu'au Mental et préparée pour

\* En français dans le texte.

l'étape suivante, pour le saut décisif dans l'hémisphère supérieur, ou sphère de la vérité spirituelle dynamique.

En visant le dépassement du Mental, la Nature ouvre les portes à une descente toujours plus directe et complète de la Conscience Divine et de ses plans les plus élevés — les plans du Supramental. La Descente se résout ici en un renversement des valeurs connues, une rapide et totale transfiguration de la vie terrestre en le moule des célestes réalités spirituelles. Un degré absolu de la Descente, une irruption de la Conscience Divine en Sa pureté suprême et Sa suprême plénitude devient pour finir inévitable : Elle seule, en effet, peut accomplir ce que, depuis toujours, la Nature a en vue. La Matière ne s'abandonnera totalement, le pouvoir de vie ne s'abandonnera lui aussi totalement qu'au toucher immédiat, qu'à l'étreinte directe de l'Être du Divin.

Cet âge nous voit à un tel stade de l'histoire de l'évolution de la Nature. Ses implications complètes, le dessin précis de la réalisation actuelle, le mode et l'aspect de la Descente restent voilés tant que l'événement n'a pas eu lieu. Mais quelque chose en est révélé à la vision du voyant et au cœur du croyant, quelque chose en est saisi par ceux à qui cela choisit de se révéler :

*Yamēvaisha vrinouté tēna labhyah.*

(Katha Upanishad)

“Seul, celui que choisit cet Être peut Le conquérir.”

## Le yoga de Sri Aurobindo : le yoga même de la nature

Le Yoga de Sri Aurobindo découle directement du Yoga même de la Nature. La Nature a un Yoga qu'elle suit sans défaut ni omission, car c'est la loi la plus profonde de son être. Essentiellement, Yoga veut dire changement ou transformation de la conscience par communion, ou union, ou identification avec une conscience plus haute et plus vaste.

Ce développement de la conscience dans la Nature est précisément ce que nous appelons Evolution. C'est la mise au monde d'un principe de conscience toujours plus haut, jusqu'alors involué, caché derrière le voile, dans la conscience de la terre, et son établissement comme facteur dynamique dans le labeur extérieur de la Nature. Ainsi le premier stade de l'évolution est-il celui de la Matière inconsciente, des éléments physiques inanimés. Le deuxième stade, celui de la vie semi-consciente dans la plante. Le troisième, celui de la vie consciente dans l'animal. Et finalement, le quatrième, que nous représentons à l'heure actuelle, est celui de la vie consciente d'elle-même incarnée dans l'être humain.

Le cours de l'évolution n'a pas pris fin avec l'homme et, dit Sri Aurobindo, le stade suivant qu'envisage la Nature et qu'elle œuvre à manifester et à établir est la

vie, pour nous supra-consciente, incarnée en un type encore supérieur de créature, le surhomme ou homme-dieu. Le principe de conscience qui déterminera la nature et la conformation de cet être nouveau est un principe situé au-delà du principe mental que l'homme illustre aujourd'hui. On peut l'appeler Supramental ou Gnose.

Jusqu'à présent, le Mental a représenté le terme ultime de la conscience évolutive. Tel qu'il s'est développé chez l'homme, le Mental est l'instrument le plus haut qu'ait conçu et forgé la Nature et grâce auquel puisse s'exprimer l'être conscient de soi. C'est pourquoi le Bouddha disait : "En toutes choses, l'élément primordial est le Mental. Le Mental est prédominant. Tout provient du Mental"\* — *mano pouvvangama dhamma*. La conscience au-delà du mental n'est pas encore devenue un élément manifeste et dynamique de la vie sur la terre. Les saints et les voyants ont pu l'entrevoir ou la pénétrer à des degrés divers et de différentes façons. Et elle a projeté les dérivés de ses illuminations dans les activités créatrices des poètes et des artistes, dans les plus nobles et les plus belles aspirations des héros et des grands hommes d'action. Mais ce qui a été accompli de plus élevé, le sommet le plus haut qui ait été atteint dans ce domaine implique, ainsi que l'enseignent les disciplines spirituelles, un retrait hors du cycle évolutif, une immersion, une absorption en l'état statique qui le transcende complètement et, en

\* Nous suivons ici la traduction de Bharatidi dont Mère S'est servie pour Ses *Commentaires sur le Dhammapada*.

quelque sorte, se situe à l'extrême opposé — l'Esprit en soi, l'Atmân, le Brahman, Sat-Tchit-Ananda, le Nirvana, l'Un sans second, le Zéro sans premier.

Le contact avec la supra-réalité statique se fait d'abord par les plans supérieurs du mental. Une communion plus intime et directe s'opère ensuite par un plan qui se trouve juste au-dessus du mental — Sri Aurobindo l'appelle le Surmental. En le Surmental, est transcendé ou dissous le sens de l'ego qui, autrement, limite l'être à sa formation individualisée, laquelle est condamnée à une étroite structure extérieure ou triple fourreau du mental, de la vie et du corps. Le Surmental révèle le Moi universel qui est l'Esprit universel, le divin cosmique et ses myriades de forces qui se projettent en des myriades de formes. Là, l'existence du monde apparaît comme un jeu de voiles toujours différents sur la face de l'unique et ineffable réalité, comme un cycle mystérieux de création et de destruction — c'est l'écrasante vision que Sri Krishna donne à Ardjourna dans la Guita. Cependant, la première expérience, et la plus intense, que procure cette conscience cosmique est celle de l'extrême relativité, l'extrême contingence et l'extrême fugacité de tout ce flot, en sorte que, logiquement et psychologiquement, la nécessité semble se faire sentir d'une fuite éperdue en ce qui demeure, et qui est le substrat de l'ineffable Absolu.

En cela, réside la plus haute réalisation, le but suprême que l'expérience la plus pure et l'aspiration la plus profonde de la conscience aient cherché à atteindre. Mais pour une telle ligne de pensée, le monde — ou la création, ou la Nature — a fini par apparaître, en ses racines

mêmes, comme un produit de l'Ignorance, et l'on a déclaré que l'ignorance, la souffrance, l'incapacité, la mort étaient le sceau dont se trouvaient marquées les choses de ce monde, qu'il était possible de demander à la Lumière qui réside au-dessus et au-delà de répandre pour un temps quelque éclat sur l'obscurité des mortels, mais qu'elle ne pouvait tout à fait l'enlever ou la convertir. Vivre en la pleine lumière, être en la Lumière et n'être qu'un avec elle signifie s'évader au-delà. Non que ce soit là l'unique littoral des expériences et des aspirations spirituelles, non qu'il n'y en ait pas d'autres, mais celle que nous considérons en ce moment a toujours pincé la corde majeure, toujours dominé et enseveli le reste.

Cependant, cette conscience d'une illusion que le Surmental fournit au début n'a aucun besoin de déboucher sur la conscience brahmique statique, sur le seul Shounya\*. Sans doute existe-t-il en ce processus particulier de la conscience un abîme entre Maya\*\* et Brahman, comme s'il fallait à tout prix sauter de l'un en l'autre, mais, dans le Yoga de Sri Aurobindo, cet abîme est comblé par le principe du Supramental dont la connaissance n'est pas synthétique-analytique\*\*\*, comme celle du Surmental et de l'intelligence mentale la plus haute, mais irrécusablement unitaire, fût-ce dans la plus extrême diversité. Le Supramental est la Conscience-de-Vérité à la fois statique et dynamique, existante en soi et créatrice. Dans le Supra-

\* Le Vide.

\*\* L'Illusion, le Pouvoir d'Illusion.

\*\*\* cf. note en fin de texte p. 25.

mental, la conscience brahmique — Sat-Tchit-Ananda — est toujours consciente de soi et toujours manifestée, toujours incarnée en des pouvoirs-de-vérité et des formes-de-vérité qui fondent le jeu de la création. C'est le plan où l'Un se fragmente en le Multiple et où, cependant, le Multiple demeure un, où il est et sait, en toutes ses parties, n'être qu'une plurielle expression de soi de l'Un. Il développe les archétypes spirituels, les divins noms et formes de toutes les individualisations d'une existence évolutive.

Les Oupanishad parlent d'une voie solaire et d'une voie lunaire dans la conscience spirituelle. Peut-être se réfèrent-elles à ces deux attitudes — l'une, par la conscience mayique du Surmental, pénètre en la Béatitude immobile, le Néant extatique, et l'autre s'élève encore plus haut, jusqu'au statut solaire, qui est une masse, un océan, une infinité de cette lumière et de cette extase, mais qui, Conscience-de-Vérité créatrice (*sourya-savitri*), peut simultanément s'exprimer et prendre forme.

Dans la Supramental, les choses existent en leur parfaite réalité spirituelle. Chacune est consciemment la réalité divine en son essence transcendante, son éploiement cosmique, son individualité spirituelle. La diversité d'une existence manifestée est là, mais l'exclusive et mutuelle séparativité ne s'est pas encore déclarée. Nœud de la séparativité, l'ego apparaît plus tard et plus bas dans l'involution. Ce qui règne ici, c'est l'inscissible réseau des centres d'individualisation de l'éternelle et unique vérité d'être. Là où le Supramental et le Surmental se rencontrent, il est possible de voir la multitude des dieux, chacun

distinct des autres en la vérité, la beauté, le pouvoir qui lui sont propres, et la réunion de tous formant la conscience une et suprême, infiniment diverse et inaliénablement intégrale. Mais en repassant dans le Supramental, on peut voir quelque chose de plus, l'Unité réunissant toute pluralité en elle, non en la détruisant, mais en annulant et en boutant la conscience séparative qui est à la source de l'Ignorance. La première touche de la Conscience d'Illusion, la première possibilité, pour l'Ignorance, de se manifester intervient au moment où la lumière supramentale pénètre en le clair-obscur de la sphère mentale. Le mouvement du Supramental est celui de la lumière sans ombre ni obstacle, constante, indétournable, absolue. Ici, la Force porte en elle et contient en l'unité de leur Réalité les lignes multiples, mais encore indivises de la vérité essentielle et sans mélange : son cours est l'inévitable progression de chaque vraie vérité pénétrant toutes les autres et les soutenant, en sorte que sa création, ou son jeu, ou son action se trouve à l'abri de toute discussion, de tout faux pas, de tout tâtonnement ou de toute déviation. Car chaque vérité repose sur toutes les autres et sur cela qui les harmonise toutes sans pour autant agir en Pouvoir rival ou en Pouvoir opposé aux autres Pouvoirs d'être. Dans le Surmental, commence le jeu des possibilités divergentes. Les certitudes simples, directes, unies, absolues de la conscience supramentale reculent d'un pas, pour ainsi dire, et commencent de se développer à travers l'interaction de forces tout d'abord individuelles et séparées, puis contraires et contradictoires. Dans le Surmental, existe une Unité consciente sous-jacente, mais comme si

chacun pouvait se suffire à lui-même, les Pouvoirs, Vérités, aspects de cette Unité se trouvent tous encouragés à développer leurs potentialités, et chacun se sert des autres pour atteindre à son exaltation, jusqu'au moment où, dans les régions plus obscures et plus denses qui s'étendent au-dessus du Surmental, les choses prennent la tournure d'un conflit aveugle, d'une aveugle bataille aux fins, apparemment, d'une survie hasardeuse. A l'origine, la création — ou manifestation — représente la concrétisation — ou répartition — des pouvoirs de l'Être conscient en un jeu de diversité unie. Mais sur la ligne qui prend fin dans la Matière, elle pénètre en un nombre toujours croissant de formes et de forces obscures et jusqu'en l'éclipse virtuelle de la suprême lumière de la Conscience Divine. A mesure qu'elle descend vers l'Ignorance, la création se mue en une involution de l'Esprit dans la Matière par l'intermédiaire du Mental et de la Vie. L'évolution est le mouvement inverse, un voyage de retour depuis la Matière jusqu'en l'Esprit. C'est, d'éveil en éveil, le déchiffrement, la révélation graduelle et la graduelle libération de l'Esprit, l'ascension et la mise à nu de la conscience involuée — la matière s'éveillant à la vie, la vie s'éveillant au mental, et le mental cherchant aujourd'hui à s'éveiller à quelque chose qui se trouve au-delà du mental, à un Pouvoir de l'Esprit Conscient.

Le résultat apparent ou réel du mouvement de Nescience — d'Involution — a été une croissante négation de l'Esprit, mais son but secret est en définitive de donner corps à l'Esprit dans la Matière, d'exprimer ici-bas, dans l'Espace-Temps cosmique, les splendeurs de la Réalité

intemporelle. En venant à l'existence, le corps matériel semble n'avoir pu éviter l'escorte de la mort. Et même il semble pétri de mort, car en lui, cadre et champ de la mortalité, l'Immortalité — l'éternelle Conscience de l'Esprit, qui est la vérité secrète, la réalité secrète au coeur du Temps aussi bien que derrière le Temps — doit pouvoir être établie, et le Divin pouvoir être possédé ou plus exactement se posséder lui-même, non en un mode unique et invariable de la conscience statique, comme il le fait actuellement derrière le jeu cosmique, mais dans le jeu même et le mode multiple de l'existence terrestre.

Le secret de l'évolution, ai-je dit, réside en une poussée vers la libération et le déploiement de la conscience hors d'une apparente inconscience. Dans les premiers temps, le mouvement est très lent et graduel. C'est la démarche inconsciente originelle de la Nature. Chez l'homme, la possibilité se fait jour d'une démarche consciente et, dès lors, plus rapide et concentrée. Et telle est, en fait, la fonction du Yoga : aider à l'évolution de la conscience en accélérant les processus de la Nature par la volonté de l'homme et sa conscience de soi.

Un organe s'est spécialement développé chez lui pour œuvrer efficacement à ce mode yogique d'accélération. La conscience de soi dont j'ai parlé comme de la marque distinctive de l'homme est une fonction de cet organe. C'est son âme, son "être psychique". A l'origine, c'est une étincelle de la Conscience Divine qui est descendue et s'est involuée dans la Matière et, depuis, n'a de cesse que la délivrance ne lui soit acquise en la marche ascendante de l'évolution. Et c'est cela qui exerce une pression

continue sur le mouvement évolutif et l'inspire. Or, l'âme est parvenue, chez l'homme, à une croissance et un pouvoir suffisants. Elle a quitté les régions situées derrière le voile et si évidemment fait surface qu'elle peut désormais guider et façonner la conscience extérieure de l'homme. Elle représente également le moyen, pour la Conscience Divine, de se déverser dans les plans inférieurs de la nature humaine. C'est l' "être pas plus gros que le pouce qui siège éternellement dans le cœur" dont parlent les Oupanishad. C'est de surcroît la base de l'individualité vraie et de l'identité personnelle — le reflet ou l'expression, dans la Nature évolutive, du Moi essentiel en chacun (*djivatmân*) qui réside au-dessus, éternelle parcelle du Divin, une avec le Divin et toutefois ni dissoute ni perdue en lui. Ainsi l'être psychique est-il en contact direct avec le Divin et la conscience supérieure, lors même qu'il soutient et contrôle en secret (*bharta, antaryamîn*) la conscience inférieure, et figure le noyau caché autour duquel se forment et s'agencent le corps, la vie et le mental de l'individu.

Dans le Yoga, le premier pas décisif est fait, lorsque l'on devient conscient de son être psychique ou, si l'on regarde les choses par l'autre bout, lorsque l'être psychique vient en avant et prend possession de l'être extérieur, commence d'engendrer et d'influencer les mouvements du mental, de la vie et du corps et, peu à peu, les délivre de l'habituel circuit de la nature ignorante. L'éveil de l'être psychique, ai-je dit, n'implique pas seulement un approfondissement et une élévation de la conscience et son affranchissement des ténèbres et des limitations de la

Prākṛiti \* inférieure, que circonscrit le triple statut inférieur, sa libération en ce qui est derrière et au-delà, cet éveil signifie également que la conscience plus profonde et plus haute se retourne sur l'hémisphère inférieur et, par suite, le purifie, l'illumine et le régénère. Lorsqu'il se possédera complètement et qu'il sera au zénith de son pouvoir, l'être psychique pourra sans intermédiaire convoier la conscience supramentale, laquelle pourra de ce fait librement et absolument travailler à la transformation intégrale de la nature extérieure, à sa transfiguration en un corps parfait de la Conscience-de-Vérité — en un mot, à sa divinisation.

Tel est donc le suprême secret, non le renoncement, non l'annihilation, mais la transformation de la nature humaine ordinaire qui équivaut tout d'abord à sa *psychicisation*. Elle doit autrement dit se mouvoir, vivre, communier et s'identifier avec la lumière de l'être psychique. Puis, une fois psychicisée, la nature humaine doit, au moyen de l'âme et du mental, de la vie et du corps placés sous l'influence de l'âme, s'ouvrir à la conscience supramentale et la faire descendre ici-bas pour travailler et accomplir.

L'exaltation de l'âme, ou être vrai en l'homme, jusqu'en la conscience supramentale et, simultanément, sa mise en évidence pour posséder un mental, une vie et un corps divinisés qui servent d'instrument et de véhicule à son expression de soi et lui permettent d'incarner le Vouloir et le Projet Divins — tel est le but que la Nature vise

\* La Nature.

actuellement dans son *élan* \* évolutif. C'est à ce labeur que l'homme a été appelé, de manière qu'en lui et avec son aide la transcendance et la transformation décidées puissent avoir lieu.

Il n'est cependant pas facile, ni d'ailleurs indispensable, pour le moment, de prévoir en détail l'allure extérieure de cet homme divinisé — sa façon d'être et de se comporter extérieurement, *kim assita vradjēta kim*, comme demandait Ardjourna —, non plus que les modalités de la vie en commun, pour cette humanité nouvelle, ou que la structure de son appareil social. Car ce qui se passe en ce moment est un processus vivant, une croissance organique, qu'élaborent les actions et réactions de forces et de conditions multiples, connues et inconnues. Le visage exact du résultat final ne peut être trop clairement prophétisé. Mais le Pouvoir à l'œuvre, lui, est omniscient. Il sélectionne, rejette, corrige, façonne, crée, coordonne les éléments par et suivant les directives de la loi inviolable de Vérité et d'Harmonie, qui règne en la propre demeure de la Lumière — *swé damē* —, le Supramental.

Il faut également noter que, si le mental n'est pas l'extrême limite de sa lente marche, l'évolution ne saurait davantage s'arrêter avec la manifestation et l'incarnation du Supramental. Il existe, au-delà, d'autres principes encore plus hauts, et qui, eux aussi, attendent d'être manifestés et incarnés sur la terre. La création n'a pas de commencement dans le temps (*anadi*), non plus qu'elle n'a de fin (*ananta*). C'est un processus éternel où se décryptent les

\* En français dans le texte.

mystères de l'Infini. On peut simplement dire qu'ici, avec le Supramental, la création franchit le seuil d'un nouvel ordre d'existence. Avant le Supramental, était le monde de l'ignorance. Après, viendra le règne de la Lumière et de la Connaissance. Jusqu'à présent, la mortalité a été le principe directeur de la vie terrestre. Elle sera remplacée par la conscience de l'immortalité. L'évolution s'est déroulée à travers luttes et souffrances. Désormais, elle s'épanouira en une floraison spontanée, harmonieuse et heureuse.

Quant au temps dont il est besoin pour accomplir ce programme, on peut augurer ceci : le but s'étant révélé avec assez de précision et d'intensité pour venir en avant, il s'ensuit que le problème est maintenant un problème d'actualité, que l'on peut traiter comme s'il devait être résolu aujourd'hui ou jamais. Nous avons dit qu'en l'homme — et sa conscience de soi, ou la conscience, en lui, de l'être psychique tenant lieu d'instrument — l'évolution est entrée en possession de la faculté de concentrer et d'accélérer le mouvement, et que cette faculté est le Yoga. Le processus s'accélérera d'autant plus et sera d'autant plus concentré que l'instrument grandira, gagnera en pouvoir et s'imprénera du souffle divin. En fait, l'évolution a, dès le début, suivi ce rythme d'accélération graduelle. Le tout premier stade, par exemple, le stade de la Matière inanimée, du jeu des simples forces chimiques a duré très, très longtemps. Il a fallu des millions et des millions d'années avant qu'il ne fût possible à la vie de se manifester. Mais la période de la vie élémentaire, telle que l'a ensuite manifestée le règne végétal été beau-

coup plus brève, même si sa durée a encore pris des millions et des millions d'années. Elle s'est achevée avec l'avènement de la première forme animale. Et à son tour, l'âge de la vie animale a été beaucoup moins long que celui de la vie végétale avant de voir l'homme apparaître sur la terre. Or, voici que l'homme a déjà plus d'un ou deux millions d'années. Aussi est-il grand temps que naisse de lui un ordre d'être plus élevé.

Le Supramental n'est pas seulement synthétique. "Le Supramental n'est synthétique qu'en ses parties inférieures, où il lui faut préparer les principes du Surmental — la synthèse n'est indispensable que là où s'est opérée l'analyse, où l'on a tout disséqué, tout décomposé (*analysis*), en sorte que l'on doit tout réunir. Mais le Supramental est unitaire et ne s'est jamais morcelé, il n'a donc pas besoin d'additionner et rassembler les bribes et les morceaux. Il a toujours maintenu la cohésion de la Multiplicité consciente en l'Un et sa Conscience."

SRI AUROBINDO

## Un yoga de l'art de vivre

### 1

Lorsque Sri Aurobindo déclara : "Notre Yoga n'est pas pour nous-mêmes, mais pour l'humanité", nombreux furent ceux qui poussèrent un soupir de soulagement et pensèrent que, finalement, la grande âme n'était pas tout à fait perdue pour le monde et que son nom n'était pas un nom de plus à ajouter à la longue liste des sannyasin que, d'âge en âge, l'Inde n'a cessé d'enfanter, sans qu'il lui en profitât beaucoup, à elle ou à la société humaine (ou peut-être même à leur âme à eux). Les gens comprirent que son Yoga était un Yoga moderne, dédié au service de l'humanité. Si ce service de l'humanité n'était pas la somme et la substance de sa spiritualité, du moins en était-ce le riche aboutissement et le couronnement. Son Yoga était une sorte d'art d'explorer et d'exploiter certains pouvoirs susceptibles d'améliorer la vie humaine de façon plus concluante que ne peuvent espérer y parvenir les simples méthodes de la raison scientifique.

Sri Aurobindo vit que cette fréquente interprétation manquait le cœur même de son enseignement. Aussi se reprit-il pour énoncer : "Notre Yoga n'est pas pour l'humanité, mais pour le Divin." Mais je crains que ce retournement, que cette apparente volte-face n'ait été mal accueillie dans de nombreux milieux. Car tout espoir de le

recupérer en vue d'un travail pour le pays ou pour le monde sembla dès lors irrémédiablement perdu, et l'on recommença de voir en lui un incurable rêveur "méta-physique", indifférent aux choses matérielles, improductif, pareil au Brahman Immuable.

2

Afin de mieux comprendre l'idéal pour lequel Sri Aurobindo n'a cessé de travailler, nous aurions en fait intérêt à combiner les deux devises qu'il nous a successivement données, et à dire que sa mission est de découvrir et d'exprimer le Divin dans l'humanité. C'est là le vrai service qu'il veut rendre à l'humanité, c'est-à-dire qu'il veut manifester en elle et lui donner à incarner le Divin : son but n'est pas seulement une amélioration de la vie humaine, mais son complet changement, sa totale transformation, sa divinisation.

Mais là encore, il faut se garder de certains contre-sens toujours possibles. La transformation de la vie humaine ne signifie pas nécessairement que l'humanité entière doive être changée en une race de dieux ou d'êtres divins. Cela signifie l'évolution, l'apparition sur terre d'un type supérieur d'humanité, de la même façon qu'à partir du règne animal l'homme a évolué en un type supérieur d'animalité, sans que tout le règne animal fût pour autant changé en humanité.

Quant à la possibilité d'un tel couronnement — Sri Aurobindo dit qu'il ne s'agit pas d'une possibilité, mais d'une inéluctabilité —, il faut se rappeler que la force qui

y pourvoira, et qui est d'ores et déjà au travail, n'a rien d'un pouvoir humain individuel, si grand soit-il, mais que c'est le Divin lui-même : c'est la Shakti même du Divin qui œuvre en ce moment à l'accomplissement décidé.

C'est là, précisément, le cœur du mystère, et là, la clef du problème. Si stupéfiant ou miraculeux que cela puisse paraître, l'avènement d'une race surhumaine ou divine peut entrer dans le domaine des réalités pratiques, pour cette raison que c'est non pas l'homme, mais le Divin lui-même qui l'a entrepris en son pouvoir, sa sagesse et son amour suprêmes. Le Divin descendant dans la nature humaine ordinaire afin de la purifier et de la transformer, afin d'y résider, tel est tout le secret de la sadhana dans le Yoga de Sri Aurobindo. Il n'est demandé au sadhak que d'être tranquille et silencieux, que d'aspirer calmement, que d'être ouvert, soumis et réceptif à l'unique Force. Point n'est besoin que le sadhak recherche l'indépendance. Il est au contraire préférable qu'il ne fasse pas les choses par lui-même. Il doit voir qu'elles sont accomplies — ou permettre qu'elles le soient pour lui — par le Divin Maître et Guide en sa conscience qu'il Lui a consacrée. Tous les autres yoga, toutes les autres disciplines spirituelles envisageaient jadis une ascension de la conscience et sa sublimation en la conscience de l'Esprit, sublimation qui se terminait par une fusion et une dissolution. Si elle fut jamais envisagée, la descente de la Conscience Divine pour préparer sa demeure définitive en la nature humaine dynamique et pragmatique n'était pas le thème majeur des efforts et des accomplissements d'autrefois. En outre, la descente dont il est question ici

est la descente non d'une conscience divine — car il existe un grand nombre de consciences divines —, mais de la Conscience même du Divin, la descente du Divin lui-même et de sa Shakti. Or, c'est cela qui, actuellement, œuvre à résoudre de façon directe la transformation évolutive de cet âge.

Mon propos n'est pas d'entrer ici dans des détails sur la signification exacte de la descente, sur son mode opératoire, ses champs d'activité et les résultats qui en découlent. C'est en effet une descente qui se produit en ce moment précis : d'en haut la Lumière Divine presse tout d'abord sur le mental et y commence son œuvre purificatrice — bien que ce soit toujours le cœur intérieur qui, le premier, reconnaît la Présence Divine et donne son accord à l'action divine —, car le mental, c'est-à-dire le mental supérieur est le sommet de la conscience humaine ordinaire et reçoit plus facilement et plus volontiers les Radiances qui descendent. Du Mental, la Lumière s'infiltré dans les régions plus denses des émotions et des désirs, de l'activité de vie et du dynamisme vital. Pour finir, elle s'introduit dans la Matière brute, dans le dur et sombre roc du corps physique, car lui aussi doit être illuminé, se muer en la forme et la substance de la Lumière céleste. En sa Grâce qui descend, le Divin est le Maître d'Œuvre qui construit lentement et sûrement l'édifice aux étages et aux chambres multiples de la nature et de la vie humaines, selon le moule de la Vérité Divine en son jeu parfait et sa suprême expression. Mais c'est là un sujet que l'on ne peut étudier de près sans avoir suffisamment pénétré le mystère du chemin et acquis les rudiments indispensables à un initié.

Une autre question qui trouble le mental humain ordinaire et le laisse perplexe est de savoir quand se produira l'événement. Est-ce maintenant, ou dans un millénaire ou bien dans un futur aussi incalculable que l'époque où se refroidira le soleil, ainsi que l'a suggéré quelqu'un dans une comparaison ? Étant donné l'ampleur du travail, on pourrait pertinemment dire que l'éternité est tout entière devant nous et qu'il ne faut pas être chiche d'un siècle ou même d'un millénaire. Car il ne s'agit pas d'autre chose que de défaire l'œuvre d'innombrables millénaires révolus et de construire un vaste avenir. Cependant, comme nous l'avons dit, puisque c'est le travail du Divin lui-même et puisque Yoga signifie processus d'action puissamment concentré, permettant d'effectuer en un instant ce qui prendrait peut-être des années à la nature, on peut s'attendre à ce que le travail soit fait plutôt vite que lentement. En vérité, notre idéal est *ici et maintenant* — ici, sur cette terre de l'existence matérielle, et maintenant, dans cette vie et dans ce corps — et non plus tard ou ailleurs. Combien de temps faudra-t-il ? Cela dépendra de nombreux facteurs, mais quelques décennies en plus ou en moins ne font pas grande différence.

Quant à l'étendue de la réalisation, répétons que ce n'est pas ce qui compte au premier chef. Ce n'est pas la quantité qui importe, c'est la substance. N'y aurait-il qu'un petit noyau, ce serait suffisant, du moins pour commencer, pourvu que ce soit la chose réelle et authentique —

*Swalpamapyassya dharmassya trayaté mahato bhayat.*

Sur cette voie, nul effort n'est perdu, nul obstacle ne

prévaut ; même un peu de ce dharma libère d'une grande peur. (*La Bhagavad-Guita*, II. 40)

Maintenant, si l'on demande des preuves, et si l'on veut savoir quelle certitude on a de ne pas courir après un mirage ou une chimère, nous ne pouvons répondre que par le proverbe : "On reconnaît l'arbre à ses fruits."

3

Je voudrais ajouter un mot pour justifier le titre de cet essai. Car, sera-t-il demandé, comment peut-on considérer la spiritualité comme l'un des Beaux-Arts et comment lui assigner parmi eux une place d'honneur ?

D'un certain point de vue, du point de vue de l'essentiel et des réalités intérieures, il semblerait que, ne serait-elle pas l'art majeur, la spiritualité serait en tout cas le fondement des arts. En effet, si l'art a pour fonction d'exprimer l'âme des choses et que l'âme vraie des choses soit l'élément divin en elles, il s'ensuit qu'à la spiritualité, qu'à la discipline qui permet d'entrer en contact conscient avec l'Esprit, avec le Divin, doit fatalement revenir la première place dans la hiérarchie des arts. La spiritualité est de surcroît le plus grand et le plus difficile des arts, car c'est l'art de la vie. Faire de la vie une œuvre parfaitement belle, pure en ses lignes, impeccable en son rythme, gorgée de force, rayonnante de lumière, vibrante de béatitude — en un mot une incarnation du Divin —, c'est là le plus haut idéal spirituel. Envisagée de cette façon, la spiritualité — la spiritualité telle que Sri Aurobindo la pratique — est le *nec plus ultra* de la création artistique.

## Sri Aurobindo et son " école "

Méprises et bévues semblent régner en nombre appréciable dans les cerveaux de certains de nos concitoyens au sujet de Sri Aurobindo et de sa retraite à Pondichéry. D'autre part, un exposé détaillé, un compte-rendu précis de ce qu'il ne fait pas a curieusement été fourni par un célèbre patriote dans sa mise en accusation de ce qu'il croit bon d'appeler "l'École pondichéryenne" de contemplation — formule à laquelle il n'est parvenu qu'en affirmant "sans peur et carrément" ce qui n'existe pas. Sri Aurobindo y est en effet accusé de faire exactement tout ce qu'il ne fait pas. En premier lieu, Sri Aurobindo ne s'adonne pas à la "contemplation paisible" ; ensuite, il ne fait pas de propagande active ; en outre, il ne fait pas de *pranayama* ni même de *dhyana* au sens habituel de ces mots ; et enfin, il ne prône ni n'applique cette maxime selon laquelle, "bien que l'action puisse être tolérée comme bonne, son Yoga à lui est quelque chose de meilleur et plus élevé."

De toute évidence, l'éminent politicien et son école d'activisme sont victimes d'une erreur de dimension himalayenne. Lorsqu'ils parlent de Sri Aurobindo, ils pensent réellement aux vieilles écoles de discipline spirituelle. Mais l'une des caractéristiques de l'enseignement de Sri Aurobindo, et de sa mise en pratique, est précisément

d'écarter avec insistance le quiétisme léthargique et la fuite hors du monde, l'illusionnisme, l'ascétisme, le monachisme d'une certaine Inde décadente d'aujourd'hui. Car ces idéaux sont peut-être d'aussi grands obstacles sur son chemin que sur celui des activistes. Simplement, Sri Aurobindo n'a pas l'impudence de dire que "c'est une faiblesse de chercher refuge dans la contemplation" ou d'insinuer que le Bouddha était une chiffie ou Shankara une mauviette.

Voilà pour ce que Sri Aurobindo ne fait pas. Voyons maintenant ce qu'il fait — et essayons de comprendre. Son distingué adversaire, l'homme d'action, parle de conquérir la Nature et de la combattre. Conservons ce langage martial pour affirmer que le travail de Sri Aurobindo représente bien une telle bataille et une telle conquête. Mais la question est de savoir ce que l'on entend par nature, et quelle sorte de conquête on vise, comment nous devons nous battre et quels sont les armes et le matériel nécessaires. Il appartient à un bon général de prévoir tout cela et d'établir sa tactique en conséquence. Il ne saurait entrer en campagne autrement. Le chef mentionné plus haut propose une "action ininterrompue et désintéressée" comme moyen de combattre et conquérir la Nature. Celui qui parle ainsi ne sait pas ce qu'il dit, ni ne peut en penser un mot.

D'une certaine façon, la science européenne conquiert la Nature. Jusqu'à un certain point — et dans un certain domaine assez loin —, elle est parvenue à une certaine sorte de contrôle et de conquête. Mais si grande ou étonnante qu'elle puisse être dans le cadre de ses propres limites, elle ne touche pas l'homme dans sa réalité plus

intime et n'apporte aucun changement réel dans sa destinée ou son existence. Car la partie la plus vitale de la nature est la région des forces de vie, des pouvoirs de maladie, de vieillesse et de mort, de lutte, d'appétit, de convoitise — tous les instincts de la brute en l'homme, toutes les sombres forces primitives, les forces de l'ignorance qui constituent la base même de la nature et de la société humaines. En nous hissant à la frontière du monde mental, nous trouvons ensuite une région crépusculaire où le mensonge se déguise en vérité, où les préjugés tiennent lieu de réalités, où les notions gouvernent au même titre que les idéaux.

Telle est la nature actuelle de l'homme avec son triple lien du mental, de la vie et du corps, et elle est là pour être combattue et vaincue. C'est la nature inférieure dont ont parlé les Anciens et qui assujettit inexorablement l'homme à un *dharma* inférieur, à un mode de vie imparfait — cette vie même qui est et a été sa vie ordinaire jusqu'à présent. Or, il n'est pas d'action ininterrompue, si désintéressée soit-elle, dont la plus énorme quantité puisse, fût-ce de l'épaisseur d'un cheveu, écarter la roue de la Nature du chemin qu'elle s'est tracé jadis. La nature humaine et la société humaine ont été édifiées et sont régies par les forces de cette nature inférieure, et nous aurons beau en distribuer et redistribuer différemment les facteurs et les éléments apparents, le schéma d'ensemble et l'aspect fondamental de la vie demeureront à jamais les mêmes. Pour déplacer la terre (et conquérir la Nature ne signifie rien de moins), pour la mettre sur une autre orbite, il est besoin d'un appui qui se situe en dehors de la terre.

Sri Aurobindo ne prêche pas la fuite de la vie et le retrait dans l'Infini passif et silencieux. À ses yeux, le but de la vie n'est pas l'extinction de la vie. Mais il ne se satisfait pas pour autant d'une vie que, dès lors, il vaudrait mieux vivre selon la ronde ordinaire d'un dharma non régénéré. Si la première solution est un cul-de-sac, la seconde est un cercle vicieux. Ni l'une ni l'autre ne mènent nulle part.

La sadhana de Sri Aurobindo a son origine dans la perception d'un Pouvoir qui se trouve au-delà de la nature ordinaire, tout en en étant le maître inévitable — dans la perception d'un point d'appui en dehors de la terre, comme nous disions plus haut. Ce qu'il faut d'abord, en effet, c'est découvrir et manifester en l'homme une nouvelle conscience spirituelle qui, par sa pression même et l'exercice de sa propre loi, opérera un renversement absolu de la nature humaine. Pour le moment, ce sont les Asoura qui gouvernent l'humanité, car, jusqu'à présent, l'homme a bien voulu être construit à l'image de l'Asoura. Pour déloger les Asoura, les Dieux doivent, en leur pouvoir souverain, être forgés dans l'homme et faire leur entrée en scène. Tâche formidable que celle-là, et que d'aucuns diraient impossible, mais qui n'a en tout cas rien à voir avec le quiétisme ou le "passivisme". Sri Aurobindo s'est retiré, mais seulement du domaine extérieur des activités physiques présentes, non pas des forces vraies et de la vraie action de la vie. C'est le retrait indispensable à celui qui doit faire retour sur lui-même et en lui-même, afin de conquérir un nouveau plan de pouvoir créateur, de s'introduire en plein dans le monde des forces essentielles,

des réalités fondamentales, dans le cœur igné des choses où toute réalité naît et prend sa première forme. C'est la découverte d'une centrale d'énergie extraordinaire et des moyens de la mettre au service de la vie terrestre.

À proprement parler, ce n'est pas du tout une école, et moins que toute autre une simple "école de pensée", qui se développe autour de Sri Aurobindo. C'est plutôt le noyau d'une vie nouvelle qui doit voir le jour. Il va de soi que la taille en est pour le moment à peu près insignifiante pour l'œil extérieur, car le travail relève encore de l'expérimentation étroitement limitée, un peu comme cela se passe en laboratoire, lorsqu'un nouveau pouvoir est découvert, mais qu'il reste encore à en formuler parfaitement les applications. C'est donc une grave erreur de croire qu'une vigoureuse propagande est faite ou que l'on cherche à recruter de vastes effectifs. Seuls, les quelques êtres qui ont l'appel intérieur et qu'anime l'esprit du futur ont quelque chance de participer, par leur service, à cette haute tentative et à cette grande réalisation, et de compter au nombre de ses premiers instruments et de ses pionniers.

## La guita de Sri Aurobindo

Le suprême secret de la Guita, *rahassyam outtamam*, s'est présenté diversement à des esprits variés. Mais d'une façon générale, ceux-ci se rangent en deux grandes catégories, l'une pouvant être appelée école *orthodoxe*, et l'autre école *moderne*. L'école orthodoxe, telle que la représentent, par exemple, Shankara ou Sidhara, étudiait la Guita à la lumière de la discipline spirituelle plus ou moins courante à leur époque où le but de la vie que l'on faisait miroiter était de s'émanciper de la vie soit par le travail désintéressé, soit par la connaissance, soit encore par la dévotion, ou enfin par une combinaison des trois. En revanche, l'École Moderne, représentée par Bankim au Bengale et plus largement développée et systématisée depuis peu par Tilak, est inspirée par l'Esprit du Temps auquel elle appartient et trouve en la Guita un évangile de l'accomplissement de la vie. L'ancienne interprétation mettait l'accent sur une discipline spirituelle et religieuse, une discipline qui, en fin de compte, visait donc l'autre monde. L'interprétation récente cherche à dynamiser la spiritualité plus ou moins quiétiste de l'Inde d'antan, afin que priment l'action, le devoir quotidien, mais dans une intention et pour un motif spirituels.

Or, cette néo-spiritualité qui, pour sa sanction et son autorité, pourrait se réclamer de la vraie discipline

de l'ancien monde indien — celui, disons, de Janaka et Yajnavalkya — se place en fait sous l'influence de l'éthique et de l'activisme européens. C'est cette influence qui a servi de stimulant direct à notre résurrection et à notre relèvement spirituels, mais l'empreinte n'en a pas encore été totalement effacée, même chez les meilleurs de nos modernes interprètes. La tendance à l'ardeur vitale et à l'impératif catégorique apparaît suffisamment dans la conception moderniste d'une spiritualité dynamique. Fondamentalement, le dynamisme a pour but de soutenir l'élan<sup>1</sup> de l'homme éthique — l'élément spirituel, telles la conscience d'une suprême unité en l'Absolu (Brahman), ou une conscience d'amour et de délice en Dieu n'ayant d'autre utilité que de créer une atmosphère propice à l'activité mortelle.

Sri Aurobindo, lui, a hissé l'action tout à fait en dehors du plan mental et moral et lui a insufflé une vie spirituelle absolue. L'action s'est trouvée spiritualisée en étant ramenée à sa source même et à son origine, car elle est l'expression dans la vie de la propre Conscience-Énergie (*Tchit-Shakti*) de Dieu.

L'Esprit Suprême, le Pouroushottama, qui contient en soi la réalité duelle du Brahman et du monde, est le maître de l'action qui agit tout en demeurant inactif, le Seigneur en qui et par qui les univers et leurs créatures vivent et se meuvent et trouvent leur existence. Le Yoga des Œuvres (Karmayoga) est l'union, dans le mental, l'âme et le corps, avec le Seigneur de l'action en l'accomplissement

1. En français dans le texte.

de son dessein cosmique. Et cette union s'effectue par une transformation de la nature humaine, par la révélation de la Divine Prakriti, sa descente et sa possession du véhicule inférieur qu'est l'être humain.

Parvenus à ce stade, et pour peu que nous regardions en arrière, nous découvrons à présent un complet changement de perspective. Les Œuvres (Karma) et même le Yoga des Œuvres (Karmayoga) qui, jusque-là, semblaient être le pivot de l'enseignement de la Guita passent à l'arrière-plan et perdent de leur valeur et de leur poids. Déplacé, le centre de gravité réside désormais dans la conception de la Nature Divine, dans le statut propre au Seigneur, dans la Conscience supérieure aux trois Gouna et dans la consécration absolue de chaque partie de l'humanité de l'homme au Suprême Pourousha en vue de la descente de celui-ci et de son incarnation, de son jeu en et sur le monde humain. Le suprême secret de la Guita se trouve en vérité dans les derniers chapitres, les chapitres liminaires constituant une préparation et un chemin vers ce secret ou une mise en condition partielle et pratique. C'est là quelque chose qu'il ne faut pas perdre de vue, car il existe une notion très répandue qui veut limiter l'enseignement de la Guita à son début et néglige la fin, lorsqu'elle ne la rejette pas tout simplement.

Quant à l'art et la maîtrise que démontre Sri Aurobindo dans son interprétation<sup>1</sup>, ils sont également et suprêmement caractéristiques. On n'a nullement l'impression d'un discours métaphysique ordinaire, bien qu'une profonde

1. Sri Aurobindo : *Essays on the Gita* (Centenary Ed., Vol. 13.)

philosophie l'imprègne tout au long. Son style respire la vie lumineuse du message délivré par un prophète, et est animé de quelque chose du propre pouvoir mantrique (*mantrashakti*) de la Guita.

## Ardjouna ou le disciple idéal

À quoi reconnaît-on un vrai disciple? Ce n'est pas tout le monde, en effet, qui peut revendiquer le titre, qui peut être digne de ses exigences ou y satisfaire. Comme toutes les grandes qualités, c'est-à-dire les qualités prises à leur source et origine, la qualité de disciple est une fonction de l'âme. En fait, c'est l'âme elle-même qui, se haussant, réclame son statut natif divin. C'est l'appel de de l'immortel en le mortel, la voix de l'être le plus profond qui s'élève au-dessus des clameurs et des séductions du monde, au-dessus des appétits et des liens de la nature. Quand le son en devient clair et qu'il n'est plus possible de s'y tromper, le Divin Se révèle en tant que Gourou, le Chemin est indiqué, et l'initiation donnée. Or, tel fut bien le cri d'Ardjouna — *shishyasté ham sadhi mam twam prapannam*<sup>1</sup> —, exclamation des plus poignantes et en laquelle l'être entier s'exhale, en quelque sorte, et dit tout ce dont il a besoin et tout ce qu'il donne. Il soupire après l'Illumination, il ne peut davantage supporter l'obscurité, la confusion de l'Ignorance où il est empêtré, il se donne tout entier, absolument et sans réserve, il s'en remet simplement à la grâce du Divin. Comme très peu

1. "Je suis ton disciple et te supplie—éclaire-moi."  
(*La Bhagavad Guita*, II. 7)

d'êtres peuvent le faire aussi complètement, Ardjourna remplit les conditions essentielles — le *sine qua non* — de l'état de disciple.

Ce qui n'empêche pas un certain critique moderne de faire la fine bouche, de demander pourquoi Ardjourna a été préféré à Youdhishthira et de mettre en doute la sagesse et la justice d'un tel choix (fait par Sri Krishna ou par l'auteur de la Guita). L'aîné des Pandava n'est-il pas également le meilleur ? À tout point de vue, il possède un meilleur *adhara*. Il possède connaissance et sagesse. Il est libéré des passions, calme et maître de lui-même. Il agit toujours selon la justice et la vérité. Il n'est pas gouverné par les impulsions du moment ou par des considérations relatives à sa personne. Imperturbable et serein, il cherche à conformer sa conduite au plus haut modèle dont il puisse disposer. C'est pourquoi on l'appelle *dharmaradja*. Si un tel être ne doit pas être tenu pour un disciple idéal, qui d'autre peut l'être ?

Mais à parler ainsi, on manque tout ce que représente l'état de disciple, tel, en tout cas, que la Guita le conçoit. Un disciple n'est pas une somme de qualifications et d'accomplissements, si élevés ou considérables puissent-ils être. Un disciple est d'abord et avant tout une âme qui aspire. Il peut ne pas avoir de grandes qualités à son crédit. Il peut même avoir ce que l'on appelle de graves défauts, mais cela même encore ne compterait pas, s'il possédait la seule chose nécessaire, l'inéluctable besoin de l'âme, le feu impérissable en le secret du cœur. Youdhishthira peut être parvenu à un degré supérieur dans la nature sattvique. Mais le plus haut degré

spirituel, dit la Guita, se trouve au-delà des trois Gouna. Et celui-là est le plus apte à la vie spirituelle, qui a abandonné tous les dharma — les principes de conduite, les règles de vie — et pris refuge en le Seigneur seul, fait de la volonté du Seigneur l'unique et suffisante loi de sa vie. Un tel être apparaîtrait-il criblé de péchés au regard extérieur, le Seigneur promet de l'en délivrer totalement. C'est l'amour pour le Divin que l'âme donne sans condition ni réserve qui peut le mieux purifier des impuretés de la nature inférieure et permettre que l'on soit digne de la Grâce divine.

Telle était la capacité d'Ardjourna ; en elle, reposait sa force, sa supériorité spirituelle. Il pouvait être assez intime avec le Divin pour l'appeler son ami, son compagnon, son camarade de jeux, et lui parler en termes simples et familiers — même s'il éprouva du remords pour avoir ainsi, peut-être, manqué d'égards au Seigneur et ne pas Lui avoir suffisamment démontré son respect. Et cette disposition de son âme et de sa nature, qui fait ressortir la droiture, la simplicité, la candeur sous-jacentes, lui a permis d'invoquer le Divin et a permis au choix du Divin de se porter sur lui.

Youdhishthira peut avoir été grand, et il l'est — et plus grand, peut-être, qu'Ardjourna — de bien des façons. Mais le Divin ne fait aucun cas de la grandeur. Il ne cherche que la petite chose pas plus grande que le pouce qui se cache à l'intérieur du cœur, et à en connaître la qualité et la façon de vibrer. À cet égard, nous pouvons nous rappeler que le premier singe anthropoïde qui se mua en homme ou qui prit le tournant décisif vers l'humanité

pouvait ne pas être un singe puissant, riche en les qualités de son espèce. Beaucoup plus probablement, c'est en un singe ordinaire et sans prétention ni gloire qu'a point le premier rayon de la raison humaine, et peut-être sa constitution délicate et fragile le désavantageait-elle beaucoup dans la lutte pour l'existence vis-à-vis de ses camarades "grands" et forts. Et pourtant, c'est un tel singe qui a surmonté l'état simiesque. De la même façon, un grand homme, grand par les qualités humaines, peut très bien ne pas être le plus désigné pour la transformation spirituelle : *na médhaya na bahouna strouténa* — ni par le pouvoir du cerveau, ni par une longue étude des Écritures (Katha Upanishad, 1.2.23).

Tout cela, néanmoins, ne veut pas dire qu'en sa nature humaine extérieure Ardjourna fût d'un matériau inférieur. En vérité, même d'un point de vue profane et humain, Ardjourna possédait une nature de héros, s'il en fut jamais. Encore que l'on voie plutôt en lui ce qui le caractérise (c'est un homme moyen, chez qui, simplement, faiblesses et qualités sont peut-être accentuées), il incarne assurément l'héroïsme et nous devons également nous rappeler l'autre condition que doit remplir un aspirant à la vie spirituelle : *nayamatma balahinéna labhyah* — ce Moi ne peut être conquis par celui qui n'a pas de force (Katha Upanishad, 1.2.23). Mais cela ne l'immunise pas contre les réactions normales de l'homme normal. Au contraire, ses réactions ont été particulièrement fortes et violentes, et en définitive nécessaires, pour mettre en évidence tout ce qu'implique une crise spirituelle. Les doutes d'Ardjourna, sa dépression, sa défiance, ses questions

(Vishada Yoga) sont ce qu'à peu près tout aspirant doit traverser quand, parvenu au stade décisif du voyage de de son âme, il doit ou bien choisir la courbe supérieure ou bien suivre le cercle vicieux. Et à l'aube du voyage spirituel, ce qui est demandé au vrai aspirant, au disciple idéal, c'est la résolution d'affronter la situation et d'aller jusqu'au bout sous les ordres et l'aimante direction du Maître. En ce sens, Ardjourna est notre modèle et, par son exemple, nous indique comment nous enhardir et dépasser la nature inférieure pour entrer dans la paix, la lumière et le pouvoir de la divine nature supérieure.

## L'émergence en évolution

La théorie de l'Émergence en Évolution ne devrait plus être considérée comme une simple théorie, mais comme la constatation d'un fait. Réduit à sa plus pure expression, dépouillé de toute hypothèse et même de toute généralisation, ce fait est celui que l'on observe et qui est implicitement contenu dans toute évolution, et que, seuls, peuvent nier les pervers et les myopes : lors de chaque étape décisive, la Nature subit un changement total et soudain, enfante un nouvel élément, absent jusque-là et qu'aucune méthode de déduction ne permettait de prévoir ou de prédire à partir des facteurs alors en jeu.

Au tout-début de la marche évolutive, quand la Nature matérielle n'était qu'une masse ou que des amas d'éléments gazeux en incandescence, le premier miracle fut la formation, l'avènement de l'eau. Il y avait l'Hydrogène et il y avait l'Oxygène, et tous les deux existèrent et se déplacèrent côte à côte pendant des millions d'années peut-être, mais ce n'est qu'à un certain moment qu'un courant électrique vint quelque part à traverser un certain mélange des deux éléments, et regardez, une goutte de liquide en fut le résultat, objet absolument nouveau, imprévisible, imprédict et merveilleux ! Et nous pouvons multiplier les exemples.

Dans l'ensemble, le fait est admis, à moins que l'on

ne soit fondamentaliste et que l'on ne préfère continuer de vivre dans la conscience d'un siècle révolu. La différence intervient lorsqu'il s'agit d'expliquer et de prendre position. Pour un matérialiste comme le Professeur Broad, le Mental et la Vie seraient essentiellement des formations de la Matière, si différents qu'ils en soient apparemment, ou si différents qu'ils soient entre eux. L'eau, le prétendu produit-miracle de l'Oxygène et de l'Hydrogène, est, dit-il, aussi matérielle que sa double origine. De même, la Vie et le Mental, si miraculeusement qu'ils aient été produits, sont nés de la Matière et, dès lors, ne sont qu'une seule et même réalité sous des formes différentes. D'autres, qui se rangent plutôt du côté des idéalistes, comme Alexander et Lloyd Morgan (mais il en est parmi eux qui se donnent le nom de néo-réalistes), verraient le phénomène d'un autre œil. Alexander dit que la Matière, la Vie et le Mental diffèrent énormément les uns des autres : ce sont des émergents, c'est-à-dire des nouveautés ; mais savoir comment la chose a pu se produire ne sert à rien ; il n'est que d'accepter le fait avec une "piété naturelle".

Morgan, pour sa part, propose une explication. Il dit que tout ce qui existe existe en Dieu, qui est l'omni-contenant. En fait, tout ce qui est, a été ou sera est en Lui. Et la gradation évolutive exprime ou met en avant, un à un, tous les principes, tous les modes d'existence que Dieu contient en Lui-même. Explication qui n'explique à peu près rien, mais se contente de poser l'existence, en l'infinité de Dieu, de la Matière, de la Vie, du Mental et de tout ce qui peut venir ensuite. Le passage de l'un à l'autre, le chaînon qui réunit deux termes successifs, et la

nécessité de ce chaînon, cela demeure dans la même obscurité qu'autrefois. La Vie est raboutée à la Matière, et le Mental à la Vie au nom du Seigneur Dieu.

Bertrand Russel fit un pas dans la bonne direction avec une heureuse suggestion que, malheureusement, il n'eut pas le courage de suivre jusqu'au bout. Le Mental (et la Vie), dit-il, sont certainement issus de la Matière ; mais c'est parce que la réalité n'est ni celle-ci ni celui-là : c'est un matériau neutre d'où sont issus tous les émergents. Conclusion logique et raisonnable. Mais contraint dès le début à sa position de scepticisme scientifique, il ne put s'interroger davantage ou explorer le "matériau neutre" et il s'arrêta là.

En réalité, le problème est pourtant assez simple, si nous laissons parler les faits, et que nous n'hésitions pas à accepter les conclusions auxquelles ils conduisent inmanquablement. Après la Matière, vint la Vie. Autrement dit, de la Matière sortit la Vie, ce qui n'est possible que parce que la Vie était involuée dans la Matière. Et si une telle conclusion fait de la Matière une chose potentiellement vivante, il nous faudra l'accepter. De même le Mental qui suivit la Vie provint-il de la Vie, car le Mental était involué dans la Vie ; et si cela implique que la Vie soit dotée d'une secrète mentalité, eh bien, tant pis. Et si, conséquence naturelle des deux prémisses, il nous faut admettre l'existence de quelque espèce de mental ou de conscience enfouie dans la Matière — une vie psychique minérale, selon Mc Dougall —, nous ne ferons que rejoindre ce que les Oupanishad ont toujours déclaré : la Création est une vibration de la conscience, toutes les

choses et toutes les catégories d'existence ne sont que les formes et les modalités de la conscience.

Ce faisant, et en suivant le processus évolutif, nous arrivons au Mental. Or, après le Mental, émerge un autre principe qui a été appelé Dêité. Par Dêité, les champions de l'émergence en évolution entendent l'incarnation du sentiment religieux — la piété, la charité, le culte, l'amour de Dieu ou des créatures de Dieu. Les saints et les prophètes sont en fait des dêités visibles, des incarnations de la Dêité en devenir. Ils représentent un nouvel élément dans le processus évolutif — et un nouveau développement.

Cela indique-t-il l'émergence d'un nouveau type d'êtres surhumains formant une classe ou une espèce à part ? La possibilité en a été envisagée par quelques-uns des tenants de l'émergence, mais n'a pas été suffisamment examinée ou considérée. Ici, les philosophes semblent avancer avec prudence et incertitude. Cette région est pour eux comme des sables mouvants ou une fondrière. Mais en l'occurrence, nous sommes mis devant un problème que Morgan a eu l'heureuse intuition d'aborder et de discuter. Nous allons donc y revenir.

Le Professeur Alexander a parlé de l'émergence de dêités qui incarneraient des propriétés émergentes autres que celles manifestées dans le Mental humain. Morgan demande s'il n'y a pas aussi en gestation une Dêité — ou la Dêité. Il en établit la nécessité logique de la façon suivante : l'élan évolutif (ou *nisus*, comme on l'a appelé) crée dans son mouvement ascendant et projette de tous côtés, à chaque étape, des formes de la nouvelle propriété, du nouveau principe d'existence devenu évident. Ces

formes multiples peuvent apparaître n'importe où — et partout. Elles sont partout répandues à la surface de la Nature. Ce n'en sont pas moins les ramifications du *nisus* évolutif dont la ligne centrale court tout au long de la gradation des principes émergents, sorte de pilier central autour duquel s'édifie un bâtiment aux multiples étages. Le point intéressant est qu'au stade actuel de l'émergence ce que touche la ligne centrale, ce à quoi elle arrive est la Dêité. On peut également regarder les choses d'une autre façon. En bas, le mouvement repose sur les vastes fondations de la Matière. Mais à mesure qu'il s'élève, son étendue diminue graduellement. La Vie embrasse moins que la Matière, et le Mental encore moins que la Vie. Ainsi le schéma du mouvement peut-il être représenté par une pyramide — la base de la pyramide étant la Matière, tandis que le sommet vers lequel les côtés convergent de plus en plus est ce que nous appelons la Dêité.

Que déduire d'une telle conclusion ? Elle se rapproche dangereusement de la conception indienne de l'Incarnation Divine (*Avatarhood*). La ligne centrale du *nisus* évolutif est la ligne de l'Incarnation Divine. À chaque degré de la ligne, à la hauteur du nouveau principe émergé, se trouve une incarnation divine de ce principe. Depuis longtemps, des penseurs se sont aidés de cette lumière pour révéler le sens ésotérique de l'échelle graduée de l'Incarnation Divine, telle que l'illustrent les dix aspects de Vishnou.

Le principe de l'Incarnation Divine se justifie dans ce schéma comme élément nécessaire au mouvement évolutif terrestre. Un Avatar incarne une nouvelle propriété

émergente : il incarne un nouveau principe d'être et de conscience, il manifeste — il dévoile d'en-dessous ou fait descendre sur terre — un plus haut et plus profond principe d'organisation. Il est le noyau autour duquel se cristallise la nouvelle organisation. Un Rama vient, et la société humaine se hisse à un nouveau statut : contre une organisation qui se définit surtout par l'égoïsme vital, et dont Ravana représente le héros et l'avocat, est instauré un idéal d'humanité sattvique. Un Krishna apparaît, et la conscience humaine est élevée, potentiellement du moins, à un niveau encore plus haut de possibilité spirituelle. Suivant — ou plus exactement pistant — dans son mouvement ascendant la ligne centrale du nisus évolutif, l'Avatar se fraie en quelque sorte un chemin dans la jungle d'un domaine de la conscience encore inconnu et infréquenté de l'homme. À mesure que l'Avatar y œuvre et passe, la voie est déblayée pour que les autres, les êtres humains ordinaires puissent s'élever et s'acclimater à une nouvelle région promettant une destinée plus haute qu'il découvre et conquiert — pour eux.

Or, nous arrivons ici au cœur du problème, au suprême secret — *rahassyam outtamam* —, comme dirait la Guita. Car le sommet de la pyramide, la couronne de l'évolution, l'achèvement de la ligne centrale d'émergence ne serait donc rien de moins que la manifestation, l'incarnation sur terre du Divin Suprême. La Déité ainsi totalement émergée incarnerait la vérité et le jeu de la création en son champ le plus vaste et sa plus haute élévation ; cela voudrait dire l'extrême accomplissement de la destinée humaine et du Motif terrestre.

Pour reprendre la terminologie indienne, ce serait l'avènement du Purna Bhagavan en un corps humain — *manoussim tanoumasritam*. Tous les Avatar précédents ne font que préparer la venue de ce Divin Suprême. On dit également que l'époque actuelle marque une transition et un tournant essentiels. Nous attendons Kalki, l'Avatar qui balayera le passé, balayera l'Âge de Fer, et inaugurerà l'Âge d'Or, Satya Youga.

Ici, se pose inévitablement une question : et ensuite ? Une fois que le mouvement évolutif y est parvenu, s'arrête-t-il au sommet ? Après le sommet, est-ce le Vide ? Point n'est besoin qu'il en soit ainsi. La réalisation de la pyramide signifierait simplement la fin d'un ordre particulier de création, la création en l'Ignorance. C'est en fait ce que Sri Aurobindo envisage dans sa conception de la création en la Gnose supramentale. Selon lui, en arrivant au sommet, le nisus évolutif traverse une zone-frontière, saute dans un autre ordre de monde, un ordre d'infinie Conscience de Vérité. Après quoi, commence une nouvelle création, la construction, peut-être, d'une autre pyramide (si nous voulons conserver cette image). Bien entendu, la progression du cours évolutif est supposée être sans fin. À l'infini, les pyramides s'élèvent en étages. Il convient simplement de noter que, dans la pyramide de base, l'évolution part de l'inconscience et passe de plus d'ignorance à moins d'ignorance à travers une obscurité de moins en moins dense, jusqu'à ce que soit atteint le sommet où tous les voiles de l'obscurité sont à jamais supprimés. Au-delà, il n'y a pas de mélange, fût-il subtil et dilué : c'est un mouvement de la lumière vers la lumière,

d'une expression de la lumière vers une autre expression, peut-être plus riche, mais d'égale qualité.

Toutefois, c'est là un aspect du problème qui ne nous concerne pas immédiatement. Une question que nous avons laissée de côté est, elle, plus près de nous et touche les réalités présentes. Nous avons parlé de l'émergence de la Déité — et de la Déité Suprême — *après* le Mental. La question est celle-ci : combien de temps après ? Je ne parle pas de la durée requise, mais des pas qui doivent être franchis. Car entre le Mental et la Déité, et certainement entre le Mental et la Déité Suprême (le Pouroushottama, dirions-nous), il faut s'attendre à ce que s'étende encore une série graduée d'émergences. En fait, Sri Aurobindo parle du Surmental et du Supramental comme des prochains pas du progrès évolutif venant après le Mental. Il dit que le Mental boucle l'hémisphère inférieur de la nature humaine et de la conscience humaine. Avec le Surmental, l'homme pénètre en la sphère supérieure de l'Esprit. À cet égard, le sentiment religieux, ou la perception religieuse, ou le comportement religieux ne seraient qu'un stade intermédiaire entre le Mental et le Surmental. Ce ne sont pas à proprement parler des propriétés émergentes, mais des reflets, de faibles échos et de pâles promesses de ce qui doit arriver, mêlés d'attributs de la mentalité présente. Le Surmental, lui, introduit réellement une nouvelle émergence.

Mais le Surmental — dont la caractéristique est une conscience cosmique et une transcendance de tout sens de l'ego — n'est pas la base solide sur laquelle puisse se tenir et durer une nouvelle organisation terrestre. C'est encore

une base à l'équilibre instable. Car ce n'est pas la Lumière supernelle et, bien qu'il transcende toute ignorance, il ne possède pas encore cette unité synthétique absolue, ce pouvoir transcendant de la conscience qui est à la fois cosmique et individuelle. Cela, c'est le domaine du Supramental.

La Nature évolutive est aujourd'hui tout entière incitée à mettre en lumière d'abord le principe du Surmental, puis, par son intermédiaire, celui du Supramental, qui établira et fixera sur la terre le principe de la Déité et le Divin Suprême.

# Lignes de la descente de la conscience

La conscience est la faculté de la pensée qui permet de juger de la moralité de nos actions. Elle est la source de nos valeurs et de nos principes. Elle nous guide dans nos choix et nous aide à prendre des décisions justes. Elle est la lumière qui éclaire notre chemin et nous permet de voir au-delà de nos intérêts immédiats. Elle est la force qui nous pousse à agir avec honnêteté et intégrité. Elle est la base de notre dignité humaine et de notre responsabilité. Elle est la pierre angulaire de notre civilisation et de notre culture. Elle est la force qui nous permet de nous améliorer et de nous élever. Elle est la force qui nous permet de nous connecter à autrui et de nous engager pour le bien commun. Elle est la force qui nous permet de nous défendre et de nous protéger. Elle est la force qui nous permet de nous aimer et de nous respecter. Elle est la force qui nous permet de nous connaître et de nous découvrir. Elle est la force qui nous permet de nous vivre et de nous mourir. Elle est la force qui nous permet de nous être et de nous devenir. Elle est la force qui nous permet de nous être et de nous devenir.

Le monde a été créé par une descente de la conscience; il se poursuit, perdure et se développe par une série de descentes. En fait, la création est elle-même une descente, la prime descente originelle, la descente de la Réalité suprême en la Matière et en tant que Matière. Par essence, la Réalité suprême — principe et origine des choses et même de ce qui se trouve au-delà — est absolue, indescriptible, ineffable, indéterminable. Cependant, pour faciliter la compréhension humaine, on l'a dépeinte comme une entité tri-une d'Existence, Conscience et Béatitude. Autrement dit, et en premier lieu, elle est : elle existe depuis toujours et à jamais — immuablement, sans discontinuité. Deuxièmement, elle existe non pas inconsciemment, mais consciemment, en toute conscience et comme toute-conscience. Troisièmement, elle existe dans la béatitude — par la béatitude, pour la béatitude et comme béatitude: elle n'a nulle autre raison d'exister que le plaisir et la joie de simplement exister. Cette vérité primordiale, cette réalité première transcende la création, la dépasse et la précède. Qu'est-ce, alors, que la création, quels en sont le caractère et la nature? C'est curieusement tout le contraire de la réalité originelle. D'abord, elle n'existe pas vraiment : son existence n'est qu'un autre nom dont désigner la non-existence, car, en sa constitution phénoménale, elle est muable, éphémère, transitoire et fragmentaire, semble

même faite, en quelque sorte, de l'étoffe des songes. Deuxièmement, elle n'est pas consciente; elle est au contraire inconscience. Et enfin, elle n'est pas béatitude; il y règne une insensibilité fondamentale, beaucoup de souffrance, de peine et de chagrin. Telle est en vérité la création physique. Ou du moins est-ce sous ce jour qu'elle apparaît. Comment résoudre ce paradoxe? Que signifie donc cette énigme?

La descente — la descente de l'existence consciente et pleine de béatitude en tant que monde matériel — est le mot du mystère. Mais pourquoi une telle descente? Quelle en était la raison? Et le but? Il est toujours difficile, sinon impossible, de circonscrire le *pourquoi* d'une chose. Mais nous allons essayer de comprendre le *comment* du phénomène, et ainsi parviendrons-nous peut-être également à en résoudre le *pourquoi*. Contentons-nous, pour le moment, de dire que telle était Sa volonté — *la sua voluntade* —, que tel était Son désir — *sa aicchat*. Peut-être que, pour une fois, au lieu de dire: "Que la lumière soit", Il (ou quelque chose en Lui) a dit: "Que la ténèbre soit", et la Ténèbre fut.

Mais en réalité, cette ténèbre ne s'est pas abattue d'un seul coup. Elle s'est peu à peu installée, s'est méthodiquement faite plus épaisse. Nous ne parlons pas ici du temps physique, mais de quelque chose d'antérieur et qui, en une autre dimension, lui est parallèle. Voyons maintenant comment les choses se sont passées.

En son statut triple — ou tri-un —, l'absolu (non en son existence suprême, mais tel que nous le voyons avant la manifestation) est, dans son essence et son principe,

une infinité et une unité. C'est, en vérité, *l'unité infinie*, et son caractère fondamental est une suprême et parfaite égalité — *samam brahma*. C'est alors un statut (*status* en latin, *statis* en grec), c'est-à-dire un état d'équilibre parfaitement stable en lequel il n'y a nul mouvement de différence ou de distinction, nul indice de haut et de bas, nulle vague de flux et de reflux, nul signe de quantité ou de qualité. C'est un immobile océan d'identité, une vaste conscience pure et illimitée, rêvant dans l'extase et la fixité. Or, parmi cette ineffable et inviolable égalité, au cœur du calme silencieux, repose un besoin secret, une pression, une possibilité d'activité, de variation, voire d'éventuelle inégalité. Car l'infinité même de l'Infini implique la présence et la possibilité du dynamisme sans lequel l'Infini serait en effet incapable de mettre en mouvement et d'exprimer toute la mesure de sa Force.

Ainsi existe-t-il, inhérente à la vaste et inaliénable égalité de la Réalité absolue, une Force susceptible de dégager des centres de pression, des noyaux de dynamisme, des nœuds de modulation. C'est précisément autour de ces centres de précipitation que se cristallise l'unité fondamentale originelle et qu'elle tisse un modèle d'harmonieuse multiplicité. Par concentration — *tapas taptva* —, la Conscience change son équanimité primordiale, lisse et indifférenciée, en ondes et remous, en tournolements et tourbillons de délice, en creusets d'activité créatrice. Ainsi l'Un devient-il le Multiple par un processus de concentration et d'auto-limitation.

Au tout-début, là et au moment où le Multiple s'est manifesté en l'Un — il convient une fois de plus de ne pas

oublier que nous employons une image temporelle pour décrire un fait extra-temporel —, alors et à cet endroit-là, s'est formée une étendue caractéristique de réalité, équation parfaite de l'un et du multiple. Autrement dit, en devenant multiple, l'un demeure, en le multiple et par lui, le même un immaculé. De même, en dépit de sa nature — et à cause de la qualité spéciale de cette nature —, le multiple continue-t-il d'être l'un au suprême degré. C'est le monde des réalités fondamentales. Sri Aurobindo l'appelle Supramental, ou Gnose — état supérieur et lointainement apparenté au monde platonicien des Idées ou Noumènes (*idea, noumena*), ou à ce que Plotin appelle la première émanation divine (*nous*). Ces réalités archétypiques sont des réalités de l'Esprit, Idées-forces, énergies de vérité — sont la racine des formes de conscience, *rita tchit* de la terminologie védique. Elles sont les vérités premières, les primes vérités-mères en la Conscience Divine. Elles comportent les nombreux aspects et formulations essentiels et fondamentaux d'une Infinité infinie, aspects et formulations qui, à ce stade, n'entrent pas en lice ou en conflit, car ici chacun d'eux contient tous les autres et le Tout contient chacun en une unité absolue et une essentielle identité. Chaque formation individuelle est unie à la nature de l'unique et suprême Réalité et participe de cette nature. Bien que ce soit ici que naît la différence, la séparation n'a pas encore eu lieu. La variété est là, mais non la discorde; l'individualité est là, mais non l'égoïsme. C'est la première étape de la Descente, la plus ancienne de toutes — non pas historiquement, nous devons de nouveau nous le rappeler, mais psychologiquement et

logiquement —, la descente du Transcendant dans le Cosmique en tant que Supramental vaste et divers — *tchitrah prakéto adjanista vibhwa* —, la descente de l'Absolu dans la manifestation relative en tant que *Vidyashakti* (Gnose).

Plus loin ou plus bas, se dessinent les étapes suivantes, lorsque s'accélère et s'accroît la poussée vers la différenciation et la multiplication, et que la séparation et l'isolation augmentent en force et en degré. Les lignes d'individuation se séparent de plus en plus et tendent à constituer des cercles fermés. Chacune se limite toujours davantage à elle-même et insiste sur sa valeur et sa fonction spéciales et particulières; chacune contraste avec les autres lignes et leur est même opposée. Dès lors, la descente — la chute — depuis le Supramental a pour premier résultat la création, l'apparition du Surmental — niveau de conscience où le parfait équilibre de l'Un et du Multiple est rompu et où l'accent commence d'être mis sur le multiple. C'est ici que l'incompatibilité entre les deux prend sa source, comme si le Multiple était non-Un et que l'Un fût non-Multiple. C'est le commencement de l'Ignorance, Avidya, Maya. Toutefois, dans l'hémisphère supérieur du Surmental, le sens de l'unité persiste, bien que n'existe plus l'absolue identité entre les deux. Éprouvés comme complémentaires, ils forment tous les deux une harmonie, une harmonie de notes en quelque sorte différentes et distinctes, mais conjointes. Le Multiple est passé à l'avant, mais l'unité est là, elle aussi, et le soutient — l'unité est une divinité immanente contrôlant l'évidente réalité du Multiple. C'est dans l'hémisphère inférieur du

Surmental que l'unité fléchissante est rejetée à l'arrière-plan et à demi engloutie, et que le principe de la multiplicité passe résolument à l'avant. Division et rivalité sont les signes distinctifs de son organisation. Néanmoins, l'unité ne disparaît pas tout à fait. Simplement, elle demeure inactive, tel un partenaire endormi. Elle n'est pas directement perçue, pas vue face à face, pas immédiatement ressentie, mais est évoquée à l'état de souvenir. Ainsi le Supramental est-il la première cristallisation de l'Infini en des centres individuels qui, dans le Surmental, deviennent d'abord plus exclusivement individualisés, puis jalousement égocentriques.

L'étape suivante de la Descente est le Mental où l'unité, l'identité et l'harmonie du début se rompent encore plus et même presque complètement. L'auto-délimitation de la conscience — qui est propre au Supramental et même au Surmental, du moins en ses régions supérieures, — donne lieu à l'auto-limitation, à l'égoïsme intolérant et au solipsisme. La conscience se retire de sa haute et large courbe et se rétrécit en orbites introverties. Dans le mental, le sens de l'unité relève tout au plus de l'idéalisme et de l'imagination ; c'est une abstraction, une supposition et une déduction. Nous entrons ici dans les mystères de Maya, fief naturel de l'Ignorance. Ici, les individualités sont devenues des lignes de mouvement totalement isolées, indépendantes, hostiles les unes aux autres. D'où, comme on l'a dit, l'incapacité naturelle du mental à saisir plus d'un objet à la fois. Le Supramental et, d'une façon moins absolue, le Surmental ont un horizon global et intégral : l'un comme l'autre peuvent

embrasser d'un seul coup tout l'ensemble des choses, ils différencient, mais ne divisent pas — le Supramental pas du tout, le Surmental pas catégoriquement. Le Mental n'a pas cette vision synthétique. Il procède par analyse, observe son objet en le divisant et en en prenant les morceaux un à un, en les démontant, en les multipliant, en s'occupant de chacun à son tour. Et pendant son observation, il se fixe sur un seul point et n'est attentif à rien d'autre. S'il doit parvenir à une synthèse, il ne le peut que par collationnement, agrégation et addition. Ainsi la conscience mentale est-elle étroitement concentrée — et à mesure qu'elle se rétrécit et s'éloigne de la source, elle s'obscurcit encore et se tourne davantage vers l'extérieur (*parantchi khani*), devient toujours plus superficielle. Peu à peu, en sa marche descendante vers la multiplicité, vers la fragmentation et le démembrement, l'Un Absolu perd aussi de sa subtilité, de sa souplesse, de sa pureté et devient de plus en plus obtus, grossier, rigide et dense.

Entre le Surmental et le Mental proprement dit, et variant en fonction du degré de leur mélange, en fonction de la descente de l'un et de l'émergence de l'autre, se trouvent plusieurs niveaux de conscience dont les trois principaux ont été décrits et nommés par Sri Aurobindo. Le premier, qui est le plus proche du Surmental et le moins contaminé par le Mental, est l'Intuition pure. Vient ensuite celui que l'on appelle Mental Illuminé. Et enfin, le Mental Supérieur. Tous trois sont des pouvoirs du Surmental fonctionnant dans le Mental. Les régions supérieures sont toujours plus directes, intenses, synthétiques, dynamiques que les régions inférieures où la

conscience est plus lente, plus pesante, plus incertaine et morcelée. Plus elle descend, plus la conscience se voile, perdant toujours davantage de sa droiture, de sa sûreté, ainsi que de l'intensité, de la force et de l'unité synthétique inhérentes aux domaines supérieurs de notre conscience et de notre être.

Une descente plus profonde en l'obscurité se produit lorsque la conscience passe du Mental à la Vie. L'obscurité est alors presque visible. Chaque unité se retire davantage de sa réalité environnante et se concentre plus étroitement sur sa propre existence séparative — les ombres de la prison se sont massées alentour. Déjà faible et apâlie dans le mental, la lumière est maintenant devenue une lueur blafarde. La passion s'est élevée, ainsi que le désir, la faim, la rixe et le combat.

Ici aussi, dans le vital, on peut distinguer trois régions — et plus la région est située bas, plus elle est trouble et agitée, violente, égoïste et égocentrée. C'est à leur impact sur notre être vital et aux formations qu'ils y font que l'on peut le mieux reconnaître ces niveaux. Le premier, le plus élevé, où se rencontrent et confluent le Mental et le Vital, est le Cœur — le centre des émotions, le nœud du véhicule instrumental, ou externe, et de la conscience frontale — derrière lequel naît et se cache la vraie conscience individualisée, la psyché. La région intermédiaire est le Vital Supérieur, qui comprend les dynamismes majeurs (de type égoïste), comme l'ambition supérieure, le sens des grandes entreprises, le courage héroïque, la puissance de travail, le goût de l'aventure, la maîtrise, ainsi que certains mouvements comme les violences

dévastatrices, les appétits formidables, les outrecuidances profondes. Le siège physique de ces mouvements est, comme le diraient peut-être les Tantra, le domaine qui va du cœur à l'ombilic. Plus bas, s'étend le Vital Inférieur, qui consiste en petits désirs, envies mesquines et fringales aveugles — besoins et impulsions plus ou moins rattachés au corps et qui visent les satisfactions physiques grossières.

Mais toujours, la Conscience progresse vers une désintégration plus grande, vers une plus grande fragmentation, une plus grande obscuration, une amnésie plus grande et plus concentrée. La dernière étape du processus de transmutation ou d'involution est la Matière où la Conscience s'est gommée, s'est enterrée si complètement et si parfaitement qu'en sa forme extérieure elle est devenue tout à fait obscure et dense et dure et qu'elle s'est pulvérisée en des grains qui se repoussent mutuellement. En sa descente graduelle et sa graduelle auto-oblitération, la suprême et lumineuse Volonté de la Conscience se résout pour finir en un simple processus de mouvement strictement mécanique.

Telle est donc la ligne première et originelle de la descente. C'est au long de cette ligne que la Réalité absolue, la Conscience absolue et la Béatitude absolue se sont muées en irréalité, inconscience et non-béatitude. Mais tout n'est pas que perte et débit. Il y a aussi un compte créditeur. Car c'est seulement de cette façon, c'est-à-dire par la manifestation de l'extrême Ignorance, que l'Absolu suprême est devenu concret, que le Sans-Forme a pris forme, et le Sans-Corps trouvé un corps. Ce qui, à l'origine, était une Infinité immuable et indé-

terminée de pure conscience, est devenu dynamique et déterminé en l'individuelle multiplicité de la conscience matérielle. Mais à quoi bon tout cela et quel sens y trouver ? C'est ce que nous allons étudier à présent.

Lorsque la conscience est parvenue à l'extrême limite de son contraire, lorsqu'elle s'est réduite à l'état d'atomes de Matière parfaitement inconscients et mécaniques, lorsque la plus haute conscience est descendue en la plus basse et qu'elle l'est devenue, alors, par la force même de sa propulsion descendante, elle a rebroussé chemin et s'est mise à remonter. Comme elle ne pouvait descendre plus bas, comme elle avait touché le fond extrême et ultime de l'inconscience, la conscience devait en quelque sorte faire demi-tour du fait de la pression de son élan intérieur. Il y a donc d'abord une descente, une involution graduelle, un voilement et un scellement, puis une ascension, une évolution graduelle, un déploiement et une expression. Néanmoins, nous voyons à présent que, tout au fond, la dernière strate — la Matière —, bien qu'apparemment dépourvue de conscience (*unconscious*), ne l'est pas réellement : elle n'est que provisoirement inconsciente (*inconscient*). Autrement dit, elle contient la conscience secrètement involuée en elle. C'est en fait une formulation spéciale de la conscience, une exclusive concentration de la conscience sur des points isolés en elle. La conscience se projette en des unités éparses et, du fait de l'identification séparatrice avec eux, et de l'absorption en eux, se perd et s'oublie en une fixation absolue de son attention. Le phénomène est comparable à celui qui se produit lorsque, dans la conscience ordinaire, un ouvrier

s'absorbe tant dans son travail qu'il perd conscience de ce qu'il est et s'identifie avec le travail au point de le devenir effectivement, ce qui, pour le regard extérieur, se traduit par une exécution mécanique.

Or, cette conscience emprisonnée dans la Matière force la Matière à être de nouveau consciente, lorsqu'elle est propulsée sur la rampe ascendante. Cette tension crée pour ainsi dire un feu au cœur de la Matière, une combustion et un tourbillon énormes au tréfonds des choses, et dont l'embrasement solaire est une image et un symbole. Toute cette pression, toute cette chaleur, tout cet ébranlement, toute cette explosion impliquent un formidable combat dans la Matière, afin qu'il soit donné naissance à ce qu'elle contient. D'immanente qu'elle est, la Conscience doit devenir manifeste ; elle doit se révéler en et par la Matière, faire de la Matière son véhicule et son incarnation. Là, est le mystère de la naissance de la Vie, de la première germination de la conscience dans la Matière. La Vie est la conscience à demi éveillée, la conscience encore en un état de rêve. Sa prime manifestation, et la plus rudimentaire, apparaît avec la plante, s'incarne dans le monde végétal. De là, la conscience engloutie s'efforce de se hisser encore plus haut, de s'exprimer à un plus haut degré, sur un mode plus lumineux, de devenir plus libre et plastique en ses mouvements. D'où l'apparition de l'animal comme nouvelle formulation supérieure. Là, la conscience se libère sous forme de psyché — évidemment à l'état brut —, sous forme d'être de sensations et de sentiments, et de mentalité élémentaire jouant dans un monde de Matière vitalisée. Mais là encore, elle est insatisfaite et

continue de chercher une articulation plus libre et lumineuse. Or, son insatisfaction vient de ce qu'elle ne s'est pas encore retrouvée. Aussi, à la suite de l'animal, arrive l'homme, avec son Mental parfaitement équipé, avec son intelligence, avec sa conscience réflexive et sa capacité de choisir librement son destin.

Nous voyons ainsi que l'évolution, que le déploiement de la conscience suit exactement la ligne de son involu- tion, mais simplement dans l'autre sens : la conscience ascendante remonte pas à pas ce qui fut la pente descendante et en suit fidèlement le tracé. En bref, les étapes descendantes sont : 1) l'Existence-Conscience-Béatitude, 2) le Supramental et son dérivé, le Surmental, 3) le Mental, avec : a) le mental proprement dit, et b) la psyché intermédiaire, 4) la Vie, 5) la Matière. Partant de la Matière, la Conscience ascendante s'élève jusqu'en la Vie, de la Vie et de la Psyché passe en le Mental et se dirige vers le Supramental et Satchidananda, l'Existence-Conscience-Béatitude. Au stade actuel de l'évolution, la conscience a atteint les niveaux supérieurs du Mental. Elle tâche désormais à finir de traverser le Mental et à pénétrer dans le Surmental et le Supramental. Elle ne sera satisfaite, qu'elle ne soit parvenue à son organisation en et par le Supramental, car telle est la courbe et tel est le but de la Nature en le prochain cycle de l'évolution.

La Science physique parle d'irréversibilité et d'entropie dans la méthode suivie par la Nature. Autrement dit, il est établi que la Nature se précipite vers le bas : elle connaît une chute irrémédiable d'un potentiel d'énergie supérieur à un potentiel toujours moindre. La Machine

qu'est la Nature est mue par une énergie que lui fournit la fission des parties et des particules constitutives de sa substance. Ce processus catabolique ne peut être arrêté, ni inversé. Il ne peut prendre fin qu'au moment où, parvenue au point mort, la fission elle-même s'arrêtera. Vous ne pouvez faire que le fleuve remonte à sa source; il court inéluctablement et sans répit vers la mer en laquelle il se déverse et trouve son ultime demeure et s'éteint. Mais quoi que puisse dire la Science physique, la science de l'esprit affirme catégoriquement que le processus de la Nature est réversible, que l'on peut refouler et annuler l'entropie croissante. En d'autres termes, le courant descendant de la Nature qui aboutit à une continuelle perte d'énergie et à une continuelle fission de sa substance n'est pas son seul processus d'activité. Cet aspect est plus que contre-balancé par un autre, qui est d'ascension et de construction, de ré-énergétisation et de ré-intégration. En fait, l'évolution, comme nous l'avons expliqué, n'est pas autre chose que ce processus de synthèse et de nouvelle création.

En son aspect extérieur et apparent, l'évolution — c'est-à-dire le mouvement de retour de la conscience — consiste en deux processus, ou plutôt en deux lignes parallèles qui constituent un unique processus. Il y a d'abord la ligne de sublimation : l'inférieur se purifie et se change en le supérieur; le mode de conscience plus dense, plus obscur et plus bas est amené et changé en le mode plus délicat, plus lumineux, plus noble. C'est ainsi que la Matière s'élève jusqu'en la Vie, la Vie jusqu'en la Psyché et en le Mental, le Mental jusqu'en le Surmental et le Supra-

mental. Or, cette sublimation n'est pas qu'un processus de raffinement ou d'élimination analogue à ce que l'Inde antique appelait *nivritti* ou *pratyahara*, ou à l'épistrophe de Plotin (un renversement, un retrait, une réabsorption), elle comprend également le processus d'intégration. En d'autres termes, lorsqu'il s'élève en le supérieur, l'inférieur ne cesse pas pour autant d'exister, il existe, mais soulevé dans le supérieur, pénétré et modifié par lui. Ainsi, lorsque la Matière délivre la Vie, la Matière n'est-elle pas détruite; cela signifie simplement que la Vie a fait son apparition dans la Matière, qu'elle existe en et par la Matière et que, dès lors, la Matière est parvenue à un nouveau mode et une nouvelle constitution, car elle a cessé de n'être qu'un ensemble de réactions chimiques ou mécaniques, elle est désormais douée de vie, elle est devenue matière organique. Lorsqu'elle accède au Mental, la Vie ne se dissout pas davantage dans le Mental, mais Vie et Matière sont toutes deux assumées par le matériau mental, et la Vie devient sensibilité dynamique, tandis que la Matière est transformée en la substance grise du cerveau. La Vie a donc fait subir une première transformation à la Matière, qui en connaît une seconde avec le Mental et que d'autres encore attendent sur les plans situés par delà le Mental. De même la Vie a-t-elle subi une première transformation avec le Mental, transformation qui comprend plusieurs niveaux. Dans la plante, la Vie en est à son mode originel et primordial. Chez l'animal, elle acquiert la sensibilité et se centralise autour d'une âme de désir rudimentaire, cependant que, chez l'homme, la force de vie est captée par le mental et

l'intelligence supérieurs qui donnent naissance à l'idéalisme et à l'ambition, aux dynamismes d'une volonté précise et résolue.

Jusqu'à présent, nous avons considéré l'évolution de la conscience comme un mouvement d'ascension obéissant à un double processus de sublimation et d'intégration. Mais l'ascension elle-même ne représente qu'une ligne d'un autre processus double encore plus vaste. Car, en même temps que le mouvement visible d'ascension, se produit un mouvement invisible de descente. L'ascension représente la pression d'en bas, la poussée exercée par la conscience secrètement involuée. Mais à lui seul, le mouvement d'en bas ne suffit pas à engendrer ou à établir le statut supérieur. Encore faut-il que le statut supérieur descende lui-même et devienne manifeste. L'élan qui vient d'en bas est une aspiration, un besoin d'aller toujours plus avant et plus haut. Mais le but précis, le statut à atteindre ne s'y trouve pas inclus. La vague plus ou moins confuse et tâtonnante d'en bas est canalisée et prend une tournure, une forme définie, fixe sa demeure et son nom, lorsque, descendant au moment fatidique, le supérieur embrasse l'inférieur en sa crête la plus haute et y applique ses propres nom et forme. Nous avons dit que les niveaux de conscience ont tous été créés — dégagés — par une première Descente. Toutefois, sur la ligne de la première Descente, le seul niveau qui figure dès le début est la Matière. Les autres niveaux sont sans doute créés, mais ils demeurent cachés à l'arrière-plan, derrière le voile grossier de la Matière. Chaque mode d'être se confine en quelque sorte dans sa propre région et attend le moment où il sera

sommé de se concrétiser dans la Matière. Ainsi la Vie était-elle déjà là, sur le plan de la Vie, lors même qu'elle ne s'était pas encore manifestée dans la Matière, lorsque la Matière pure et simple, la Matière brute était toute l'apparente réalité sur le plan matériel. Et lorsque la Matière fut suffisamment remuée et barattée pour atteindre à une certaine tension, à une certaine saturation, lorsqu'elle fut en quelque sorte parvenue à un certain degré de maturité, alors la Vie a fait son apparition. La Vie est apparue non parce que c'était là le résultat inéluctable et imparable du barattage, mais parce que, descendue de son propre niveau jusqu'au niveau de la Matière, la Vie a embrassé la Matière. Le barattage, le mûrissement de la Matière n'était que l'occasion, la condition préalable. Car, si fort que l'on agite et que l'on remue la Matière, quelque changement que l'on puisse y apporter en en agençant et réagençant les éléments, il est impossible de jamais produire la Vie de cette façon. Imprévisible, un nouveau facteur entre en jeu, imprévisible précisément parce qu'il vient d'ailleurs. Certes, tous les plans sont enchâssés, absorbés, involués dans le complexe de la Matière. Mais en vérité, tout plan est involué dans les autres. Et sans doute l'apparition, la manifestation d'un nouveau plan est-elle prévue et préparée jusqu'au degré ultime — ultime, bien qu'unique —, par l'élan du mode intérieur, latent de la conscience à venir, mais la réalisation, le jaillissement ne se produit qu'au moment où descend ce qui doit se manifester et où cela suffit à imprimer et à établir le modèle réel. Ainsi, lorsque la vie parvient à un certain degré de croissance et de maturité,

à une certaine tension et une certaine orientation. — à une grandeur vectorielle, dirait-on en mathématiques —, lorsqu'elle s'est, par exemple, suffisamment constituée en un véhicule de l'élément psychique de la conscience, alors elle commence de percer en le Mental, mais seulement après que le Mental est descendu sur elle et en elle. Pas plus qu'au stade précédent la Matière ne pouvait engendrer la Vie, il n'est ici possible à la Vie d'engendrer le Mental, de devenir le Mental, quelles que soient les opérations mécaniques ou chimiques qu'elle subit, et quel qu'en soit le nombre, ou le nombre des permutations et combinaisons, ou des commutations et cultures de ses éléments constitutifs, à moins que le Mental ne l'investisse lui-même. Le degré supérieur de la conscience qui fait suite au Mental viendra de la même façon, en suivant le même processus, c'est-à-dire en élevant la conscience mentale, en faisant subir à la conscience mentale un certain élargissement, un certain approfondissement, une certaine catharsis, puis par la descente — subite ou graduelle — du ou des niveaux situés au-dessus.

Telles sont donc la nature et les méthodes de la création. D'abord, une Involution, une diminution progressive, une désintégration et une concrétisation, une concentration exclusive et une amnésie de la conscience où, depuis la lumière plénière de l'Esprit suprême unique, s'enfantent les différents niveaux de la conscience qui ne cesse de s'étrécir, tous les niveaux jusqu'à la complète éclipse en l'inconscience de la multiple Matière désintégrée. Vient ensuite une Évolution, c'est-à-dire l'incarnation, en la Matière, de tous ces états successifs, leur apparition

graduelle depuis le plus bas jusqu'au plus haut. La Matière incarne — les autres états contribuent tous à l'incarnation et la soutiennent, celui qui est plus haut transformant toujours celui qui est plus bas en un nouveau degré de la conscience.

La création, l'univers en ses activités, n'est donc pas qu'un simple jeu dépourvu de sens, un caprice immotivé. Elle a un objet, une fin, un but, une plénitude à atteindre et, à cet effet, elle suit naturellement des modalités précises. Le but est la concrétisation, la matérialisation (qui, bien entendu, comprend la vitalisation et la mentalisation) de l'Esprit et des valeurs spirituelles. Cela signifie l'établissement des divins noms et formes en des individus terrestres menant, individuellement et collectivement, une vie divine ici-bas.

## 2

Nous avons jusqu'à présent évoqué deux lignes de descente. Mais dans un cas comme dans l'autre, la descente présentait un caractère général et impersonnel. La Conscience était étudiée comme force, mouvement ou qualité simples. Il existe cependant un autre aspect où la descente revêt un caractère personnel et particulier et où la conscience n'est plus seulement une force ou un mode, mais un être conscient, une Personne consciente.

Les différents mouvements ou forces de conscience en jeu dans les différents domaines, les différents plans de la création ne sont pas que des états, que des degrés et des magnitudes, que des courants et des coulées de conscience.

ce sont aussi des personnalités définies en leur forme et leur silhouette qui, sans être vraiment physiques, sont très précises, même quand elles sont subtiles et fluides. Ainsi la Réalité suprême, que l'on décrit d'habitude comme l'état parfait d'Existence-Conscience-Béatitude, n'est-elle pas qu'un simple principe. C'est aussi une personnalité. C'est la Suprême Personne en sa nature tri-une (Pouroushottama). C'est le Divin en tant que suprême Connaisseur, Artisan ou Créateur et Amant. La création en — ou à partir de — cet état de conscience n'est pas seulement un jeu de la force de la conscience ou son résultat. Beaucoup plus réellement, c'est l'incarnation d'une Volonté consciente. C'est la volonté du Divin Père accomplie par la Mère Divine.

Or, cependant qu'au cours de la descente involutive vers la matérialisation, la Réalité et sa conscience se sont progressivement désintégrées, multipliées, sont devenues de plus en plus obscures et denses en prenant l'aspect d'unités isolées et séparées, la Personne a parallèlement suivi une ligne de désintégration, de multiplication, d'obscurisation et d'isolation. À l'origine, se trouve, avons-nous dit, la Personne Parfaite, la Suprême Personne en son aspect dual d'être et de nature, apparaissant comme Pourousha suprême et suprême Prakriti, notre Père et notre Mère en le ciel le plus haut.

Puis, c'est le domaine du Supramental avec lequel commence la *manifestation* du Divin. Nous avons vu que c'est le monde des réalités types, des primes réalités germinales, où l'Un et le Multiple sont unis et fondus l'un en l'autre, où l'unité absolue du Suprême se maintient

sans rien perdre de son ampleur et s'exprime, se formule parfaitement dans et par la multiplicité originelle. C'est là que naissent les premières personnalités, les formes de la vérité absolue du Divin, là que se tiennent les plus grands dieux, les formations directes du Divin lui-même, là que se trouvent les quatre Pouvoirs et Personnalités de l'Ishwara, que Sri Aurobindo a nommés\* d'après la terminologie vishnouïte : 1) Mahavira, incarnant la qualité brahmanique de connaissance, de lumière et de vaste conscience, 2) Balarama, incarnant la qualité du kshatriya de Force et d'intense dynamisme, 3) Pradyoumna, incarnant la qualité d'amour et de beauté — vertu du vaïshya de réciprocité, d'harmonie, de solidarité, 4) Anirouddha, incarnant la qualité du shoudra, de compétence dans le service, d'organisation et d'exécution minutieuses. À ces quatre, en correspondent quatre autres, qui sont les quatre Pouvoirs et Personnalités de la Mère Divine, Ishwari : 1) Maheshwari, 2) Mahakali, 3) Mahalakshmi, 4) Mahasaraswati. Dans l'échelle descendante vient ensuite le Surmental où les pouvoirs et personnalités individualisés du Divin tendent à devenir indépendants et à faire preuve d'amour-propre. L'absolu de leur unité se relâche et les courants de multiplicité commencent de se séparer de plus en plus, chacun voulant parvenir à un but qui lui est propre. Mais le voile est transparent qui est en train de recouvrir l'unité encore suffisamment dynamique. Là, est la demeure des dieux grands et véritables. Ce sont eux que les Rishi védiques paraissent avoir vus face à face et

\* Sri Aurobindo : *Passing Thoughts* (Centenary Ed., Vol. 3)

recherchés. Tous les dieux (*vishvé dévah*) étaient en vérité connus pour être divers noms et formes de la divinité suprême et unique (*dévah*) : c'est le dieu unique, dit le Rishi Dirghatamas, que l'on nomme de diverses façons, que ce soit Agni ou Yama ou Matarishwan. C'est également le dieu unique qui est décrit comme possédant mille têtes et mille pieds. Et pourtant, les dieux sont des entités séparées, chacun a son caractère distinctif et distinct et ses attributions, chacun requiert une approche et un culte particuliers. Ici, la tendance à l'exclusivité est déjà à l'œuvre, et c'est la perception d'une telle vérité que dissimule le terme *hénothéisme* utilisé par les érudits européens pour décrire la religion védique.

L'étape suivante de la dégénération est le Mental proprement dit. Là, ou peut-être même avant, dans les étendues du Surmental, les dieux se sont tous complètement dissociés. Tous sont maintenant égocentrés, et chacun est lié à sa sphère particulière et à son horizon particulier. Les dieux du surmental — les vrais dieux — sont créateurs en un monde de différence équilibrée ou harmonieusement maintenue. Ce sont des pouvoirs dont chacun façonne un accomplissement spécial et qui, tous, se mettent réciproquement en valeur (*parasparam bhavyantah*). Entre le Surmental et le Mental, se trouve une catégorie de moindres dieux. On les a appelés *formateurs*\*. À proprement parler, ils ne créent pas, mais donnent forme à ce qu'ont créé et projeté les dieux qui les précèdent. Ces formateurs, qui affermissent le revêtement et ajustent

\* En français dans la texte.

définitivement l'image, sont très probablement ce que l'Inde appelle les *dhyanamourti*. Dans le Mental, les dieux se font encore plus fixes et rigides, "stéréotypés". Les dieux mentaux sont à l'origine des systèmes exclusifs, des généralisations extrêmes et abstraites, des théories, des principes et des formules qui, même lorsqu'ils veulent tout englober de force dans leur matrice de fer ont du mal à se comprendre ou à se tolérer mutuellement.

Le Mental est le lieu de naissance de la division et de l'exclusivisme absolu — c'est la demeure même de l'égoïsme. L'égoïsme est ce mode ignorant : une distorsion ou un nœud de la conscience qui découpe l'unité universelle en unités disparates et antagonistes. En le rythme harmonieux et la vaste communauté de la conscience unique, qui est existence consciente, il crée des tourbillons isolés qui s'excluent les uns les autres. Le Samkhya dit du principe de l'ego qu'il vient, qu'il fait son apparition après le principe de vastitude (*mahat*). Le Vaste est la région située au-dessus du Mental, là où la conscience unitaire est encore intacte. Mais en même temps que le Mental, apparaît un individualisme intolérant et préoccupé de lui seul, qui, en son extrême et violente expression, culmine en l'Asoura — l'Asoura, l'être vital mentalisé.

L'Asoura, ou Titan, se tient là où la conscience descend du Mental en le Vital, ou Force de Vie. Personnification de l'ambition, de l'autorité, de l'arrogance, c'est l'égoïste intolérant et absolu — c'est Daitya, le fils de la division. L'Asoura appartient à ce que nous appelons le Vital Supérieur. Mais plus bas, dans le Vital Intermédiaire, apparaissent des êtres pétris seulement d'impulsions

vitales pures et qui sont encore moins lumineux, se contrôlent encore moins, sont encore plus passionnés, véhéments et brutaux dans leurs appétits égoïstes. Ce sont les Rakshasa. Si l'Asoura est pouvoir pervers, le Rakshasa, lui, est fringale insatiable.

Toutes les légendes anciennes qui ont trait à un principe — et à une personnalité — de Reniement et d'Ignorance, à un Non éternel se rapportent à cette réalité d'une descente de la conscience — d'une Chute. La *maya* védantique, parfois représentée comme la Mère Obscure, semble être la personnification du Surmental inférieur. Jéhovah et Satan, chez les Hébreux, les Olympiens et les Titans des Grecs, Ahriman et Abura Mazda de l'Ancien Iran, les fils de Diti et Aditi dont, en Inde, parlent les Pourana, sont des pouvoirs et des personnalités de la conscience, une fois qu'elle est entièrement descendue dans le mental et le vital où la division est complète. Ces étendues inférieures ont totalement perdu la conscience unitaire, encore qu'il s'y trouve des êtres qui ont réussi à la maintenir à l'état de souvenir ou d'aspiration. Mais généralement, la réalité vivante de l'unicité est absente. Il est significatif que le terme *asoura* qui, aux âges mythologique et classique, en est venu à désigner *a+soura*, non-dieu, le Titan, avait à l'origine une autre étymologie et un autre sens, *asou+ra*, celui qui est fort, qui possède la force, et qu'il était utilisé comme attribut général de tous les dieux. La dégradation du sens de ce mot est un indice de la Chute spirituelle : Satan fut jadis Lucifer, celui qui porte ou apporte la lumière. Ici, nous pouvons signaler que ces êtres dont nous parlons et qui résident en des

mondes invisibles appartiennent à deux grandes catégories: 1) les êtres natifs de chaque plan et immuablement limités et liés à ce plan, et 2) ceux dont l'existence s'étend à plusieurs ou à tous les plans et qui, sur chaque plan, endossent la forme et la norme appropriées à ce plan. Mais c'est là un problème de destinée individuelle qui ne nous regarde pas pour le moment.

Nous parlions de la descente dans le Vital, domaine du dynamisme, du désir et de la faim. Le Vital est également le domaine de quelques puissants Pouvoirs créateurs qui suivent ou sont secrètement en contact avec la ligne de la conscience unitaire et sont ouverts aux influences d'une conscience plus profonde ou plus haute ou plus subtile. Parallèlement aux démons, existe une ligne de *daïmona*, d'anges gardiens, dans la hiérarchie des êtres vitaux. L'esprit d'une grande partie de ce que l'on connaît comme création esthétique ou artistique découle de cette sphère. Nombre de dieux de délice et de beauté sont les hôtes de ce ciel. Les Gandharva et les Kinnara, Dionysos et peut-être même Apollon (du moins sous leur aspect mythologique, car en leur réalité occulte, ils appartiennent de plein droit au Surmental, qui est la demeure même des dieux), nombre d'anges, de séraphins et de chérubins, vivent ici. En fait, le ciel mythologique peut, presque entièrement, être situé ici.

Tout cela est compris dans ce que nous dénommons Vital Supérieur ou Vital Intermédiaire. Dans le vital inférieur, avons-nous dit, la conscience est encore plus circonscrite, sombre, obstinée en son ignorance, disparatée en sa désintégration. C'est la pépinière de la convoitise et

de la cruauté, de tout ce qui est petit, mesquin, bas et minable, de tout ce qui est ordure et saleté. C'est là que nous situons les pishatcha, les djinns, les goules, les fantômes et les vampires, les êtres qui possèdent les "possédés".

Plus bas dans l'échelle, là où la force de vie touche la Matière, où la Vie est sur le point de se précipiter en tant que Matière, apparaissent des êtres d'un ordre encore moindre, de dimension et de magnitude encore plus exigües : lutins, elfes, farfadets, diabolotins, fées, dryades et naïades. Il existe même des créatures, des entités si près de la Matière qu'elles prennent naissance et périssent lorsque s'édifie ou se rompt quelque schéma précis d'organisation matérielle. Cette individualisation de la conscience en des êtres ou des personnes semble disparaître tout à fait lorsque nous pénétrons sur le plan strictement matériel. Là, on ne trouve qu'une agglomération de particules brutes et uniformes.

Ainsi, depuis l'unique et suprême Personne originelle, avons-nous suivi la fraction de la Personnalité au fil d'un processus continu de multiplication et de désintégration, de morcellement et de cristallisation en des unités égocentriques de plus en plus petites pour aboutir finalement à la pulvérisation en atomes physico-chimiques purement matériels. Or, avec le renversement de la conscience, dans son mouvement de retour, nous avons de nouveau un processus de croissance et de construction de l'individualité et de la personnalité. Avec l'éveil et l'ascension de la conscience de niveau en niveau, s'opère, sur le plan physique même et en une incarnation matérielle, une

évolution de l'aspect personnel de la réalité.

Nous disons qu'au degré le plus bas de l'involution dans la Matière, où la conscience a pour magnitude zéro, il n'existe pas de personnalité ou d'individualité. Là, tout est un jeu mécanique de particules opposées qui, sans fin, se séparent et s'agrègent en fonction de la force ou de la résultante des forces agissant sur elles. Pour fonder ses réactions, une individualité a besoin d'une forme délimitée, qui puisse durer et croître par assimilation, besoin d'un centre de réaction qui soit déterminé en son genre et son mode. Au sens littéral, l'individualité est ce qui ne peut être divisé (*in + dividus*). La division n'est qu'un autre nom de la mort pour une entité particulière. Même dans le cas de division cellulaire ou scissiparité de certains organismes inférieurs, l'entité vivante originelle disparaît dans un premier temps, cependant que, dans un second, les entités subséquentes créées par division, se réorganisent en de nouveaux corps complets. Par ailleurs, une particule matérielle est divisible à l'infini. Nous avons été capables de diviser jusqu'à un atome (dont le nom veut dire *ce qui ne peut être divisé*) et même de le réduire à une simple charge d'énergie. Plus encore, nous l'avons sublimé en un point géométrique. L'individualisation commence avec l'apparition de la vie. C'est un foyer de force de vie autour duquel se tisse un système particulier d'actions et de réactions. La caractéristique de l'individualité est que chacune est unique, que chacune se rattache aux autres et à l'environnement de la façon qui lui est propre, que chacune s'exprime, exerce son énergie, reçoit les chocs de l'extérieur d'une façon qui la distingue des autres. Il est

vrai que ce caractère de l'individualité n'est guère prononcé dans les frustes et premières formes de vie. Et pourtant, l'individualité est là ; elle croît et se développe lentement au long de l'échelle de l'évolution. Ce n'est que chez les animaux supérieurs qu'elle arrive à une norme et une forme claires et précises.

Chez l'homme, quelque chose d'autre se produit, ou bien quelque chose de plus. Car l'homme n'est pas simplement un individu, c'est aussi une personnalité. Il est le produit d'une double croissance, d'une double révélation. Il a dépassé le vital et s'est hissé dans le Mental, et il a plongé dans le Cœur et touché son âme intérieure, son centre psychique réel. C'est cette âme qui est la source de sa personnalité.

La formulation, la révélation de la Psyché indique une autre ligne de ce que nous avons décrit comme étant la Descente de la Conscience. Le phénomène d'individualisation s'accompagne, à l'arrière-plan, du phénomène de la croissance de la Psyché. À l'origine, c'est une étincelle, un noyau de conscience jeté dans la Matière et qui commence de grandir et de s'organiser derrière la voile, en et par les mouvements et les activités du véhicule apparent que constitue le triple fourreau du Corps (ou Matière), de la Vie et du Mental. L'extrême racine de la croissance psychique plonge peut-être en plein corps, dans la conscience matérielle, mais sa véritable base physique, sa demeure véritable n'existe pas avant la formation et la croissance du cœur physique. Toutefois, l'individualité psychique n'est que peu développée derrière l'organisation animale. Tout ce que l'on peut dire est

qu'elle s'y trouve en puissance, qu'elle existe, que c'est simplement de l'être — qu'elle n'a pas encore commencé de *devenir*. Cela, c'est le privilège de l'homme : chez lui, le psychique commence d'être dynamique, d'être organisé et d'organiser, car c'est une personnalité psychique que possède l'homme. Or, cet épanouissement de la personnalité psychique est dû à une Descente spéciale, la descente d'une Personne depuis un autre niveau de conscience. Cette Personne (ou Suprapersonne) est le *jivatman*, le Moi Individuel, l'être central de chaque formation individuelle. Les Jiva sont des centres de multiplicité qui émergent au sein de la Conscience infinie, la Conscience suprême tourbillonnant en formations unitaires qui serviront de base au jeu de la manifestation. Au contraire des formations types dans le Supramental, les Jiva ne font pas partie de la manifestation. Ils résident au-dessus, ou au-delà, ou à côté, éternellement et invariablement là, dans l'unique et suprême Réalité — Satchidananda — dont participe leur essence. Mais depuis son propre mode d'être, le Jivatman a une projection, une représentation, une formulation déléguée — son "émanation", pour reprendre la terminologie néo-platonicienne — dans la manifestation du triple complexe, mental, vie et corps, c'est-à-dire dans le véhicule humain. C'est en cette qualité qu'il devient la personnalité psychique, ou âme. Cette âme, avons-nous vu, est un foyer de conscience qui se développe et s'organise, grandit depuis en bas et revient à elle — devient une âme — chez l'homme. Ou bien nous pouvons dire que, lorsqu'elle revient à elle, alors apparaît l'homme. Et précisément, elle est revenue à elle

grâce à une descente identique aux descentes précédemment décrites — descente de son être essentiel, qui se tenait au-dessus d'elle. Sa "reprise de conscience" implique qu'elle exerce désormais son pouvoir souverain, son droit divin inhérent et naturel de contrôler et d'organiser sciemment et directement son terrestre royaume du corps, de la vie et du mental. L'exercice de la volonté directrice consciente, que soutient et illumine une conscience de soi manifestée avec l'avènement du Mental, est une fonction du Pourousha, l'être conscient de soi, dans le Mental. Mais si cet être conscient de soi a pu s'élever, se manifester et agir dans le Mental, c'est en vertu de la pression de la personnalité psychique sous-jacente qui s'y était formée.

Ainsi la personnalité humaine présente-t-elle trois caractéristiques dérivant de la conscience psychique qui la soutient et l'inspire : 1) la conscience de soi — un animal agit, sent et même sait, mais l'homme sait qu'il agit, sait qu'il sent, sait même qu'il sait. Ce phénomène de la conscience faisant retour sur elle-même est la marque de l'être humain. 2) une volonté consciente unissant et harmonisant, façonnant et intégrant toute la nature extérieure développée jusqu'à présent, 3) un mouvement concerté, une orientation volontaire et délibérée vers un mode toujours plus élevé d'individualisation et de personnalisation — mouvement non seulement horizontal en ce qu'il cherche à embrasser et organiser le niveau de conscience normal déjà atteint, mais vertical également en ce qu'il veut élever ce niveau et atteindre à un équilibre entièrement nouveau d'organisation supérieure.

Il est vrai qu'au commencement de la personnalité humaine ces caractères ne sont ni clairs, ni prononcés, ni n'occupent le devant de la scène. La psyché de l'être humain ordinaire se tient tout à fait à l'arrière-plan, mais elle n'en est pas moins là en tant qu'*antaryamin*, le Gouverneur Secret. Et quels que soient les caprices des instruments extérieurs, ou leur asservissement au mode de l'Ignorance, c'est ce Guide Intérieur qui, en et par tout cela, tient les rênes et finalement assure le mouvement ascendant.

Ainsi apparaît-il naturellement des gradations de la personnalité humaine. La personnalité qu'organise le centre psychique est d'autant plus élevée, riche, vaste et profonde que la conscience s'élève davantage en l'être humain. La première grande conversion, le premier tournant de la personnalité humaine vers une vie nouvelle et une nouvelle façon de vivre — de vivre même extérieurement selon la vérité intérieure et la réalité intérieure —, le premier essai d'harmonisation consciente de la conscience psychique et de ses agents et véhicules de la surface est ce que l'on appelle l'initiation spirituelle. Elle peut avoir lieu et a effectivement lieu lors même que l'homme vit en sa conscience mentale ordinaire. Mais il existe une possibilité de croissance, d'évolution, de transformation de la personnalité à des niveaux toujours plus élevés du fait des régions supérieures du Mental supérieur, des divers échelons du Surmental et, pour finir, du Supramental. Ce sont là les sphères et les domaines, ce sont là les continents de la personnalité, mais le matériau, la substance de la personnalité, le noyau intérieur de conscience-force est

d'abord formé par la flamme de l'aspiration, par le mouvement d'ascension en l'être psychique qui se développe et grandit — formé, en second lieu, par la descente, à un degré toujours plus important, de l'Être originel d'où il est émané. Lorsqu'il est complètement, intégralement développé, l'être psychique se fond avec la suprême splendeur de sa source, le Jivatman. Cette fusion finale se produit dans le Supramental. Alors, la personnalité supramentale commence de s'incarner dans le corps physique : sur le plan matériel, la Matière est transformée en une substance rayonnante faite de conscience pure, la personnalité humaine devient une forme vivante du Divin. Ainsi la boucle est-elle bouclée. La création revient à son point de départ, mais avec une signification supplémentaire, un nouvel accomplissement.

Le mystère de la re-naissance dans l'évolution de la personnalité humaine n'est pas autre chose que le mystère du développement de la psyché. Au début, cette psyché, cette âme est véritablement un être — "pas plus grand que le pouce" —, c'est la "petite voix tranquille" et à peine audible. Les expériences de la vie — douces ou amères, heureuses ou malheureuses, bonnes ou mauvaises, quelle que soit leur apparence au regard et à la perception extérieurs —, toutes les dialectiques d'une existence terrestre contribuent à la croissance et au développement de la conscience psychique. À l'espace de chaque vie, correspond un degré spécial, un mode spécial de croissance que nécessitent la conduite et les impératifs intérieurs de l'Individu divin qui siège dans le cœur. L'unique fin à laquelle tend cette âme secrète est de toujours se diriger

vers sa Super-Âme, son haut archétype originel, en la Conscience Divine, et de lui être de nouveau unie. Tout le cours de son évolution terrestre correspond et obéit aux nécessités exactes de sa croissance. Quoi qu'il arrive en chaque vie particulière, tous les courants de toutes les vies convergent et se fondent en un seul, et aident la conscience psychique à gagner en volume et en intensité, à être une avec la Conscience Divine. On peut également dire, en recourant à une autre métaphore, que les multiples expériences des différentes vies sont comme le combustible du Feu Intérieur — cet Agni Psychique qui, au début de l'évolution humaine, n'est qu'une étincelle ou une mince langue de feu. Mais à mesure que, de vie en vie, le combustible lui est fourni, le Feu prend jusqu'à devenir un incendie qui dévore et purifie tout le vaisseau extérieur et le transforme en matière rayonnante — en un réceptacle adéquat, en une incarnation de la lumière céleste. Le Feu ascendant (la conscience-énergie celée dans le cœur grossier de la Matière) lance soudain ses flammes, se révèle dans toute son ampleur, invoque et attire en lui l'incandescente Sphère Solaire supramentale, type et modèle qu'il doit incarner et exprimer. C'est le mariage du Ciel et de la Terre que, partout sur la terre, ont prédit et chanté les mystiques de tous les temps et auquel fait allusion le Rishi védique, lorsqu'il dit :

*Dyaour mé pita mata prithivi iyam.*

Le Ciel est mon Père, et cette Terre ma Mère.

Cependant, la supramentalisation de la personnalité

— qui implique la parfaite divinisation de la personnalité — n'est pas encore le terme de la marche de la Nature. Son chemin est sans fin, car elle suit les pas de l'infinité. Il existe des modes encore plus hauts de la conscience ou, si l'on ne peut dire qu'ils soient vraiment plus hauts, d'autres modes de la conscience qui attendent d'être découverts, de prendre place, d'être désignés comme buts futurs de l'évolution terrestre. Simplement, la supramentalisation signifie le franchissement de l'Ignorance, l'abandon de toute trace, de toute ombre d'Ignorance, et l'entrée dans la Connaissance et la Liberté éternelles et immuables. Il est possible qu'ensuite le cours de l'évolution de la Nature relève de l'expression plutôt que de l'ascension. Car, au-delà du Supramental, il est très difficile de parler d'un ordre supérieur ou inférieur de conscience. Tout est désormais dans la pleine et parfaite lumière — la différence n'intervient que dans le mode ou le moyen ou la vibration de l'expression. Mais c'est là un problème qui ne nous concerne pas dans l'immédiat.

Nous avons parlé de quatre lignes de Descente dans l'évolution et l'organisation de la conscience. Reste encore une cinquième ligne. Elle est plus occulte. C'est en fait le secret des secrets, le *Suprême Secret*. C'est la descente du Divin lui-même. Le Divin, la Personne Suprême elle-même descend non pas indirectement au moyen d'émanations, de projections, de formulations moindres ou partielles, mais directement et plénièrement. Le Divin descend non à l'état de force désincarnée dont le jeu serait celui d'un mouvement général, possédant tout au plus d'autres objets et d'autres personnes pour en faire ses outils et ses médiums,

il descend incarné en un corps et en la plénitude de sa conscience. Littéralement, le mot indien pour Incarnation Divine, *avatara*, signifie *celui qui est descendu*. Le Divin descend lui-même comme être terrestre, sur ce plan matériel de notre existence, afin d'élever la Nature terrestre et matérielle à un nouveau statut dans son évolution. Ainsi s'incarna-t-il sous l'aspect du Grand Sanglier qui, de son groin puissant, souleva d'entre les eaux du Déluge une ferme masse de terre. Le dessein qu'il poursuit est une ascension de la conscience, une transmutation de l'être, l'établissement d'un Ordre vraiment Nouveau ou, comme nous disons, d'un Nouveau Dharma — *dharmassamsthapanarthaya*. Au niveau humain, il prend l'apparence humaine — et pour deux raisons. Tout d'abord, il montre par son exemple comment l'ascension, la transmutation doit s'opérer, comment un être humain ordinaire peut s'élever d'une conscience inférieure à une conscience supérieure. Le Divin est dès lors connu comme Seigneur du Yoga, car le Yoga est le moyen et la méthode permettant de se hisser et de s'unir consciemment à la Réalité Supérieure. Le Divin incarné est l'idéal et le modèle, il indique et fait lui-même le chemin, et l'homme peut suivre, s'il le veut. La conception biblique du Fils de Dieu — du Verbe qui s'est fait chair —, intermédiaire entre l'humain et le Divin et déclarant : "Je suis le but et le chemin" exprime une vérité semblable. Le Divin revêt un corps pour une autre raison aussi, et qui, elle, est occulte : la Matière, la vie terrestre ne peut être changée, radicalement changée, c'est-à-dire *transformée*, par la seule conscience spirituelle qui se trouve au-dessus ou au-dedans. Il ne

suffit pas non plus de n'apporter de changement dans la vie terrestre que ce qui peut être opéré par la simple force spirituelle en son action générale. La transmutation physique, qui est ce qu'implique une ascension ou une émergence en la courbe évolutive, paraît impossible sans un point d'impact physique qui incarne et canalise la force spirituelle. C'est, semble-t-il, avec son corps physique que l'Incarnation Divine peut pousser et soulever la Nature physique jusqu'à un nouveau statut supérieur.

Les voyants déclarent qu'aujourd'hui nous connaissons une telle crise évolutive. La Terre et l'Homme et la vie terrestre de l'homme demandent à être radicalement transfigurés. Le trouble et le désordre, la confusion et le chaos qui, aujourd'hui, accablent cette terre trahissent la tension aiguë qui prélude à la délivrance, à la *détente*<sup>1</sup> d'une NOUVELLE MANIFESTATION.

1. En français dans le texte.



## L'initiation de la nouvelle année

1944

Seigneur, le monde T'implore pour que Tu l'empêches de retomber toujours dans les mêmes stupidités.

Permetts que l'erreur reconnue ne soit jamais renouvelée.

Permetts enfin que les actions soient l'expression sincère et exacte de l'Idéal proclamé.

### LA MÈRE

#### 1

C'est là la Prière de la Nouvelle Année que la Mère a formulée pour l'amour de nous. C'est là le tour qu'Elle voudrait que nous donnions cette année à notre sâdhanâ. Quelle valeur spéciale a cette nouvelle orientation ? On peut dire que c'est de diriger nos efforts vers une expression objective et une application dans la vie matérielle.

Lorsque l'on s'engage sur le sentier de la sâdhanâ, on est à peu près complètement inconscient — ainsi en va-t-il de tout processus évolutif. Un but est là, vague et imprécis, qui se profile au loin. De son côté, le sâdhak éprouve intérieurement une soif indéfinie autant qu'indéfinissable. Il se meut, semble-t-il, sans aucune idée ni aucun

dessein déterminés, simplement animé par un besoin de bouger, et encore bouger, qu'il ressent comme un brûlant désir, une aspiration — *carāivété*, dit l'Oupanishad. Alors, pas à pas, il progresse, sa conscience s'éclaire, tandis que le but commence de prendre une forme précise et nette. Peu à peu, le mental est capable de comprendre et de saisir ce qu'il veut, le désir et l'attirance du cœur commencent également de se faire transparents et tranquilles, et cependant profonds. Mais ce n'est pas là ce que l'on peut appeler un changement de nature, moins encore une transformation. Notre nature ne consentira réellement à changer que lorsque nous deviendrons, nous et jusqu'aux organes des sens, en nous, lorsque nous deviendrons les sujets de notre conscience intérieure, lorsque nos actions et nos activités seront inspirées, guidées et conçues par le pouvoir et l'influence de cette lumière intérieure.

Au commencement, le sādhanā découvre qu'il est une personnalité divisée — en son cœur, il y a l'éveil de l'aspiration, le toucher divin ; mais du fait de toutes ses impulsions extérieures, la conscience physique reste assujettie au contrôle d'anciennes habitudes fixes et tributaire de la nature inférieure. L'homme ordinaire est un pécheur inconscient, en ce sens qu'il n'a aucune notion des péchés qu'il commet. Mais en atteignant le niveau dont nous parlons, il devient un pécheur conscient. Les conflits, les craintes, les agonies, les remords éprouvés à ce stade n'ont peut-être été nulle part plus évidents que dans la vie du chercheur chrétien. En cet état, nous savons ce que nous devons faire, mais ne pouvons pas le faire — l'esprit veut, mais la chair est faible. Nous désirons faire la chose juste

et, encore et encore, essayons de la faire, mais échouons à chaque fois. Et ce n'est pas qu'au niveau des mouvements du cœur et du mental que nous échouons. Dans la pratique aussi, nous ne cessons de commettre les mêmes stupidités. Ces stupidités — et leur nom est légion — sont la convoitise, la colère, la gourmandise, l'ignorance, la vanité, l'envie, la méfiance, la désobéissance, la révolte. Se repentir, se repentir constamment et supplier sincèrement la grâce divine, tel est le remède, dit le dévot chrétien.

Mais en ce qui nous concerne, nous n'accordons pas une telle importance au repentir. Après tout, c'est une impulsion inférieure, une impulsion vitale, comme nous disons. Le repentir ne permet pas au péché de disparaître de la mémoire, mais au contraire le garde en vie à force de s'y attarder, le rendant par là même d'autant plus sinistre. Et souvent, le repentir aboutit à une prolifération des humeurs peccantes. Derrière le sens du repentir, est cette conscience, cette idée que l'homme est naturellement pervers et que son péché remonte à l'origine. C'est pourquoi le chercheur chrétien a consenti au chagrin et à la souffrance, à l'abaissement et à la mortification comme conditions indispensables à sa sādhanā. Ce qui nous rappelle une boutade d'Anatole France, ce prince des humoristes : on ne saurait aimer le Christ à moins d'avoir péché — plus on a péché, plus on peut grandir en droiture ; autrement dit, au repentir se mesure la grâce divine.

Nous avons dit que notre chemin n'est pas celui-là. La grâce divine est un fait — et sans la grâce, rien n'est possible. D'un certain point de vue, la grâce divine est inconditionnelle. Mais elle ne considère pas que l'exemple

de Jagai et Madhai soit une loi invariable de la vie spirituelle. La loi est plutôt que le champ doit être prêt, que l'être et la conscience doivent se couler en un certain moule, accéder à un certain ordre, à une certaine disposition, de manière que la descente de la Grâce Divine, sa manifestation et son jeu soient possibles. De même, en effet, que la grâce divine est indéniable, de même est-il indéniable que l'individu est essentiellement un avec le Divin ; le péché et l'ignorance sont les écailles dont il est recouvert, l'identité avec le Divin est son droit naturel. Dès lors, nous insistons autant sur cet aspect caché de l'homme, sur la liberté de sa volonté, sur son effort personnel, facteur déterminant de sa destinée. Car dans le champ de l'ignorance ou de la demi-connaissance, dans l'hémisphère inférieur de sa conscience, c'est ce pouvoir qui, sans intermédiaire, édifie cet ordonnement de l'être avec le soutien duquel la grâce divine peut se manifester et offrir une forme matérielle à l'accomplissement intégral.

C'est pourquoi la Mère nous donne cette indication : même si les faux pas sont naturels à notre nature extérieure, à présent que notre conscience intérieure s'est éveillée, à présent que se sont développées en nous la vision et la volonté de voir et de reconnaître nos fautes — étant supposé qu'en tout cas cette partie du développement s'est opérée —, nous devons encore prendre conscience de la situation et demeurer sur le qui vive, nous devons exercer sur nos impulsions vitales, sur nos centres nerveux un contrôle tel qu'il soit définitivement impossible aux erreurs et aux stupidités de revenir par vagues envahir à nouveau notre être physique et notre champ d'action.

Lorsque nous aurons atteint ce stade, nous aurons acquis la capacité de nous élever à un autre niveau de conscience. Alors, nous pourrions jeter les bases d'un nouvel ordre du monde — alors, la purification et l'accomplissement commenceront de revêtir un aspect matériel.

## 2

En sa portée, la Prière pour la Nouvelle Année ne se limite pas à notre sâdhanâ individuelle — elle embrasse également la conscience collective, à laquelle elle s'applique tout particulièrement. C'est la voix d'habitude étouffée de l'humanité entière en sa secrète aspiration qui trouve ici son expression. C'est par le pouvoir de ce *mantra*, c'est grâce à la protection de cette armure inexpugnable — si nous choisissons de l'accepter comme telle —, que la vie collective de l'homme atteindra sa plénitude. Nous avons souvent fait remarquer que le trait saillant du monde moderne réside en ce qu'il est devenu un Kouroukshétra des Dieux et des Titans. Ce conflit entre divin et anti-divin représente sans nul doute une vérité éternelle de la création, et qui se poursuit au cœur même de l'humanité depuis que l'homme est sur la terre. C'est là un fait de la plus haute importance, dans la vie intérieure du monde, c'en est également le principe et c'en est le mystère dont le sens est le plus grand. On doit cependant reconnaître que, jamais dans les annales du monde physique, cette vérité n'a pris l'extraordinaire envergure qu'elle a prise en ce hideux présent. Elle porte en elle tout le bien et tout le mal qui, à brève échéance, peuvent faire la fortune de

l'humanité ou en ruiner la destinée. Que l'homme transcende sa semi-animalité et se redresse pour atteindre la stature de son humanité, voire de la divinité en lui, ou qu'il redescende au niveau de sa grossière nature primitive — tel est le problème des problèmes qui se traite en ce moment pour être résolu dans l'énorme holocauste de l'actuelle Guerre Mondiale.

Dans son message de l'année dernière<sup>1</sup>, la Mère a donné un clair avertissement : nous ne devons plus hésiter, nous devons abjurer un parti, nous libérer de toute son influence et embrasser l'autre parti sans hésitation ni condition. Lorsque l'heure est grave, dans la vie du monde et de l'humanité, on doit définitivement, irrévocablement savoir à qui être fidèle. Il ne sert à rien de jouer les grands sages et les grands libéraux et de dire que les deux camps — les Alliés et les Puissances de l'Axe — se valent — en bien ou en mal — et que nous pouvons nous permettre d'être en dehors ou au-dessus des préjugés ou des intérêts d'un camp comme de l'autre. Il n'y a pas de place aujourd'hui pour les neutres. Celui qui se prétend neutre est un ennemi de la cause de la vérité. Qui n'est pas avec nous est contre nous.

Nous qui avons choisi ce qui est pour la Lumière et l'Évolution et le grand Avenir devons être tout à fait conscients de la lourde responsabilité qui nous incombe. Le choix du chemin n'est pas tout. Encore faut-il qu'à chaque

1. "C'est l'heure où le choix s'impose de façon radicale.  
"Seigneur, donne-nous la Force de rejeter le mensonge et de surgir dans Ta vérité, purs et dignes de Ta Victoire." — 1943.

pas nous voyions et nous assurions que c'est le bon chemin que nous suivons, que nous ne glissons pas, que nous ne tombons pas, qu'à notre insu nous ne prenons pas une fausse piste, ou que nous ne nous engageons pas dans une impasse.

Pour ce qui est de la Guerre Mondiale, toutes les nations, tous les peuples, tous les groupes de notre bord, tous ceux qui ont senti et proclamé qu'ils soutiennent l'égalité, la liberté, la fraternité, les prêtres et les prophètes d'un nouvel avenir, d'une plus heureuse humanité, tous ces guerriers affrontent également une épreuve solennelle. Pour eux aussi, le temps est venu d'être sur leurs gardes et de se montrer vigilants. Ils doivent veiller à exprimer exactement en leurs actions ce qu'ils ont pensé, ressenti, proclamé. Par tous les moyens, par la pensée, la parole et l'action, ils doivent prouver que leur être entier est authentiquement un et indivisible dans l'idéal et la volonté.

Aujourd'hui, au commencement de la Nouvelle Année, nous devons nous rappeler dans quel but, quel dessein nous nous sommes attelés à cette "horrible tâche", et quelle force, quel pouvoir nous a conduits à la victoire. Il faut que ceux qui se considèrent comme des collaborateurs de l'évolution progressive de la Nature soient toujours conscients de cette vérité que, si la victoire est devenue possible, c'est en proportion de leur sincérité, par la grâce magique de la Mahashakti, la grâce que l'aspiration de leur conscience intérieure a fait descendre. Et ce qui, pour le moment, n'est encore qu'une possibilité deviendra une réalité, si nous continuons de suivre le chemin que

nous avons pris jusqu'à maintenant. Autrement, si nous hésitons, si nous manquons à notre parole, si nous apostasions notre foi, si nous retournons au vieux chemin habituel, si, tenaillés par d'anciennes habitudes, tentés par l'appât d'un gain personnel immédiat, dominés par un égoïsme sectaire, nous réprimons ou mutilons la conscience plus vaste de notre être intérieur ou si nous la nions d'une façon ou d'une autre, alors nous ferons machine arrière et tomberons entre les griffes de ces mêmes pouvoirs hostiles que nous avons résolu d'abattre. Même si nous remportons une victoire extérieure, ce sera une immense défaite morale et spirituelle, et qui se traduira par un tragique renversement — l'obligation de tout recommencer depuis le début. La Nature ne sera pas détournée de son objectif. Elle devra de nouveau enfanter, et dans de bien plus terribles agonies.

Mais ce n'est pas une telle catastrophe que nous attendons. Nous avons l'espoir confiant que le secret élan de la Nature, la force de la Mahashakti sauvera l'homme, individuellement et collectivement, de l'ignorance et de la folie, et lui accordera un authentique bon sens et la vraie inspiration.

## Initiation et aptitude yogiques

La pratique du Yoga requiert habituellement une condition préalable : on l'appelle *adhikâra*, aptitude, disposition, capacité. Tout le monde ne possède pas cette aptitude, est-il souligné, tout le monde ne peut à sa guise embrasser la vie yogique. Une préparation doit être suivie, certaines règles, certaines prescriptions doivent être observées, une certaine discipline doit être acceptée et l'on doit acquérir certaines qualités, ou certaines qualifications, atteindre un stade et un degré particuliers, s'élever à un plan de vie et de conscience particulier avant de pouvoir affronter avec succès le problème spirituel. Ce n'est pas tout le monde qui possède un *laisser-passer*<sup>1</sup>, un passe pour entrer librement dans la cité ou la citadelle de l'esprit.

L'Oupanishad donne l'avertissement en termes des plus énergiques :

“Cet Atman ne saurait être conquis par le faible.”  
(Moundaka Oupanishad, III.2.4)

et aussi :

“À l'inconstant ni à l'irrésolu cette connaissance ne doit être donnée.” (Shwétashwatara Oupanishad, VI.22)  
et encore :

“On ne peut parvenir à l'Esprit par la discussion et le débat, non plus que par des études diverses, ou même par le pouvoir de l'intelligence.” (Katha Oupanishad, I.2.23)

<sup>1</sup> En français dans le texte.

Tout au début de ses commentaires des Soutra, Shankara, en expliquant les tout premiers mots, parle d'une quadruple sâdhanâ nécessaire pour acquérir la faculté — de comprendre les Soutra et le commentaire, pouvons-nous penser, et, bien entendu, la faculté de parvenir au Brahman. Il semble donc exister une condition absolue selon laquelle on doit d'abord acquérir la faculté, développer la capacité juste et adéquate avant de penser à une initiation spirituelle.

Toutefois, la question peut être soulevée — et, en effet, les modernes ne manquent pas de la soulever en cette époque scientifique d'éducation universelle —, pourquoi les hommes n'auraient-ils pas tous à égalité le droit de faire une sâdhanâ spirituelle ? Si la spiritualité est la plus haute vérité accessible à l'homme, son plus grand bien, son suprême idéal, en refuser l'accès à quiconque par exemple, n'appartient pas à la caste, ou à la classe, ou à la confession, ou au sexe qui convient, garder les gens à distance pour de tels motifs ou d'autres du même ordre est déraisonnable, injuste et répréhensible. Ce ne sont là, cependant, que des notions sentimentales, idéalistes ou charitables et qui s'effondrent sous le choc des réalités de la vie. Si vous vous bornez à revendiquer une chose, si même vous avez légalement droit à un objet de valeur, cela ne vous donne pas pour autant la faculté d'en jouir. Ou bien, la mauvaise digestion n'existerait pas. Dans le domaine de la sâdhanâ spirituelle, les cas de métabolisme défectueux sont très nombreux. Ceux qui sont tombés,

qui ont perdu le Chemin, qui sont devenus fous, ceux qui ont même dû quitter leur corps constituent des pertes dont la liste n'est pas mince. C'étaient des désaxés qui se sont heurtés à leur destin, parce qu'ils usurpaient une chose à laquelle ils n'avaient pas réellement de titre et qu'ils ont été entraînés dans un secret, dans un mystère auquel leur être était indifférent.

Nous pouvons peut-être dire sans commettre d'erreur grossière que, d'une façon générale, tout le monde a le droit d'être poète, savant ou politicien. Mais lorsque l'on en vient à considérer le cas d'une personne particulière, il importe de voir si elle a des dispositions naturelles, une tendance, une aptitude innée à la formation spéciale que requiert si évidemment l'objectif envisagé. On ne peut devenir poète à volonté, l'effort ou la culture ne suffisent pas. Celui-là seul peut être poète qui est né poète. Il en va de même pour la vie spirituelle. Mais là, autre chose encore doit être envisagé. Si vous vous engagez sur le chemin de la spiritualité, vous entrez souvent en contact — volontaire ou involontaire — avec des pouvoirs cachés, des forces supra-sensibles, des êtres d'autres mondes et vous ne savez comment vous y prendre avec eux. Vous évoquez des fantômes et des esprits, des démons et des dieux — des monstres dignes de Frankenstein qui se laissent facilement inviter, mais moins facilement écarter. Vous vous effondrez sous le choc, à moins que votre *âdhâra* n'ait déjà été préparé, purifié, fortifié. Or, quand il s'agit de questions séculières, quand, par exemple, vous ambitionnez d'être poète, vous pouvez essayer et échouer — impunément échouer. Mais si vous embrassez la vie

spirituelle et que vous échouiez, alors vous perdez tout ensemble ici et au-delà. C'est pourquoi les Rishi védiques disaient que le vase d'argile où conserver le Soma doit être convenablement cuit et d'une solidité à toute épreuve. C'est également pour cette raison que, chez les Anciens, sous tous les cieux, et dans toutes les disciplines, des règles et des ordonnances précises étaient imposées pour éprouver les capacités ou les dispositions d'un aspirant. Ces épreuves étaient de plusieurs sortes, qui, variant en fonction de l'âge, du pays et du Chemin suivi, allaient de l'aptitude au travail physique jusqu'à la faculté de perception subtile. On retrouve un exemple familier de telles épreuves dans l'histoire de l'aspirant à qui, des années et des années de suite, son Maître demanda d'emmener paître les vaches. Pour un esprit moderne, l'inconséquence du procédé est une source d'ébahissement. Qu'est-ce que la sâdhanâ spirituelle a en effet à voir avec l'élevage des vaches ? demandera-t-il. Mais la défense n'a pas besoin d'entrer dans des explications ésotériques. Il suffit de suggérer que c'était peut-être là une façon d'éprouver l'obéissance et l'endurance. Ces deux conditions sont fondamentales et indispensables dans la sâdhanâ ; font-elles défaut qu'il n'y a pas de pratique spirituelle possible — et l'on ne peut avancer d'un pas. Il est de la plus haute importance que, sans questionner ni se plaindre, on exécute les ordres du Gourou, rapidement et de tout cœur : même s'il n'en ressort aucun profit dans l'immédiat, on doit continuer avec le même zèle, sans donner cours à l'impatience et à la dépression. Dans l'ancienne Égypte, certains ordres religieux connaissaient une autre sorte

d'épreuves. L'aspirant était enfermé dans une chambre solitaire, assis devant un dessin, un diagramme, un symbole mystique (*chakra*) représenté sur le mur. Heure après heure, jour après jour, il devait se concentrer et méditer sur ce dessin jusqu'à en découvrir la signification. En cas d'échec, il était déclaré inapte.

Inutile de dire que ces épreuves sont tout extérieures ; elles n'ont en tout cas aucune place dans notre sâdhanâ. Nombre de gens possèdent ou peuvent posséder ces vertus ou d'autres du même genre, mais cela ne veut pas dire que ces gens aient une ouverture à la vraie vie spirituelle, à la vie divine que nous recherchons. De même que les accomplissements sur le plan mental — intellect aigu, vastes connaissances, profonde érudition, fût-ce en les Écritures, — ne qualifient pas un homme pour la possession de l'esprit, de même les capacités sur le plan vital — contrôle de soi, patience, longanimité ou endurance et persévérance — ne suffisent-elles pas à créer un droit à la réalisation spirituelle. Comme le montre le modèle oupanishadique, on peut ne pas être un fils indigne ou un disciple indigne, on peut être robuste et courageux, patient, calme, maître de soi, on peut même contrôler parfaitement ses sens, être doué d'autres grandes vertus et, en dépit de tout cela, n'avoir aucune assurance de réussir dans la sâdhanâ spirituelle. On peut même, d'après Shankara, être un *moumoukshou*, c'est-à-dire brûler d'atteindre la libération — mais il est douteux que cela suffise à donner la libération en la vie divine.

Quelle est alors la condition indispensable et absolue ? Qu'est-ce qui donne le droit d'entrer dans la vie divine ?

Quel est l'élément, quel est le facteur en vous qui tient lieu de sésame et agit comme un solvant magique ?

Une seule chose, et que représente un petit mot familier — "Appel". Quoi qu'il puisse en être dans les autres sâdhanâ, c'est, pour le Chemin de Sri Aurobindo, la note dominante. L'appel vous est-il parvenu, avez-vous reçu l'appel ? C'est la seule chose. Si vous avez cet appel, il est sans importance que vous ayez d'autres qualités, bonnes ou mauvaises. Cela seul prouve que vous êtes fait pour ce Chemin et vous désigne comme tel. Si vous possédez cette unique chose indispensable, vous possédez tout, et si vous ne la possédez point, vous ne possédez rien, absolument rien. Vous pouvez être d'une sagesse incommensurable, vos vertus et vos austérités peuvent être incalculables, si cette seule chose vous fait défaut, vous êtes inapte au Yoga de Sri Aurobindo. En revanche, si vous n'avez aucune vertu digne de ce nom, si vous êtes illettré ou sans grande instruction, si vous êtes faible et misérable, si votre nature regorge d'imperfections et de défauts, mais que, secrètement, l'appel résonne quelque part en vous, alors tout le reste vous sera donné, vous emplira en quelque sorte inévitablement : richesses et forces croîtront et multiplieront en vous, vous surmonterez tous les obstacles et tous les dangers, tous vos défauts seront changés en bienfaits, et vos forces seront réparées. Selon les mots de l'Oupanishad :

"Le péché ne pourra vous traverser, mais vous traverserez tout péché ; le péché ne pourra vous brûler, mais vous brûlerez le péché."

(Brihadaranyaka Oupanishad, IV. 2. 23)

Mais qu'est au juste cette chose merveilleuse ? Ce pouvoir qui fait être le non-être et réalise l'impossible ? De qui est-ce l'Appel et d'où vient-il ? Ce n'est nul autre appel que celui de votre être le plus intérieur, de votre âme secrète. C'est l'impératif catégorique du Divin qui siège en votre cœur. Les premiers rayons de la vie spirituelle signifient en réalité que vient en avant et se révèle cet être intérieur. La vie animale et ignorante de l'homme se poursuit aussi longtemps que l'être intérieur demeure à l'arrière-plan, à l'écart de la vie dynamique, aussi longtemps que l'homme est soumis aux besoins et aux impulsions de son mental, de sa vie et de son corps. En fait, c'est toujours l'être intérieur qui, au moyen des exigences et des besoins de ce complexe inférieur, remporte la victoire et dont les ordres sont exécutés, et lui, toujours, le seigneur secret en son secret plaisir ; mais ce n'est là qu'un effet indirect, et qu'un phénomène qui se produit derrière le voile. En d'autres termes, l'évolution de l'être intérieur ou psychique se déroule au fil d'expériences nombreuses et variées — mentales, vitales et physiques. D'une part, sa conscience grandit, ou plutôt s'agrandit, devient de plus en plus vaste : de ce qui était infinitésimal, elle se meut vers l'infinité. D'autre part, elle se fortifie, s'intensifie, de l'arrière passe à l'avant où elle occupe visiblement et dynamiquement sa place. L'être individuel vrai de l'homme commence sa course évolutive comme minuscule foyer de conscience que submerge totalement l'énorme houle frontale de la conscience mentale, vitale et physique. Au cours de son interminable série d'incarnations, il emmagasine et assimile l'essence des diverses expériences

que lui apportent le mental, la vie et le corps. À mesure qu'il s'enrichit, il augmente en substance et en pouvoir, à l'instar du feu nourri de combustible. Vient un moment où l'être intérieur développé presse tellement sur le mental, la vie et le corps que ceux-ci commencent de perdre leur originelle liberté non-régénérée — la liberté d'agir à leur guise —, il leur faut à présent faire halte dans leur course irréflectie, rebrousser chemin, en quelque sorte, et acquérir, s'imprégner de l'habitude d'écouter la voix intérieure plus profonde et d'obéir aux directives et à l'ordre de l'Appel. C'est le "Verbe immaculé" (*anâhata-vânî*) dont parlent les sages ; il en est également parlé comme de "la petite voix tranquille", car en vérité elle est pour le moment à peine audible, parmi le fracas et les clameurs des vagues sauvages de la conscience mentale, vitale et physique.

Or, quand cet appel se fait clair et distinct, il n'est d'autre solution, pour l'homme, que de trancher les vieilles amarres et de bondir dans l'inconnu sans rivage. C'est l'inexorable exigence d'une aussi écrasante expérience qui fit déclarer à l'aspirant indien :

"Dès lors que vous sentez ne pas être du monde, ne vous y attardez plus."

Et la même expérience vit dans les paroles du Christ :

"Suivez-moi, laissez les morts enterrer les morts."

L'âme intérieure — le psychique — subit très souvent une préparation secrète, se développe et vient en avant, mais pour ainsi dire se contente d'attendre derrière l'opaque et mince écran ; de ce fait, l'âme ne donne aucun signe de sa croissance, ni n'indique qu'elle soit prête. Rien ne témoigne en faveur de ce que l'on connaît d'habitude

comme dispositions, aptitude ou capacité. Comment expliquer autrement la conversion d'un dilettante débauché comme Augustin, d'un rebelle comme Saül, ou de vauriens comme Jagai et Madhai ? L'or le plus pur se cache souvent dans le minerai le plus vil, le diamant est en quelque sorte l'envers du charbon. C'est, dira-t-on, la Grâce Divine qui souffle où elle veut — fait babiller le muet et escalader les montagnes au boiteux. Mais qu'est donc cette Grâce Divine et comment agit-elle ? Elle n'agit pas sur tout le monde sans exception, elle n'agit pas également sur tous. Pourquoi ? Les apparences démentent souvent la réalité : on dirait qu'un masque contraire est délibérément apposé dans un but déterminé. Le sens et la raison de ce mystère ? La croûte extérieure dure, obscure, obstinée, rebelle peut tenir longtemps, mais elle est érodée de l'intérieur. Et soudain, elle s'effrite un jour et se dissout et, en un nouvel avatar, devient le véhicule et le réceptacle de cela même qu'elle contraît et niait.

Les vertus ne sont pas l'indice du feu de l'âme intérieure, non plus que les vices ne sont d'irréremédiables obstacles à sa croissance. L'âme intérieure, avons-nous dit, se nourrit de tout : vertus et vices, et tout le reste — c'est en vérité un feu, c'est l'omnidévorant, *sarvabhok* — et partout elle puise sa force. Les miracles — un changement subit, une révolution ou un renversement soudains dans la conscience et dans la façon de vivre — s'expliquent par l'omnipotence de l'être psychique. L'être psychique a le pouvoir de faire ce qui semble impossible, pour cette raison qu'il est une partie du Divin tout-puissant, c'est le suprême Pouvoir-Conscient cristallisé et canalisé en un

centre pour les besoins de la manifestation. C'est une particule de l'Être, une étincelle de la Conscience, une onde de la Béatitude jetée en les repaires de la Matière et du corps matériel. Or, cette particule, cette étincelle, cette onde a pour irrésistible élan de croître et de se répandre pour finalement devenir le Vaste — l'Océan et le Soleil et la sphère de l'Infinité —, et non seulement en essence, mais également en un devenir dynamique et manifeste. La petite âme qui, au commencement, n'est pas plus haute que le pouce, va de vie en vie, s'accroissant et s'intensifiant jusqu'à ce qu'elle recouvre sa réalité-mère et l'établisse ici-bas, en ce corps matériel, jusqu'à ce qu'elle dévoile ce qui est latent en elle, ce qui lui appartient en propre, ce qui est vraiment elle-même — son intégrale plénitude d'être, la divine intégralité.

Là, en son être intérieur, partie intégrante du Divin, l'homme est absolument libre, sa capacité est infinie, son aptitude est illimitée. Là, il est en effet le maître, non l'esclave de la Nature. Or, c'est l'asservissement à la Nature qui limite et contrecarre et discrédite l'homme. Aussi l'Oupanishad déclare-t-elle en une phrase magnifique et suprême :

— "Celui-là en qui l'âme, engloutie dans l'impénétrable caverne du corps, obscurcie par les dualités, s'est éveillée, celui-là en qui elle est devenue vigilante, c'est lui, le maître de l'univers et le maître de tout. En vérité, ce monde est sien et il est ce monde." (Brihadaranyaka Oupanishad, IV. 4. 13)

Dans la pratique du Yoga, l'aptitude ou la capacité ainsi allouée par l'être intérieur est la seule capacité réelle

que possède un sâdhak. Et l'initiation naturelle, spontanée, suffisante en soi qui vient de l'être intérieur est l'unique initiation valable et profitable. L'Initiation ne se traduit pas nécessairement par un rite ou une cérémonie extérieure, un *mantra*, un jour, un moment bénéfiques : tout cela est inutile et sans valeur une fois que nous nous fondons sur l'authentique et autonome compétence de l'âme. Au moment où il a été décidé par l'être intérieur que, cette fois-ci, en cette vie, en ce corps même, il se manifesterait, qu'il prendrait possession du corps, de la vie et du mental et n'attendrait plus, à ce moment précis tout *mantra* a été prononcé, et toute initiation donnée. Le disciple a fait l'offrande définitive et ultime de son cœur à son Gourou — le Gourou psychique — et pris refuge en lui, et le Gourou l'a lui aussi définitivement accepté.

Essentiellement, ce *mantra*, cette initiation n'est rien d'autre qu'un moyen de contacter l'être intérieur. Du moins, dans notre Chemin, n'y a-t-il pas d'autre rite ou d'autre règle, d'autre injonction, d'autre cérémonie. Il n'est demandé que de s'éveiller à la conscience de l'être psychique, d'entendre son appel — de vivre et de bouger, d'agir à chaque instant de la vie sous l'œil de l'habitant intérieur, du Guide, selon ses directives et ses inspiration. Notre initiation n'est donc pas faite une fois pour toutes : elle doit être renouvelée à chaque moment, à chaque pas, encore et encore, elle doit être recommencée, revitalisée, prolongée, fortifiée constamment et sans cesse ; car elle implique qu'à chaque pas et à chaque moment nous maintenions le contact de notre conscience extérieure avec notre être intérieur : à chaque pas et à chaque moment,

notre sincérité et notre loyauté doivent être mises à l'épreuve — et l'épreuve montrera si nous sommes tournés vers notre être intérieur, si nous suivons son cours ou si, au contraire, nous suivons le chemin de notre nature animale extérieure, si les mouvements du mental, de la vie et du corps sont contrôlés par leur nature inférieure habituelle ou s'ils sont ouverts et unis à leur source divine secrète. Cette initiation continue et répétée est secrètement à la base de toute discipline spirituelle — dans le Yoga Intégral, c'est le principe essentiel et unique.

## Le corps humain

Le corps humain est un miracle de la création. Et sans s'éloigner de la vérité, on pourrait dire que toute l'évolution n'a eu d'autre but que d'enfanter cette merveille. La tâche n'a pas été facile, pour la Nature, de hisser à la verticale une créature vivant initialement à l'horizontale, de la faire passer de la position rampante, accroupie et déjetée à la position debout, si normale et naturelle au corps humain. Le crâne de l'homme est proportionnellement plus grand, la matière grise qu'il contient comparativement plus importante et plus lourde que la colonne (vertébrale) sur laquelle il repose, et ses jambes aussi doivent porter un plus lourd fardeau. Et pourtant, comme il lui est facile de se tenir droit, et comme sa pose est gracieuse! C'est une merveille d'équilibre digne du plus habile danseur de corde. Regardez un ours ou même un chimpanzé se tenant sur ses pattes de derrière pour se déplacer; quelle allure lourdaude et disgracieuse, quelle contrainte, quelle gêne! Ils sont plus naturels, courbés vers le sol, dans la position qui leur est familière. L'oiseau représente peut-être un essai qui a été fait pour passer de la position horizontale à la position verticale: là, le corps a atteint une inclinaison angulaire (cf. *tiryak*, nom de l'oiseau en sanskrit), mais pour conserver intacte cette position il n'était pas possible d'allonger la tête ou

d'en augmenter le volume. Ce n'est pas pour rien que Hamlet s'exclame :

“Quel chef-d'œuvre que l'homme!... qu'il est infini dans ses facultés! Dans sa force et ses mouvements, comme il est expressif et admirable!... C'est la merveille du monde! L'animal idéal!”<sup>1</sup>

La perfection de la structure anatomique et morphologique chez l'homme consiste précisément en sa merveilleuse plasticité — la faculté infinie, le multiple fonctionnement auquel Shakespeare fait allusion. C'est là la marque même de l'homme au point de vue physique et psychologique. Chacune des autres espèces est plus ou moins une formation spécialisée, nous offrant un système fermé, un moule physique et un mode d'existence fixes et précis. Pas plus que “l'ours immémorial”, un chat ou un corbeau d'il y a un million d'années ne différerait grandement de ses descendants actuels. Il en va autrement de l'homme. J'entends par là que, le corps humain serait-il demeuré le même en sa constitution générale, les services auxquels il a été astreint, les travaux que l'on a exigés de lui sont multiples et véritablement infinis en leur variété. Néanmoins, on considère parfois que le corps humain a lui aussi subi (et continue de subir) un changement, passant de ce qui était jadis lourd et musculeux, grand et vigoureux, doté d'un système osseux plus épais, à quelque chose de plus léger et délicat. De surcroît, l'animal est comme le végétal : en raison des caractères fixes de l'espèce à laquelle il appartient, il ne change pas, il demeure rivé

1. Shakespeare, *Hamlet*, acte II, scène 2.

à son habitat géographique. Pour l'animal, un changement de climat signifierait un changement considérable, un changement total, pratiquement un changement d'espèce. Mais l'homme peut aisément — beaucoup plus aisément qu'un animal ou une plante — s'accommoder de toutes sortes de variations climatiques. Son système physique — en tant qu'objet physique — possède, semble-t-il, une plus grande endurance. Peut-être ses composants sont-ils plus variés, et plus variés aussi les centres d'énergie qui supportent son activité multiple. Le corps humain est, peut-on dire, pareil au spectre solaire qui contient les vibrations de toutes les couleurs, ainsi que toutes les lignes caractéristiques des différents éléments. La sphère solaire est le haut emblème de l'homme.

L'histoire raconte (*Aitérya Oupanishad*) que, les dieux désirant autrefois descendre et demeurer en un corps terrestre, plusieurs formes animales (la vache, le cheval) leur furent présentées. Mais aucune ne les satisfit, nulle ne fut jugée digne de devenir leur demeure. Finalement, le corps humain (avec sa personnalité consciente) leur fut proposé, et ils déclarèrent immédiatement que c'était là, en vérité, la forme parfaite qu'ils recherchaient — *soukritam baléti* — et ils y entrèrent.

Le corps humain est la demeure des dieux ; c'est un temple de Dieu, comme nous le savons tous. Mais le plus remarquable est que les dieux n'en sont pas les seuls hôtes : tous les êtres, toutes les créatures y sont en foule, même les êtres non-divins et anti-divins. Le Pashou (l'animal), le Pishâcha (le démon), l'Asoura (le Titan) et le Déva (le dieu), tous y trouvent un asile confortable —

en vérité, il y a de nombreuses demeures dans cette maison du Seigneur. L'homme fut fait à l'image de Dieu et toutefois Lucifer eut accès à ce tabernacle, et ses légions avec lui. Caractéristique de la nature humaine, cette dualité du divin et du non-divin offre un champ d'action grâce auquel doit s'effectuer le progrès humain. L'âme, la flamme divine, a été déposée dans l'Ignorance, ou plus exactement dans ce qui est apparente Ignorance, dans le cadre de la Matière, et précisément parce que cette Matière dans l'Ignorance doit être fondue, purifiée, doit recevoir sa substance, sa forme et son caractère originels et intrinsèques. Sous sa forme actuelle, la personne humaine n'est de toute évidence pas quelque chose d'absolument parfait et divin. La catégorie, la norme qu'elle représente est divine, mais a été recouverte de toutes sortes d'éléments vils et obscurs — il faut qu'elle soit minutieusement lavée et dégrassée, fondue et reconditionnée. Les sombres éléments non-divins défigurent et corrompent et, s'ils doivent être éliminés, ils indiquent d'autre part le travail de récupération qui est à faire et testent celui qui se fait. L'homme est toujours à la croisée de chemins. C'est là sa difficulté particulière ; mais en même temps, c'est pour lui une chance absolument unique. Sa conscience est dotée d'une valence double, par opposition à celle de l'animal dont on peut dire qu'elle est monovalente, en ce que l'animal est amoral, n'a pas notion d'une loyauté mitigée et dès lors pas le mérite de choisir. Les mouvements de l'animal suivent un modèle établi et stéréotypé, l'animal n'a pas la possibilité de sortir des sentiers battus de l'instinct. Mais l'homme, avec son sens de ce qui est moral,

de ce qui est bon, de ce qui marque un progrès, affronte un dilemme à chaque instant de sa vie. Il doit faire halte à un carrefour et, considérant toujours ce qui précède et ce qui suit, il demeure perplexe devant un *cas de conscience*<sup>1</sup>. Nous avons dit que telle est la condition de sa croissance, la condition, pour lui, d'un changement conscient et voulu à un rythme toujours plus vif, en vue d'une parfaite perfection. Cela lui donne la chance et l'occasion de s'élever à la divinité elle-même, de devenir le Divin. Ainsi devient-il le Divin non seulement en la propre demeure du Divin, mais sur tous les plans de la manifestation : tous les plans de conscience avec toute la hiérarchie des êtres — des pouvoirs et des personnalités — trouvent ici un nouveau jeu d'harmonie, un accomplissement suprême et global en le véhicule humain transfiguré. Le corps lui-même où la conscience humaine est enchâssée agit comme un vivant condensateur et la précision de sa silhouette semble appeler une synthèse toujours plus grande et plus haute. On peut aussi le comparer à une sorte de champ de force (einsteinien par exemple) contrôlant, réglant, animant et formant tous les éléments qui relèvent de son domaine. Ne serait-ce qu'en tant que corps, le corps humain possède une vertu magique.

Le vaïshnavisme voit le Divin comme une personne humaine, la personne humaine *par excellence*<sup>2</sup>. Le corps de Krishna est une forme rayonnante de la conscience (*chinmaya*), cela ne fait aucun doute, mais il est aussi

1. En français dans le texte.

2. En français dans le texte.

défini, aussi déterminé, aussi concret que le corps physique, c'est le corps physique lui-même, mais en sa vraie substance. Et il n'est si exquis que parce qu'il a une forme humaine. La Mâyâ des Védantins ne l'atteint pas, il est au-delà de la conscience illusoire. Car il est dit que Goloka se trouve au-dessus de Brahmaloça.

La conception chrétienne du Dieu-homme est elle aussi d'une extrême beauté, et riche de signification. Dieu s'est fait homme : gage, en vérité, de Sa Grâce suprême, de Son immesurable amour pour l'humanité, Il a envoyé Son Fils unique vivre sur la terre comme un homme parmi les hommes. C'est ainsi que, selon les mots de l'Offertoire, Il créa miraculeusement la dignité de la substance humaine en daignant partager notre humanité. Ce corps matériel et pécheur a été sanctifié du fait que le Christ l'a assumé. En Lui et par Lui — et Sa divine conscience —, le corps a été filtré et purifié, élevé et rédimé. Le Christ l'a consacré et lui a donné une place au Ciel auprès du Père. De son côté, Marie — qui, comme les mystiques chrétiens le déclarent eux-mêmes, représente la terre, la conscience physique, — fut elle-même ravie physiquement dans le séjour céleste. Le corps céleste est l'enveloppe physique même de l'homme, une fois nettoyée de ses impuretés et empli de la substance divine. Et si cela a pu se produire si parfaitement c'est parce que, à l'origine, ce corps était la projection, l'image même de Dieu ici-bas, en le monde de la Matière. Le mystère de la Transsubstantiation répète et confirme le même symbolisme. Le pain et le vin de notre corps séculier deviennent la chair et le sang du corps de Dieu fait Homme. Le corps humain est en

quelque sorte tissé avec le même fil que la vérité et la substance de Dieu. La forme humaine est inhérente à la personnalité du Divin. Est-ce faire preuve de simple anthropomorphisme que de parler ainsi ? Nous connaissons l'adage selon lequel le lion, s'il était conscient de soi et créateur, peindrait Dieu sous les traits d'un super-lion, c'est-à-dire à sa ressemblance. Or, la différence réside précisément en ceci que le lion n'est ni conscient de soi ni créateur. L'homme crée — non pas l'homme l'artiste simplement imaginaire, mais l'homme le voyant, l'homme le Rishi —, il exprime et incarne, il représente fidèlement la vérité qu'il voit, la vérité qu'il est. À cause de cette "personnalité consciente" à laquelle il est fait allusion dans la parabole de l'Aîtérya Oupanishad, Dieu a choisi le corps humain pour y résider.

C'est le grand privilège de l'homme que de pouvoir se dépasser, ce que ne peut faire l'animal. (Nous pouvons noter que c'est sur cette capacité que fut fondée toute la conception nietzschéenne de l'humanité.) L'homme n'est pas lié à sa nature humaine, à son anthropomorphisme, il peut s'élever au-dessus et au-delà et devenir ce qui (en apparence) est non-humain. Dès lors, la Guîtâ enseigne (VI. 5) : "Par le Moi délivre le moi et ne le laisse pas déchoir." En fait, et comme nous l'avons dit, l'homme représente toute la gamme de l'existence. Tous les mondes et tous les êtres de tous les mondes sont aussi en lui ; il n'a qu'à braquer ou concentrer sa conscience sur un point particulier, dans une direction particulière, et il devient un genre particulier de vie. L'homme peut être la divinité suprême en soi ou, à l'autre extrême, une brute épaisse,

ou bien toute créature intermédiaire dans la hiérarchie qui s'étend entre les deux.

Le Divin signifie le Tout : tout ce qui peut exister (dans la manifestation ou au-delà) est en Lui et est Lui. L'homme aussi, qui est en ce Divin, est le Divin d'une certaine façon. Car il est une réplique ou un épitomé du Divin et contient ou incarne le triple mode, le triple mouvement du Divin — le Transcendant, le Cosmique et l'Individuel. Il partage l'étendue du Divin. Simplement, le Divin est conscient, suprêmement conscient, tandis que l'homme est inconscient, ou au mieux, à demi conscient. Dieu S'est fait monde, est devenu le monde et ses créatures. Le transcendantal est devenu le cosmos matériel, c'est vrai. Mais Dieu S'est fait homme dans un sens et un but particuliers. L'homme n'est pas une création de la Mâyâ Inférieure, une formation jaillie au cours de l'évolution sous l'effet d'une idée qui aurait traversé le Mental Cosmique et qu'aurait développée le jeu de certaines forces. Tout au contraire, c'est une réalité type, une Idée-Réelle — une formation de la conscience-de-vérité originelle, de la propre existence transcendantale du Divin. L'homme est la représentation de la Personne Divine. L'Impersonnel, changé en — ou envisagé comme — le Personnel, revêt l'aspect humain, adopte l'être humain comme prototype original en la supraconscience.

Considérée sous cet angle, la conception d'une immortalité personnelle — l'impersonnel est naturellement immortel, cela va de soi —, la conception d'une immortalité physique, même, prend une valeur significative. Le désir d'immortalité n'est pas simplement un

souhait de prolonger indéfiniment une vie terrestre à cause de ses plaisirs ou d'un attachement irraisonné. Il implique la reconquête et l'installation du corps immortel que l'on possède ou que l'on est en essence et potentiellement. Le corps cherche à être immortel, car il contient et est secrètement son immortelle Cause Formelle (pour reprendre une expression aristotélicienne). La matérialisation d'un être immortel en un corps immortel — telle est la fin qui est attendue de la vie humaine sur la terre.

L'esprit, l'être pur en l'homme est sans forme ; mais son âme — l'esprit fondu dans le moule évolutif de la manifestation — a une forme : il possède en propre une identité personnelle. Chaque âme ou Psyché est une conscience dotée en quelque sorte de contours : ce n'est pas une vague charge indéfinie de conscience, mais une conscience possédant une magnitude et des dimensions. Et le corps physique est une formule visible, un diagramme de cette magnitude, une image — une image fidèle ou une ombre projetée sur la paroi de cette caverne de la vie terrestre — d'une réalité supérieure et extérieure, selon la conception platonicienne. Et l'apparence humaine aussi est un prolongement ou une projection d'une réalité essentielle intérieure qui révèle ou adopte cette configuration lorsqu'elle affronte l'âme en sa marche évolutive à travers la vie terrestre. Un poète mystique W. B. Yeats, dans "The Phases of the Moon", *The Wild Swan at Coole*, dit :

Tous les rêves de l'âme  
S'achèvent en le corps ravissant d'un homme ou  
d'une femme.

Ce n'est pas une simple conscience profane qui s'exprime ainsi, car telle est aussi bien l'expérience d'une plus profonde vérité spirituelle. En l'un de ses aspects essentiels, le Divin est en effet Ardhanarishwara, le transcendantal Homme-Femme de l'origine. Et nous sentons et nous voyons presque que c'est à un Visage humain que va notre adoration, lorsque nous entendons un autre poète mystique psalmodier pour nous le *mantra*<sup>1</sup> :

*Invading the secret clasp of the Silence and crimson  
Fire  
thou frontest eyes in a timeless Face.*

**Envahissant l'enlacement secret du Silence et du Feu  
cramoisi,  
te voici face aux yeux d'un Visage éternel.**

1. Sri Aurobindo : "The Bird of Fire", *Collected Poems*.  
(Centenary Ed., Vol. 5)

## La voie ensoleillée

## Idées justes et idées fausses

### 1

Une question se pose : où, à quel stade, à quel niveau de l'Involution, le principe de la concentration exclusive (le principe de l'Ignorance) intervient-il ? Si, comme le dit Sri Aurobindo, il n'apparaît pas tout de suite, mais à un stade ultérieur, où se trouvait-il avant ? N'était-il pas dans la Réalité Absolue elle-même ? Rien ne peut exister qui ne soit inhérent à la Réalité Absolue. Nous savons tous que rien ne sort de rien. Si donc ce principe se trouve déjà dans la Réalité originelle, pourquoi apparaîtrait-il plus tard au lieu d'être actif dès le début ? Ce point de vue semble avoir été pressenti par certaines écoles (le Visishtadwaïta Védânta, par exemple), écoles pour lesquelles, en conséquence, la Réalité (Brahman) envisagée comme une totalité se compose à la fois de la Connaissance et de l'Ignorance—*chit-achit*. L'Ignorance est une sorte de réalité périphérique qui ne touche ni n'affecte la Connaissance, mais est reliée à la réalité du noyau ou en dépend, un peu comme le corps physique coexiste avec l'âme ou Moi et en dépend. À cet égard, on peut également se rappeler le rapport Pourousha-Prakriti du Sâmkhya. Un tel point de vue est, je suppose, le précurseur, le fondement philosophique de ce que l'on connaît comme principe manichéen.

L'optique de Sri Aurobindo est différente. C'est quelque chose comme ceci — je vais m'exprimer aussi simplement que possible, sans entrer dans des détails ou des mystères qui ne feraient qu'embrouiller les idées. La Réalité Absolue contient tout, rien ne peut en être retranché, ni peine, ni péché : tout s'y trouve, c'est vrai. Mais en le statut suprême, ces choses se présentent différemment. Chacune se résout à son ultime et fondamentale force de conscience. Lorsque nous disons que toutes choses, quelles qu'elles soient, existent en la Conscience Divine, en l'Absolu, nous nous imaginons qu'elles y existent comme ici, en tant qu'objets ou entités : il va de soi que tel n'est pas le cas. Nous avons bien entendu à faire une distinction entre ce qui appartient à la Connaissance et ce qui relève de l'Ignorance. Bien qu'il y ait une gradation entre les deux — la Connaissance se love ou s'enveloppe graduellement dans l'Ignorance et l'Ignorance s'ouvre et se déploie lentement dans la Connaissance —, il n'en est pas moins vrai que, en la Conscience Divine, seul existe ce qui appartient à la Connaissance. On ne peut dire qu'y existe au même titre ce qui relève de l'Ignorance, car, ainsi que je l'ai dit, seule s'y trouve la vérité originelle des choses — non leurs dérivés ou leurs déformations. Certes, on peut dire qu'en la Lumière suprême la ténèbre existe à l'état de possibilité ; mais ce n'est là qu'une figure de rhétorique. Possibilité ne veut pas dire que la chose soit là comme une graine — voire comme le bâtonnet d'un chromosome — qui doit germer et pousser. Possibilité signifie en réalité qu'il existe simplement une chance pour que la conscience agisse d'une

certaine façon, se développe dans une direction particulière, en de certaines conditions.

La Matière existe dans la Conscience absolue, non en tant que Matière, mais en tant que substrat fondamental, en tant que ce mode radical d'être ou de conscience qui, par la dégénération de la conscience et l'interaction de la Connaissance et de l'Ignorance, finit par se résoudre en Matière. De même en est-il pour la Vie, et de même pour le Mental. Si les choses devaient exister dans le plus haut statut de la conscience — dans la Conscience Divine —, exactement comme elles existent ici, la création, ou manifestation serait inutile et immotivée. La manifestation, la création n'est pas seulement un dévoilement, ou un déploiement au sens d'un déballage. C'est une graduelle modification dans la tension de la conscience, modification qui lui donne un mode particulier d'action.

Le déploiement ou Involution est le chemin suivi par la conscience à mesure que changent ses modes de concentration. Le principe de concentration est inhérent à la conscience. Sri Aurobindo parle de quatre modes ou degrés de cette concentration : 1) l'essentiel, 2) l'intégral, 3) le total ou global, et 4) le séparatif. Le premier est "une absorption intérieure unique ou entière en l'essence de son être même" — c'est, à un bout, le Silence supra-conscient et l'Inconscience, à l'autre. Le deuxième est le Satchidânanda total, la concentration supramentale ; le troisième, la conscience surmentale multiple ou totalisatrice, le quatrième est la concentration de l'Ignorance. À eux quatre, ils ne forment cependant le jeu intégral que d'une conscience unique et indivisible.

Nous en arrivons ici au cœur même du mystère. Comme nous l'avons dit jusqu'à présent, la méthode de l'Involution apparaîtrait comme une série d'étapes dans un ordre descendant, comme un mouvement vertical, en quelque sorte, une étape suivant l'autre, à une distance plus ou moins grande et l'état d'être situé au-dessous étant toujours plus ignorant, plus séparatif, plus exclusif. Mais ici l'image est encore incomplète. À chaque étape inférieure, l'état d'être qui se trouve au-dessus n'est pas seulement au-dessus, il descend également et se tient derrière celui du dessous ou est immanent en lui. En même temps qu'un mouvement vertical, il y a un mouvement horizontal. En d'autres termes, alors même que nous avons sombré en la plus basse strate de l'Ignorance — en le domaine de la Matière —, nous avons derrière nous les autres rives, jusqu'à la plus haute, non pas simplement comme des entités passives ou neutres, mais comme des agents dynamiques exerçant au maximum leur vivante pression. En vérité, l'Ignorance n'est pas simplement l'Ignorance, c'est la Connaissance elle-même, la Connaissance la plus haute, mais en un mode particulier d'activité. Ce qui semble ignorant est riche d'une secrète Connaissance — ce n'est que la surface extérieure, la facette, qui prend l'apparence de son contraire du fait d'un genre spécial de concentration, d'un complet abandon de soi dont l'objectif est la Connaissance. Cette Connaissance se révèle si le masque est arraché, autrement dit si nous passons derrière, si nous relâchons l'exclusivité de la concentration. Cette libération, ce passage à l'arrière n'implique pas nécessairement la dissolution du statut

lui-même — car c'est la pression depuis l'arrière, c'est la concentration de la conscience cachée qui crée le statut et ses formes de vérité; ce qui disparaît avec l'exclusivité n'est rien d'autre que la torsion, l'aberration qu'elle engendrait. Lorsque la conscience se retire de son mode et de son champ de concentration exclusive, elle n'a pas besoin de se concentrer à nouveau sur le seul retrait, ce peut être une concentration inclusive qui embrasse également les deux statuts — le frontal et le profond. Les deux peuvent être maintenus dans un seul mouvement de conscience qui possède la double fonction de projeter et de comprendre — *prajnâna* et *vijnâna*.

• Un équilibre aussi synthétique n'est pas qu'une possibilité théorique : c'est une réalité, et que démontre le fait de l'évolution. La libération partielle de la conscience absolument et exclusivement concentrée dans la Matière a donné lieu à la Vie qui démontre un double équilibre : la Vie se meut en et par la Matière, elle n'a pas dissous la Matière. De la même manière, une libération ultérieure de la conscience a produit le Mental qui se fonde néanmoins sur la Vie et la Matière en lesquelles il est imbriqué. Ce changement radical de l'inconscience en conscience et de la conscience en supra-conscience est le mouvement de la conscience par lequel l'équilibre et le fonctionnement de la concentration passent de l'unilatéral à une toujours croissante multiplicité.

La concentration exclusive était l'aboutissement logique et inévitable d'un mouvement de séparativité et d'extériorisation. Elle avait sa nécessité et son utilité. Sa fonction particulière a été utilisée par la Nature pour

préciser et parfaire les détails de l'exécution dans l'ordre le plus matériel de la réalité. Or, que peut-il en fait y avoir de plus exact et précis que les lois de la physique, les lois mathématiques qui régissent les mouvements des particules matérielles? Et si, de surcroît, nous considérons le savant lui-même, n'avons-nous pas là aussi une parfaite image du phénomène? Un savant est un spécialiste — plus ses vues sont restreintes et spécialisées, plus il a de chances de réussir dans son domaine particulier. Et toute connaissance spécialisée implique que l'on se retire des autres champs et angles de connaissance et qu'on les ignore. De même un ouvrier façonnant la tête d'une épingle est-il tout entier concentré sur cet unique point de l'existence — il s'oublie, ainsi que le monde entier, en cet acte dont la parfaite exécution semble reposer sur le degré de son oubli de lui-même. Mais il n'est évidemment pas nécessaire qu'il en soit ainsi. Une absorption en un seul point — c'est cela, l'ignorance — est certes une façon très efficace de s'occuper des objets matériels — ou choses de l'Ignorance; mais ce n'est pas la seule façon. C'est un moyen, un mécanisme adopté par la Nature en un certain état et en de certaines conditions. Il n'est pas toujours nécessaire de s'oublier dans l'acte pour l'accomplir parfaitement. Un acte inconscient et instinctif n'est pas fatalement le mieux fait — il peut être mieux fait consciemment, intuitivement. Une plus vaste connaissance, une plus grande intimité avec les objets, les faits et les vérités d'autres domaines, aussi bien, est de plus en plus regardée comme une base plus sûre pour la spécialisation. La conscience qui se concentre sur une tête d'épingle (on pour-

rait presque dire sur un point géométrique), la conscience qui, dans la Matière, se résout en inconscience œuvre parfaitement, mais en aveugle. La vaste conscience œuvre elle aussi dans la Matière avec une perfection absolue, mais consciemment — elle est consciente au suprême degré. Comme nous l'avons dit, la supraconscience ne se borne pas au seul suprême statut, au domaine de l'infinité pure, mais descend et embrasse également le statut le plus bas, le statut du fini. Précisément parce qu'elle est infinie, elle n'est pas esclave de son infinité, mais peut exprimer son infinité en et par des limites infinies.

## 2

En soi, le principe de la "concentration exclusive" ne crée pas réellement les "objets" du monde matériel; il crée la perception — perception illusoire — de la séparation en montrant les objets comme des systèmes plus ou moins fermés, distincts et isolés les uns des autres. Le sens de la limitation — et partant, la limitation de fait, qui n'est cependant pas une limitation réelle ou essentielle — naît de la concentration exclusive. Ce qui ne signifie pas que la limitation ou la discontinuité des objets soit simplement *psychologique* (mentale) et non pas *ontologique*, si l'on peut dire. Dans la vision de Sri Aurobindo, la distinction entre psychologique et ontologique n'est pas tranchante et absolue. Car, selon lui, "psychologique" ne signifie pas uniquement "mental", mais aussi "qui se rapporte à la conscience"; et s'il est vrai que le mental ne crée pas les objets matériels, la

conscience, elle, le peut — c'est en fait la force de la conscience originelle, ou force d'existence, qui a créé le plan physique de la multiplicité. Ce pouvoir créateur est l'énergie de la conscience se projetant elle-même — *prajnâna*. En d'autres termes, c'est la force d'individuation inhérente au jeu de la conscience. Or, ainsi que je l'ai déjà dit, à un certain stade, en certaines conditions, à travers une gradation d'étapes, cette force d'individuation qui, originellement et intrinsèquement, existe et œuvre en et par l'unité et l'intégration, est possédée ou voilée par — ou "dégénère" en — une force de limitation, d'où la séparation et l'exclusion. Ce qui, autrement, serait un ensemble, un organisme d'individualités unifiées se mouvant comme les diverses formes ou lignes de force d'une seule et unique réalité, se trouve à présent démembré, changé en une agglomération d'entités isolées. L'unité se transforme en multiplicité, la solidarité se perd en la pluralité.

Nous pouvons néanmoins faire une distinction entre "limitation" et "délimitation" ou individuation. La limitation est un mouvement de l'Ignorance : c'est le résultat de la concentration exclusive. Elle crée la discontinuité, oublie l'unité. La délimitation, au contraire, est un mouvement de la connaissance, de la pure conscience dynamique. Elle crée la diversité, la multiplicité maintenue dans l'unité.

Il convient d'ajouter que, au bout du compte, la limitation dans l'Ignorance est apparente, ce qui ne signifie pas qu'elle soit irréelle ou illusoire, au sens où l'entend le Mâyâvâda. La distinction est celle-ci : le Mâyâvâda tient que toute formation est *mâyâ*, illusoire, et ne fait pas de

différence entre limitation et délimitation. Selon le Mâyâvâda, toute délimitation est une limitation ignorante et illusoire, nulle n'a d'existence essentielle ou réelle. Pour Sri Aurobindo, la limitation est réelle, et la délimitation aussi. Simplement, la première est une réalité provisoire, c'est en fait la seconde, mais dans des conditions spéciales. Le Mâyâvâda parle également du Brahman, de l'Absolu ou Transcendant, comme de la seule vraie réalité : c'est le Permanent, l'Immuable, l'absolue Réalité annulant, niant tout mouvement et toute multiplicité. Sri Aurobindo considère que la suprême réalité est également dynamique, qu'elle imprègne la multiplicité et la devient, qu'elle devient la multiplicité ou existe en tant que multiplicité dans un mouvement de la Connaissance, mais également dans un mouvement et un mode de l'Ignorance, elle devient tout d'abord la multiplicité matérielle et apparaît comme telle, mais elle transmue peu à peu cette ignorante multiplicité en un mouvement et une incarnation de la Connaissance. Car la Connaissance était toujours présente, en et derrière l'Ignorance, l'informant et la guidant, la modelant et la transformant secrètement.

C'est ainsi, par exemple, que nous ne dirions pas que, l'Ânanda étant la racine de tout et étant le Tout, la douleur est une illusion. Nous disons que la douleur elle aussi est une réalité : c'est une forme temporaire et localisée de l'Ânanda, c'est l'Ânanda étouffé et déformé, sous certaines pressions et dans certaines conditions. L'Ânanda est toujours là, il n'est pas éloigné, pas détaché de la douleur ; ce n'est pas le contraire ou la négation de la douleur. Et pas davantage la douleur n'est-elle la surimposition, sur

l'Ânanda, d'une chose en quelque sorte étrangère, si bien que l'Ânanda devrait apparaître dans toute sa gloire lorsque la douleur s'évanouit ainsi qu'un nuage. Nous tenons la douleur pour une formation de l'Ânanda, et qu'elle représente le premier résultat de la conscience en son effort pour retenir l'Ananda dans une forme et par son intermédiaire, mais la douleur n'a pas besoin d'être et elle ne saurait être l'ultime aboutissement.

En fait, le Mâyâvâdin ne reconnaît la vraie réalité (*pâramârthika*) qu'au seul transcendantal ; même lorsque cette réalité est décrite non pas simplement au-delà, mais en et derrière le monde et l'individu, le Mâyâvâdin la considère comme quelque chose de distant et détaché des apparences, qui ne la touchent ni ne s'y mêlent, et donc comme quelque chose de pratiquement transcendant. Sri Aurobindo donne leur valeur profonde et particulière à chacun de ces triples états qui, unis et fondus ensemble, constituent la réalité véritable et totale. La réalité transcendante est également immanente dans le cosmos en tant que Pouvoir Universel, Conscience Universelle et Délice créateur ; elle réside également dans l'individu en tant que divinité individuelle — *antaryâmin* —, l'Énergie consciente qui informe, inspire, conduit et dirige toutes formations locales vers un accomplissement divin dans le temps et dans ce domaine physique. En ce sens, rien n'est illusion — même s'il est des choses provisoires, toutes contribuent à la Fin Divine, et s'y incluent sous une forme et selon un rythme transfigurés. Nous sommes loin, ici, d'être faits de la même étoffe que les songes.

Il ne faut cependant pas oublier que le principe de la

concentration exclusive ne saurait être isolé de l'action totale de la conscience ni envisagé fonctionnant n'importe quand et de façon indépendante. Nous l'avons isolé aux fins d'une compréhension logique. En réalité, il est intégré à tout le *nisus* de la conscience et opère en accord avec le mouvement total et comme une partie de ce mouvement. À un point, ce mouvement total aboutit aux multiples réalités de la Matière. Et si l'élément de limitation sur le plan physique est attribué à l'exclusivisme d'une tension dans la conscience, il importe de ne pas oublier que l'acte est, en quelque sorte, le produit d'une "responsabilité commune et diverse" de la conscience entière en son multiple fonctionnement. De même le mouvement inverse est-il à son tour un acte global : la force qui se retire, s'élève ou élimine ne peut là non plus être isolée de l'autre force qui réaffirme, ré-établit, réintègre — on ne peut dire que le principe de l'exclusivisme, plus que celui de la douleur, soit illusoire et non-existant ; simplement, il réapparaît en sa nature essentielle comme principe de centralisation ou de canalisation de la conscience.

## Ici et ailleurs

On nous pose souvent la question de savoir s'il est possible de faire le Yoga tout en demeurant dans le monde. Certains déclarent carrément que ce n'est pas possible : à l'image de l'huile et de l'eau, le monde et le Yoga sont choses absolument différentes et incompatibles. Pour parler net, "monde" veut dire gagner de l'argent et nourrir une famille, deux choses qui sont l'exact opposé du Yoga, car elles impliquent au mieux le désir et l'attachement et au pire débouchent sur la malhonnêteté, la fourberie, la concupiscence et le libertinage. Il y a l'autre école, au contraire, qui déclare que la vie yogique doit se vivre dans le monde si l'on n'a pas pour intention d'abandonner tout à fait le monde pour chercher l'au-delà, et de se noyer dans l'ailleurs, l'immuable Brahman transcendant. Il est parfaitement possible de rester au beau milieu des forces mondiales sans en être ébranlé. Il a dès lors été dit : lorsque les causes d'agitation sont là et qu'imperturbé demeure néanmoins le mental, c'est là, en vérité, le signe d'une sagesse fermement établie.

On peut cependant demander ce que l'on entend par "être dans le monde". Si cela signifie simplement être tranquillement assis à endurer et observer avec indifférence les chocs du monde — un peu comme l'a décrit Matthew Arnold dans ses célèbres vers sur l'Orient —, disons que

distinct des autres en la vérité, la beauté, le pouvoir qui lui sont propres, et la réunion de tous formant la conscience une et suprême, infiniment diverse et inaliénablement intégrale. Mais en repassant dans le Supramental, on peut voir quelque chose de plus, l'Unicité réunissant toute pluralité en elle, non en la détruisant, mais en annulant et en boutant la conscience séparative qui est à la source de l'Ignorance. La première touche de la Conscience d'Illusion, la première possibilité, pour l'Ignorance, de se manifester intervient au moment où la lumière supramentale pénètre en le clair-obscur de la sphère mentale. Le mouvement du Supramental est celui de la lumière sans ombre ni obstacle, constante, indétournable, absolue. Ici, la Force porte en elle et contient en l'unité de leur Réalité les lignes multiples, mais encore indivises de la vérité essentielle et sans mélange : son cours est l'inévitable progression de chaque vraie vérité pénétrant toutes les autres et les soutenant, en sorte que sa création, ou son jeu, ou son action se trouve à l'abri de toute discussion, de tout faux pas, de tout tâtonnement ou de toute déviation. Car chaque vérité repose sur toutes les autres et sur cela qui les harmonise toutes sans pour autant agir en Pouvoir rival ou en Pouvoir opposé aux autres Pouvoirs d'être. Dans le Surmental, commence le jeu des possibilités divergentes. Les certitudes simples, directes, unies, absolues de la conscience supramentale reculent d'un pas, pour ainsi dire, et commencent de se développer à travers l'interaction de forces tout d'abord individuelles et séparées, puis contraires et contradictoires. Dans le Surmental, existe une Unité consciente sous-jacente, mais comme si

chacun pouvait se suffire à lui-même, les Pouvoirs, Vérités. Aspects de cette Unité se trouvent tous encouragés à développer leurs potentialités, et chacun se sert des autres pour atteindre à son exaltation, jusqu'au moment où, dans les régions plus obscures et plus denses qui s'étendent au-dessous du Surmental, les choses prennent la tournure d'un conflit aveugle, d'une aveugle bataille aux fins, apparemment, d'une survie hasardeuse. A l'origine, la création — ou manifestation — représente la concrétisation — ou répartition — des pouvoirs de l'Être conscient en un jeu de diversité unie. Mais sur la ligne qui prend fin dans la Matière, elle pénètre en un nombre toujours croissant de formes et de forces obscures et jusqu'en l'éclipse virtuelle de la suprême lumière de la Conscience Divine. A mesure qu'elle descend vers l'Ignorance, la création se mue en une involution de l'Esprit dans la Matière par l'intermédiaire du Mental et de la Vie. L'évolution est le mouvement inverse, un voyage de retour depuis la Matière jusqu'en l'Esprit. C'est, d'éveil en éveil, le déchiffrement, la révélation graduelle et la graduelle libération de l'Esprit, l'ascension et la mise à nu de la conscience involuée — la matière s'éveillant à la vie, la vie s'éveillant au mental, et le mental cherchant aujourd'hui à s'éveiller à quelque chose qui se trouve au-delà du mental, à un pouvoir de l'Esprit Conscient.

Le résultat apparent ou réel du mouvement de Nescience — d'Involution — a été une croissante négation de l'Esprit, mais son but secret est en définitive de donner corps à l'Esprit dans la Matière, d'exprimer ici-bas, dans l'Espace-Temps cosmique, les splendeurs de la Réalité

ne soit fondamentaliste et que l'on ne préfère continuer de vivre dans la conscience d'un siècle révolu. La différence intervient lorsqu'il s'agit d'expliquer et de prendre position. Pour un matérialiste comme le Professeur Broad, le Mental et la Vie seraient essentiellement des formations de la Matière, si différents qu'ils en soient apparemment, ou si différents qu'ils soient entre eux. L'eau, le prétendu produit-miracle de l'Oxygène et de l'Hydrogène, est, dit-il, aussi matérielle que sa double origine. De même, la Vie et le Mental, si miraculeusement qu'ils aient été produits, sont nés de la Matière et, dès lors, ne sont qu'une seule et même réalité sous des formes différentes. D'autres, qui se rangent plutôt du côté des idéalistes, comme Alexander et Lloyd Morgan (mais il en est parmi eux qui se donnent le nom de néo-réalistes), verraient le phénomène d'un autre œil. Alexander dit que la Matière, la Vie et le Mental diffèrent énormément les uns des autres : ce sont des émergents, c'est-à-dire des nouveautés ; mais savoir comment la chose a pu se produire ne sert à rien ; il n'est que d'accepter le fait avec une "piété naturelle".

Morgan, pour sa part, propose une explication. Il dit que tout ce qui existe existe en Dieu, qui est l'omni-contenant. En fait, tout ce qui est, a été ou sera est en Lui. Et la gradation évolutive exprime ou met en avant, un à un, tous les principes, tous les modes d'existence que Dieu contient en Lui-même. Explication qui n'explique à peu près rien, mais se contente de poser l'existence, en l'infinité de Dieu, de la Matière, de la Vie, du Mental et de tout ce qui peut venir ensuite. Le passage de l'un à l'autre, le chaînon qui réunit deux termes successifs, et la

nécessité de ce chaînon, cela demeure dans la même obscurité qu'autrefois. La Vie est raboutée à la Matière, et le Mental à la Vie au nom du Seigneur Dieu.

Bertrand Russel fit un pas dans la bonne direction avec une heureuse suggestion que, malheureusement, il n'eut pas le courage de suivre jusqu'au bout. Le Mental (et la Vie), dit-il, sont certainement issus de la Matière ; mais c'est parce que la réalité n'est ni celle-ci ni celui-là : c'est un matériau neutre d'où sont issus tous les émergents. Conclusion logique et raisonnable. Mais contraint dès le début à sa position de scepticisme scientifique, il ne put s'interroger davantage ou explorer le "matériau neutre" et il s'arrêta là.

En réalité, le problème est pourtant assez simple, si nous laissons parler les faits, et que nous n'hésitions pas à accepter les conclusions auxquelles ils conduisent inmanquablement. Après la Matière, vint la Vie. Autrement dit, de la Matière sortit la Vie, ce qui n'est possible que parce que la Vie était involuée dans la Matière. Et si une telle conclusion fait de la Matière une chose potentiellement vivante, il nous faudra l'accepter. De même le Mental qui suivit la Vie provint-il de la Vie, car le Mental était involué dans la Vie ; et si cela implique que la Vie soit dotée d'une secrète mentalité, eh bien, tant pis. Et si, conséquence naturelle des deux prémisses, il nous faut admettre l'existence de quelque espèce de mental ou de conscience enfouie dans la Matière — une vie psychique minérale, selon Mc Dougall —, nous ne ferons que rejoindre ce que les Oupanishad ont toujours déclaré : la Création est une vibration de la conscience, toutes les

cette attitude stoïque, la voie de l'indifférence, est une façon d'être dans le monde qui diffère bien peu de celle de ne pas y être ; car il s'agit simplement d'élever un mur de séparation, d'isolation dans la conscience sans se déplacer physiquement. C'est une fuite psychologique. Mais si, par vivre dans le monde, nous voulons dire "participer aux mouvements du monde" — non pas seulement être, mais devenir, non pas uniquement regarder en témoin, mais prendre part à l'action —, alors le problème est différent. Car la question qu'en ce cas nous devons poser concerne nos devoirs et ce qu'il en advient : la vie dans le monde est en effet une série de devoirs, devoir envers soi-même (conservation), devoir envers la famille (préservation de la race), devoir envers le pays, envers l'humanité et, finalement, devoir envers Dieu (ce devoir-là appartenant en propre à la vie yoguique). Mais tous ces devoirs peuvent-ils exister et prospérer à la fois ? Sur ce point, le Christ est formel, qui dit en effet : Quitte tout, viens et suis-Moi, ne te retourne pas. Le Dieu du Christ semble être un Dieu jaloux, ne tolérant pas qu'un autre dieu partage sa souveraine exclusivité. Il faut renoncer pour gagner. Qui perd sa vie la sauve, et qui veut sauver sa vie la perdra certainement.

Cependant, la solution proposée par la Guîtâ n'est-elle pas quelque peu différente ? Shri Krishna presse Ardjourna de se jeter au plus fort d'un combat mortel, d'un combat qui n'a rien de théorique ou d'abstrait, et de prendre part au plus affreux des carnages, de "commettre l'acte" (tout comme Macbeth), mais de façon yoguique. En fait, la position de la Guîtâ semble être celle-ci :

accepter intégralement toute la vie, entreprendre toutes les œuvres nécessaires (*kartavyam karma*) et les tourner vers Dieu. La Guîtâ s'y efforce à sa façon qui repose sur deux principes essentiels : 1) accomplir l'œuvre, quelle qu'elle soit, sans y être attaché — sans désir pour ses fruits, simplement comme la chose à accomplir, et 2) l'accomplir comme un sacrifice, comme une offrande au suprême Maître des œuvres.

Une question se pose évidemment quant à la nature et au genre des œuvres — et s'il y a un choix, une sélection à opérer. En fait, la Guîtâ parle de toutes les œuvres, *kritsnakarmakrit*, mais cela veut-il dire toutes les œuvres, sans exception, qu'un homme ignorant, un homme ordinaire plongé dans les trois Gouna accomplit ou peut accomplir ? Il ne saurait en être ainsi. En effet, bien que toute activité, toute énergie prenne sa source et son élan dans la conscience supérieure qui est celle du Divin, elle présente dans les domaines inférieurs des formulations et des expressions indirectes, dévoyées ou même perverties, non à cause de la fausseté inhérente à ces strates prétendues inférieures — les instruments —, mais à cause de leur impureté, de leur obscurité provisoires. Il existe manifestement des activités et des impulsions nées uniquement du désir, de l'attachement et de l'égoïsme. Il y a les habitudes du corps, les besoins du vital, les notions du mental, il y a les fonctions individuelles et sociales, qui n'ont rien à faire dans l'économie spirituelle et doivent être bannies et rejetées sans pitié. La Guîtâ ne dit-elle pas que le désir et la passion naissent de Radjas ?... Quel intérêt d'essayer d'accomplir sans atta-

chement ces œuvres-là ou de les tourner vers le Divin ? Lorsque vous êtes détaché, lorsque vous êtes tourné vers le Divin, alors elles tombent tout simplement d'elles-mêmes. Oui, il est des devoirs, des activités, des relations sociales qui ne peuvent que fondre et disparaître dès lors que vous mettez le pied dans la vie divine. Il en est peut-être certaines qui sont pour un temps tolérées, certaines qui fournissent à la conscience l'occasion de lutter et de vaincre, de se fortifier et d'aller de l'avant. Vous devez apprendre à aller au-delà et à recréer votre entourage.

C'est Danton qui disait que l'on n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers. Pas davantage ne pouvez-vous compter changer physiquement votre environnement social actuel, le caser en bloc dans la vie divine sous prétexte qu'il sera, par là même, purifié et transformé. La purification est bien là, mais on doit se rappeler que purification ne signifie pas qu'un petit peu du passé et du présent soit réduit en cendres ; littéralement, cela veut dire ignition.

## La voie ensoleillée

Sri Aurobindo parle de la voie ensoleillée dans le Yoga. C'est la voie du progrès heureux où dangers et difficultés, violents hauts et bas sont réduits au minimum, sinon évités tout à fait. Dans des conditions idéales, cela revient pour ainsi dire à faire une traversée tranquille et par beau temps, dans la mesure, évidemment, des possibilités humaines. Quelles sont alors ces conditions ? Elles se trouvent remplies, lorsque le sâdhaka demeure en contact avec son être profond, sa conscience psychique, lorsque, à ce Guide et Timonier intérieur, est confiée toute la responsabilité ; car, alors, il sera souverainement capable de franchir toutes les barres, d'affronter les récifs et tourmentes de toutes sortes, de traverser toutes les vicissitudes, filant — vite ou lentement, selon les besoins — inéluctablement vers le but. Un mental sceptique, un appétit vital impétueux, une conscience physique inerte, bien qu'ils puissent occuper la scène à un degré ou à un autre, ne peuvent troubler ni bouleverser le calme de sa course. Jusqu'aux circonstances extérieures qui s'inclinent devant la pression du tempérament psychique et lui offrent leur heureuse collaboration.

Ce qui ne saurait signifier que tout est toujours facile et que les difficultés n'existent tout simplement pas, une fois que le psychique est là. C'est le cas, lorsque le

psychique est entièrement passé à l'avant ; néanmoins, lorsque l'être intérieur se tient en arrière, lorsque l'on ne fait que le percevoir et lui obéir dans les grandes lignes, sans doute y a-t-il des batailles, de dures batailles à livrer et à gagner, mais il suffit d'un peu de cette conscience pour sauver alors d'une grande peur. Car, alors, en toutes circonstances, vous aurez trouvé le secret d'une joie, d'un enthousiasme, d'une force qui vous soutiendront et vous porteront jusqu'au bout.

Tout comme l'individu, les nations aussi ont leur voie ensoleillée, ainsi que leur chemin de la désolation. Tant qu'une nation s'attache à la vérité de son être intérieur, qu'elle suit sa ligne naturelle de développement, demeure fidèle à sa divinité secrète, elle choisira cette meilleure part qui lui vaudra bénédictions et plénitude divines. Mais il arrive qu'une nation soit assez stupide pour rejeter son âme et courir après un *ignis fatuus*, un *mâyâ-mrîga*, alors le chagrin, la consternation, l'anéantissement ne sont pas loin. Il est à craindre que l'Inde ait commis cet impair en refusant de voir le grand dessein qui se profile derrière la guerre actuelle et en essayant d'éviter de verser sa contribution à la force évolutive à l'œuvre. En revanche, en un moment de crise suprême qui à la lettre signifiait la vie ou la mort, non seulement pour elle ou d'autres nations, mais pour l'humanité même, la Grande-Bretagne, eut la bonne fortune d'être guidée par l'Inspiration juste, la nation entière se leva comme un seul homme pour prêter serment d'allégeance à la cause de l'humanité et des dieux. Ainsi fut-elle sauvée, ainsi lui furent acquis un nouveau mérite et octroyée une nouvelle

vie. À la différence de la Grande-Bretagne, la France s'est inclinée, acceptant ce qui n'aurait jamais dû être accepté, se coupant ainsi de sa vie et de sa vérité intérieures, ce qui lui valut cinq années d'enfer. Par bonheur, l'enfer s'avéra en fin de compte être un purgatoire, mais quel purgatoire ! Car il y avait des âmes désireuses de payer le tribut et qui le payèrent rubis sur l'ongle. Ainsi fut donnée à la France la chance de se retrouver et de reprendre le fil de sa vie là où il avait été rompu.

Une nouvelle crise semble une fois de plus menacer les nations. Une fois de plus, il nous faut choisir et nous exécuter. En notre faiblesse, il nous est naturel et facile d'invoquer Dieu, de sentir la présence d'une Tutelle supérieure, de nous confier à une lumière céleste ; mais de notre force même, nous devons être certains : nous devons savoir dans les rangs de qui nous sommes pour conquérir.

Si la guerre actuelle a un sens, comme nous le déclarons tous, alors ne perdons jamais ce sens de vue. Car notre vraie victoire ne viendra qu'avec l'accomplissement de ce sens. C'est la voie ensoleillée dont nous parlons ici et que les nations doivent suivre dans leurs rapports réciproques. C'est le chemin de l'Appel de l'évolution auquel nous disons avoir répondu et auquel nous devons demeurer loyalement fidèles en pensée, en parole et en action. Si nous voyons d'inquiétants et sombres nuages s'amonceler autour de nous, des dangers et des difficultés se dresser soudain, alors nous devons regarder alentour et honnêtement nous efforcer de découvrir si nous ne nous sommes pas écartés de la voie ensoleillée.

## La perspective spirituelle

La perspective spirituelle est une vision d'ensemble, à la différence de celle du mental qui voit le plus souvent à partir d'un seul angle ou, en de rares cas, de quelques angles, au maximum. Fût-il le plus cultivé, le plus éclairé, l'homme ordinaire a toujours une position définie d'où il examine et juge et, en fait, sans cette position, il ne pourrait passer pour instruit et digne de respect. En d'autres termes, il n'envisage qu'un aspect de l'objet qu'il poursuit et ne perçoit dès lors qu'une vérité partielle. Qu'il existe d'autres points de vue, que d'autres personnes puissent se fonder différemment pour regarder la même chose ne le trouble pas ou seulement dans la mesure où, à ses yeux, il s'agit là d'erreurs et d'illusions. Il condescend à admettre d'autres points de vue s'ils s'apparentent suffisamment au sien ou le confirment. Mais s'ils contrarient ou contredisent ce qu'il perçoit et conclut, alors ils sont bons pour le rebut et doivent évidemment être écartés.

La conscience spirituelle apparaît précisément avec le rejet de cette monomanie, de cette obsession de la mentalité à sens unique. Autrement dit, il ne s'agit de rien de moins que de sortir de la coquille de l'égoïsme. Pouvoir ainsi sortir de soi-même, entrer dans la conscience des autres, voir les choses comme les autres les voient, tel est le grand début, le vrai commencement de

la vie de l'esprit. Car l'Esprit est la vérité de toutes choses : toutes choses, même ce qui semble mauvais et répréhensible, existent et tirent leur mouvement du fait qu'en chacune résident un cœur de vérité et une force de vérité. Le mental et la conscience extérieure du mental, ainsi que l'action pratique obligent à opter pour une seule ligne de perception et d'action, pour celle qui, plus ou moins superficielle, est immédiatement nécessaire. Mais ce n'est qu'à partir du moment où l'on se soustrait à la tutelle de Mâyâ et où l'on passe derrière, ce n'est qu'à partir du moment où l'on passe derrière toutes les vues et opinions opposées et où l'on essaie de voir la vérité sous-jacente qui cherche à se manifester en chacune, que l'on franchit les portes de la conscience spirituelle.

La conscience spirituelle est globale non en le sens que, éclectique, elle est constituée de la somme totale de toutes les vues superficielles, mais en ce sens qu'elle fait l'expérience de l'unique vérité dynamique qui sous-tend tout et manifeste ses divers pouvoirs et potentiels en des objets et des formes variés, s'exprimant en de multiples points de vue, modes et angles de vision.

Lorsque agit le Divin, c'est toujours en et par cette profonde et transcendantale vérité des choses. Lorsqu'il aide le chercheur, il touche et inspire l'âme secrète en lui — sa vérité —, au lieu que l'instructeur et censeur humain s'occupe de la personnalité extérieure, des lois et des codes, des proscriptions et des prescriptions, des récompenses et des punitions, pour éduquer et instruire son élève. Et de même fait-il pour châtier. Le Divin ne tue pas l'Asoura ou l'anti-divin de ses foudres brandies

une ou même plusieurs fois ni ne le réduit en cendres de son ire empourprée. L'image de Zeus ou de Jéhovah est une représentation humaine : elle décrit la façon dont les hommes traitent leurs ennemis. Le Divin traite le non-divin à la façon divine, car le non-divin n'est pas quelque chose d'extérieur au Divin. L'Asoura a lui aussi sa vérité en le Divin que les circonstances ont simplement pervertie et déformée. Le Divin se contente de dégager et d'enlever ce cœur de vérité, il le retranche de manière qu'il ne soit plus possédé et déformé par l'Asoura qui, perdant dès lors son secret support de vérité, se désagrège automatiquement, comme tombe la balle du grain. Si l'image de Dourgâ n'est pas qu'une représentation humaine, la Déesse plantant sa lance en plein cœur de l'Asoura peut être regardée comme un indice de cette vérité occulte.

Il y a dès lors cette complète et singulière harmonie en la conscience divine résolvant tous les contraires et réconciliant tous les inconciliables. *Néha nânâsti kinchana*, ici n'existent ni division ni disparité. Établi en cette conscience, l'homme spirituel découvre naturellement et fatalement qu'il est en tous et que tous sont en lui, découvre qu'il est tous les êtres et que tous les êtres sont lui, car lui et eux sont tous indivisiblement cette unique — et cependant multiple — réalité. La fraternité humaine n'est qu'un dérivé de la vérité plus fondamentale qu'est l'universelle unité d'être de l'homme.

## Sectarisme ou loyauté

La culture moderne exige que l'on ne soit pas l'esclave d'une seule croyance ou d'un seul dogme, que l'on ne jure pas par un principe unique ou une unique règle de vie ou que l'on ne soit pas aveuglément mené par un seul homme. La Vérité, dit-on, a de multiples facettes et l'être humain n'est pas un Cyclope, n'est pas une créature borgne. S'en tenir à une seule façon de voir et de croire et même de se conduire est faire preuve d'étroitesse, de limitation, de sectarisme. On doit pouvoir considérer de nombreuses opinions, apprécier des points de vue qui diffèrent de celui que l'on a soi-même, priser la relativité de tous les goûts. En être incapable conduit à l'obscurantisme et au fanatisme. Les Inquisiteurs étaient des monomanes qu'obsédait une *idée fixe*<sup>1</sup>. En revanche, le conseil le plus sage semble avoir été donné par Voltaire, qui recommandait aux chercheurs de recevoir des enseignements d'absolument partout, d'apprendre même les sciences auprès des Chinois. Nos légendes indiennes nous montrent qu'Ouddhava n'hésita pas à accepter plus d'une douzaine de Gourous et à en recevoir l'enseignement. C'est comme si nous avions un mental et une conscience assez vastes et grands pour tout embrasser.

1. en français dans le texte.

Et pourtant, se pose une question. À vouloir être trop libéral et catholique, on peut tomber dans le dilettantisme. Le dilettante est celui qui s'intéresse à tout, mais d'un intérêt esthétique, sans passion ni attachement. Son intérêt est intellectuel, c'est quelque chose d'abstrait et nécessairement superficiel ; ce n'est pas un intérêt vital, qui répondrait à une question de son âme, à une pressante énigme de son existence.

Un intérêt spirituel n'est rien, s'il n'est donc une question qui touche à l'essentiel de la vie. Ce qui signifie un but déterminé et des moyens appropriés pour atteindre ce but, ce qui, également, implique un choix, un processus d'acceptation et de refus. Le but est également appelé *ishṭa*, la divinité que l'on recherche, le Divin accompli en soi-même. Puisque l'on est une personnalité, un individu, on doit choisir, comme étant celle que l'on peut le mieux suivre, la ligne d'évolution, de croissance et de plénitude de cette personnalité, de cette individualité — c'est l'appel de la Psyché, la direction du Jīva. En d'autres termes, on doit être loyal et fidèle à sa nature et à son être. C'est pourquoi il est dit : Mieux vaut périr en accomplissant sa loi de vie propre plutôt que de prospérer en remplissant le devoir d'un autre. Si l'on se montre curieux du Dharma d'un autre — c'est ce genre de curiosité qui, selon la Bible, aboutit à la chute originelle de l'homme —, si, autrement dit, par curiosité vitale, on accepte d'être influencé et, en conséquence, affecté et détourné par ce qui est une force extérieure et étrangère, puisqu'elle n'est pas dans la ligne de la vérité et du développement que l'on a soi-même à vivre, on va au-devant d'un mélange et d'une intervention

qui sèmeront le désordre, contrecarreront la croissance et la plénitude autant qu'ils fausseront la nature.

Les mauvaises influences ne sont pas seules à porter préjudice, les bonnes aussi — tout comme les médicaments dont l'action dépend de la constitution particulière du patient. C'est ce que, dans l'ancien temps, on appelait *varnashankara* ou *dharmashankara*, comme, par exemple, lorsqu'un Kshatriya voulait suivre la règle de vie d'un Brâhmane, ou vice-versa. Ce genre de mélange ou *mésalliance*<sup>1</sup> n'était pas en faveur, car il pouvait très bien obscurcir la conscience et finir par entraîner la perte de la vie spirituelle. C'est là la raison psychologique pour laquelle, dans toutes les religions, l'hérésie a été regardée comme quelque chose de si dangereux.

Il ne suffit pas de dire que Dieu est un et que peu importe, dès lors, où et comment on Le trouve, que peu importe qui Le trouve, qu'il faut implicitement accepter, obéir et suivre. Dieu est un, c'est vrai : mais il est également vrai qu'il est multiple. Dieu n'est pas un point, mais une infinité sans limites, en sorte que, lorsqu'on l'atteint, on arrive pour ainsi dire en un endroit particulier, on pénètre en une seule de ses nombreuses demeures. De même les manifestations de Dieu sur la terre ont-elles été d'une infinie diversité ; ses Vibhoṭi, ses Avatâra, ses prophètes et ses vice-régents ont été de toutes sortes. Précisément parce que Dieu est à la fois un et infiniment multiple et que, de la même manière, la nature humaine également, si elle est une en essence, est infiniment multiple

1. en français dans le texte.

en son expression, chacun, en cherchant et en trouvant le Dieu unique, le cherche et le trouve en et par une formulation particulière. Tel est le sens initial, telles sont la genèse et la justification des credo et des dogmes. Mais il convient de garder en mémoire que, si l'on peut être fidèle même à un credo, à un dogme particulier, on peut cependant le transcender — on peut vivre un genre particulier de vie et cependant étayer cette vie du sens et de la conscience de l'infini même. Là où se trouve cette expérience synthétique et transcendante, le dogmatisme n'a pas de place, non plus que le conflit entre une croyance et une autre.

On peut être aussi catholique et illimité que l'infini, et pourtant on peut et l'on doit s'incliner devant une de ses représentations particulières, si soi-même on l'approche ou puisqu'on l'approche avec un visage particulier. De la même façon, exactement, lorsque l'on est dans un corps, on doit vivre une vie particulière, architecturée par le corps ; et le mental lui-même est, autant que la vie, coulé dans le moule de la conscience physique ; mais simultanément, en et par la conscience intérieure, on peut néanmoins vivre immensurablement, innombrablement en d'autres corps, en les vastitudes sans bornes du cosmique et du transcendant. Loin de se contredire, les deux expériences se renforcent l'une l'autre.

Ouddhava pouvait avoir d'innombrables maîtres et instructeurs, mais le seul Gourou de son âme était Shri Krishna et nul autre. Nous pouvons recueillir l'enseignement de nombreux endroits, de livres, de la nature et de gens ; intuitions et inspirations peuvent nous venir de bien

des régions, intérieures et extérieures, mais la direction centrale provient d'une seule et unique source et l'on doit prendre soin de la préserver des mélanges et des souillures, de la conserver claire et pure. Lorsque l'on n'a pas d'autre intention que de jouer avec les idées et les personnes et les lieux, il n'y a pas de mal à être un globe-trotter ; mais dès lors que l'on devient sérieux et qu'il s'agit de travailler, automatiquement on s'arrête, on trouve son *Îshta* et on ne la quitte plus. Ainsi firent les Gopi de Shri Krishna qui déclarèrent sans ambages qu'elles ne feraient pas un pas hors de Brindaban.



## Sincérité

La première condition de la vie spirituelle, et la dernière, aussi bien, est la sincérité. Il faut sincèrement désirer la vie spirituelle si on veut l'obtenir. L'âme — l'être psychique — est toujours sincère; fragment ou étincelle de la Conscience Divine elle-même, l'âme est faite du matériau même de la sincérité. Lorsque l'on perçoit l'appel, que l'on tourne le dos à la vie mondaine, que l'on se dirige vers la vie spirituelle, alors on suit l'élan de l'être vrai, ou être psychique : on est alors naturellement sincère, fermement et spontanément consacré au Divin, indiscutablement loyal et fidèle au Bien-Aimé et Maître.

Cette sincérité doit toutefois, se traduire en termes de vie quotidienne. Car l'esprit peut être vrai, et la chair être fausse — c'est-à-dire faible. Généralement, la lumière de l'être central se fraie d'abord un chemin dans le mental. On devient alors mentalement sincère : en d'autres termes, on a l'idée, on sait penser que le Divin est le but et que rien d'autre ne peut satisfaire ni ne satisfera. Grâce à la lumière dans le mental, également on voit de plus en plus en soi les ombres, les faiblesses, les obstacles — on devient conscient de ses sentiments, on découvre les éléments à corriger ou à faire disparaître. Mais cette sincérité mentale, qui comprend et reconnaît ne suffit

pas : elle demeure à peu près complètement inefficace et impuissante devant la vie et le caractère. On semble à ce stade mener une double vie : on sait et l'on comprend, en tout cas jusqu'à un certain point, mais on est incapable de mettre en pratique cette connaissance et cette compréhension. Lorsque le pouvoir de la sincérité descend encore plus bas et prend une forme plus concrète, lorsque le vital devient sincère et se convertit, alors et seulement alors, le besoin est là non seulement de voir et de comprendre, mais de faire et d'accomplir. Sans la sincérité du vital, sans sa volonté d'être transformé, on est au mieux un témoin, on a une perception intérieure de la conscience du Divin, mais dans la vie pratique on laisse la vieille nature ordinaire continuer sur sa lancée. C'est la sincérité du vital, sa volonté de posséder le Divin et le Divin seul, c'est son ardeur à collaborer avec le Divin qui provoque le changement décisif et le plus dynamique. Au lieu d'être une simple occupation mentale, une poursuite intellectuelle, la sâdhanâ se colore du besoin de vivre, de faire et d'accomplir. Finalement, lorsqu'elle parvient à son zénith, la sincérité vitale commande l'ultime sincérité — la sincérité du corps. Lorsque la conscience physique devient sincère, alors nous ne pouvons faire autrement que d'être et d'agir comme nous le conseille la conscience divine qui nous guide ; nous avons notre être, nous vivons, nous nous mouvons totalement à la façon divine. Ce que l'être profond, le psychique envisage à la lumière divine, le corps l'exécute alors inévitablement et automatiquement. Il n'y a pas de hiatus entre les deux. L'esprit et la chair — l'âme et le corps — sont soudés, fondus en une entité compacte

unique. On commence donc avec la sincérité centrale dans l'être psychique. Et progresser dans la sâdhanâ veut dire qu'à toutes les parties de l'être, à ses niveaux de plus en plus éloignés du centre, s'étend graduellement cette sincérité, jusqu'au moment où, le corps étant touché, la conscience entière devient en quelque sorte une massive pyramide de sincérité.

## La vraie humilité

Ce n'est pas en répétant *mea culpa ad infinitum* que l'on peut démontrer sa vraie humilité. En avouant trop et trop souvent ses fautes, on peut se retrouver précisément du mauvais côté de la vertu. Les macérations dissimulent une pointe de vanité : à force de se juger misérable, le pécheur en arrive presque à se voir comme un saint. Certes, on doit se regarder en face, ne pas se cacher ni minimiser ou justifier erreurs et manquements, tout ce que l'on a commis ou omis de commettre. Mais point n'est besoin de ruminer tout cela, en passant son temps à se repentir et se plaindre. Résolument et sans trembler, on voit ce que l'on est vraiment et l'on prend alors fermement et sincèrement les mesures nécessaires pour changer et devenir ce que l'on doit être. Une chute, la découverte d'une nouvelle faiblesse devrait être une occasion non de vous punir et de vous fustiger et, dès lors, de vous déprimer et de durcir votre nature, mais de vous exalter d'une nouvelle résolution, de rallumer le feu de votre aspiration, de façon à faire un autre pas en avant. Et bien entendu, ce pas, vous devez le faire sans vous imaginer pouvoir y réussir et avancer par des moyens qui vous appartiendraient personnellement — vos échecs sont toujours là pour vous ouvrir les yeux. Non, ce n'est pas votre moi, mais le Moi Divin qui, venant à votre secours,

vous aidera à vous relever — *taméva ésha vrinouté tanum swam* — à lui seulement il dévoile son corps. C'est là l'humilité qu'il faut apprendre. Mais cela ne signifie pas que vous deviez demeurer simplement passif, inerte — ce dont vous ne pouvez vous empêcher si vous n'êtes qu'un "saule pleureur" —, un poids mort pour la force de la Grâce qui voudrait vous emporter. Vous devriez plutôt jeter votre fardeau, quel qu'il soit, du côté du Divin. Une atmosphère d'empressement, de bonheur et de bonne volonté conduit loin sur le chemin de la rédemption et de la régénération de la conscience. C'est cela que l'on attend de vous ; le reste est l'affaire du Divin. Mais ces conditions-là rendent l'aide du Divin d'autant plus rapide et efficace. Autrement, ne faire que se contrister, se lamenter, se torturer revient, je l'ai dit, à lester d'un poids mort la force de progrès et de purification ; comme Shri Krishna le dit dans la Guîtâ, en s'opprimant soi-même on ne fait qu'opprimer le Divin intérieur. Pour être authentique et sincère, l'humilité n'a pas besoin d'être sèche et revêche extérieurement, ni ne réclame que l'on se promène vêtu d'un sac et couvert de cendres. Elle peut au contraire être souriante et pleine d'entrain : et elle l'est, parce qu'elle est tranquille, sachant que les choses seront faites — il en est naturellement qui seront défaites aussi — calmement, rapidement, si nécessaire, et inévitablement, pourvu que la juste conscience, la juste volonté soient intérieurement maintenues. Une conscience humble ne s'attribue évidemment pas ce qui est fait pour elle, ni ne se concentre totalement ou presque totalement sur son extrême futilité, son extrême petitesse. Elle se sent petite

ou démunie, mais ce n'est pas comme on peut se sentir faible et misérable et presque anéanti, c'est à la manière d'un enfant dans les bras de sa mère : naturellement et innocemment. La seule différence est peut-être qu'elle est plus éveillée, plus consciente de soi que la mentalité de l'enfant.

L'humilité est humble sans réserve, car elle envisage l'immensité du labeur qu'a entrepris le Divin, voit la Grâce, infinie et impénétrable, qui fait des miracles à chaque instant : et elle est emplie de gratitude et de reconnaissance, de confiance tranquille et d'espérance. Certes, cela signifie oubli de soi et absence d'égoïsme, car elle ne peut aller de pair avec le sens de la valeur et du mérite personnels, ni avec aucune estimation de la tapasyâ que l'on fait, de l'accomplissement que l'on a atteint : ce serait la desservir autant qu'en s'abaissant et en se dénigrant. Si l'un est un égoïsme radjasique, l'autre est un égoïsme tamasique — égoïsme de toute façon. L'absolue nullité du moi égoïste est la condition requise, mais tout ce qui est au-dessous, tout abaissement de la conscience au-dessous de ce point zéro signifie la réaffirmation de l'ego dans une mauvaise direction. La vraie humilité est paisible et sans ostentation, car elle est secrètement et de façon vivante en contact avec la conscience divine.

## L'esprit de la Tapasyâ

Il est généralement entendu que Tapasyâ (Ascétisme) signifie capacité de subir l'inconfort et la souffrance physiques. Divers types de Tapasyâ nous sont familiers : s'asseoir la tête au soleil, à midi, en été, au milieu d'un feu d'enfer (Panchagnivrata), exposer ses membres nus à la morsure des froides rafales, dans les neiges éternelles, se coucher sur un lit de clous bien pointus, se vêtir d'un sac et se couvrir de cendres, jeûner à en mourir : il n'y a pas de fin à la variété des moyens et manières qu'en son ingénuité l'homme a inventés pour se torturer. D'une façon ou d'une autre, le sentiment a grandi parmi les aspirants spirituels et même parmi les aspirants à une vie morale, aussi bien, que le corps est le diable qu'il faut contenir et freiner avec mors, bride et fouet. Pour la vision populaire, la grandeur d'un saint se mesure à la somme de ses privations physiques.

C'est paraître ignorer que le diable ne saurait être si facilement tenu en échec ou enjôlé. Car, en fait, le corps peut aisément encaisser, se soumettre à toutes sortes de rigueurs, avoir ainsi l'impression de faire amende honorable et d'expié au lieu de réellement abandonner ses impulsions et instincts originels. On se trompe souvent soi-même, on réussit à cacher, à préserver secrètement sa

dépravation derrière l'écran de fumée de la plus rigoureuse tapasyâ.

La vraie Tapasyâ n'a cependant rien à voir avec le corps, ses aises et malaises; elle se rapporte à l'être intérieur, à la conscience et à ses directives et mouvements. La tapasyâ, l'austérité, consiste à réagir contre la traction vers le bas de la conscience ordinaire, à la tourner et la mettre à l'unisson du rythme des niveaux supérieurs. Contre la gravitation, aller toujours vers de plus purs et lumineux sommets d'être et de conscience, c'est cela, la Tapasyâ, l'Ascèse, le vrai ascétisme. Virgile, le grand poète d'un ordre plus divin pour la vie humaine, a exprimé l'idée de la façon la plus belle en ces vers célèbres qui constituent l'un des passages caractéristiques de son meilleur génie :

*... superasque evadere ad auras,*

*Hoc opus, hic labor est.*

... et vers des orbes supérieurs s'élever,

Telle est l'œuvre et tel est le labeur.

L'héroïsme réside en cette inlassable marche vers des sommets de plus en plus subtils. Ce qui signifie la croissance de la conscience, son élévation et son expansion qui la libèrent des limitations des mouvements égoïstes ignorants et la poussent vers les domaines des illuminations supérieures, vers la conscience spirituelle et la connaissance de l'âme, vers la communion avec le Divin, la Réalité cosmique et transcendante. Telle est la vraie œuvre, et tel le vrai labeur. La souffrance physique n'est rien : ce

n'est ni un signe ni un test des ardeurs de la conscience qui chercherait ainsi à s'élever. En fait, Tapas, le mot dont dérive tapasyâ, veut dire énergie de conscience, et la tapasyâ est l'exercice, l'utilisation de cette énergie pour l'ascension et l'expansion de la conscience. Cet athlétisme intérieur, c'est cela, la chose nécessaire, et non son vain simulacre physique, non celui que l'on idolâtre d'habitude.

## Fatalisme dynamique

### *Le changement supramental est décidé et inévitable <sup>1</sup>...*

S'il en est ainsi, alors en quoi cette tâche, ce labeur, cette peine, en quoi ce difficile processus de sâdhanâ est-il aucunement nécessaire? La question est plutôt naïve, mais on la pose très souvent. La réponse elle aussi pourrait être très simple. Le changement décidé est précisément exécuté par le biais de cette peine : l'un est la fin, et l'autre le moyen ; le but et la méthode sont tous deux décidés et inévitables. En supposant que personne ne fasse l'effort, dit-on pour discuter, le changement se produirait-il quand même, en dépit de l'inaction de l'homme? Tout d'abord, c'est une supposition proprement impossible. L'homme ne peut rester oisif, fût-ce un moment : non seulement la Nature inférieure, mais aussi la Nature supérieure est toujours active en lui (rappelez-vous les paroles de la Guîtâ :) bien que derrière le voile, dans la conscience intérieure. En second lieu, s'il en est réellement ainsi et que l'homme ne travaille pas, qu'il ne peine ni ne fasse l'essai, alors il faut comprendre que le temps n'est pas encore venu pour lui de subir le changement et qu'il doit encore attendre : l'un des signes de l'imminence du changement est précisément cette intensité, cette ampleur

1. Sri Aurobindo : *La Mère*.

du travail dans l'humanité. Cependant, si quelqu'un en particulier choisit l'inaction et préfère voir venir — espère en fin de compte sauter brusquement sur le fruit et l'avoir à lui, ou bien espère que le fruit lui tombera benoîtement dans la bouche —, il paraît, à vrai dire, peu probable que les choses se déroulent de la sorte. Si l'on désire jouir du fruit, on doit participer à l'effort des semailles et de la culture. En fait, le processus qui permet d'accéder à la conscience supérieure implique une graduelle élévation de la conscience. Les moyens font réellement partie de la fin. En la joie de la victoire, aboutit la joie de la bataille.

D'une certaine façon, l'homme peut aider le processus de la Nature ou le retarder. Si la force de sa conscience agit en accord avec le secret mouvement de la Nature, alors ce mouvement se trouve accéléré : par l'âme ou le moi qu'est l'homme, c'est le Divin, c'est le seigneur et maître de la Nature qui conduit et soutient la Nature en sa marche en avant. Si, au contraire, l'homme suit son moi plus petit, son ego inférieur, radjasique et tamasique, alors il projette obstacles et barrières qui entravent et ralentissent la marche de la Nature.

Toutefois, en un sens plus élevé, d'un point de vue transcendantal, cela n'est encore qu'une apparence. En réalité, l'homme n'aide ni ne gêne Prakriti. Car en cette sphère-là, ce ne sont pas deux entités séparées. Ce que l'on regarde comme l'apport de la main humaine est en réalité la Nature s'aidant elle-même : l'homme est le mouvement conscient de la Nature. En ce statut de transcendance, le passé et le futur sont un en le présent éternel et tout existe comme un fait accompli : il n'est

rien, là, qu'il faille exécuter ou accomplir. Mais plus bas, il y a un jeu de forces, de possibilités opposées et le résultat est un équilibre de ces lignes divergentes. Quand on s'identifie avec la conscience supérieure statique, on découvre qu'il n'y a rien à faire, que tout est réalisé — “le jeu éternel d'un éternel enfant dans un éternel jardin”<sup>1</sup>. Mais lorsque l'on vit sur le Kouroukshétra des forces, on ne peut jeter son Gandiva<sup>2</sup> et dire : “Je ne combattrai point.”

1. “Après tout, qu'est Dieu ? Un éternel enfant jouant un jeu éternel dans un éternel jardin.” Sri Aurobindo, *Pensées et Aphorismes*, tome I.

2. Nom de l'arc d'Ardjouna.

## Mater Dolorosa

Souffrance, Détresse et Mort maintiennent aujourd'hui la terre en esclavage. Mais quelle autre issue peut-il y avoir à la vie temporelle ? Tel semble être l'inéluctable sort de l'humanité. Cela fait bien longtemps qu'il fut déclaré que la mort est le salaire du péché.

Toutefois, demandent les sceptiques, si les pécheurs étaient seuls à souffrir, on n'y verrait peut-être rien à redire ; mais pourquoi faut-il qu'avec les pécheurs soient décapités les innocents, voire même les vertueux ? Quels péchés commettent donc les bébés ? Les péchés des parents retombent-ils sur les générations ultérieures ? Drôle d'arrangement, pour ne pas dire autre chose, s'il existe un Dieu sage et juste et bienveillant ! Oui, combien d'honnêtes gens, de gens qui s'efforcent de vivre pieusement, honnêtement et honorablement, selon la loi de la rectitude, y échappent-ils ? Tous subissent également la même lourde peine. N'est-il alors pas plus près de la vérité de dire qu'une Nature des plus mécaniques, un simple jeu de hasard, une équation statistique, comme disent les mathématiciens, meut la destinée des créatures et des choses, dans l'univers, et que, dans toute cette histoire, il n'existe nulle part de cœur ou de conscience ?

Certains de ceux qui croient en Dieu ou en l'Esprit l'admettent. Le monde est la création d'un autre être, d'un

non-Dieu, un non-Esprit, — que ce soit Mâyâ ou Ahriman ou le Malin. Il n'est qu'à oublier le monde, rejeter tout à fait cette existence comme cauchemar. La paix et la félicité peuvent être possédées et savourées — pas ici, cependant, pas dans cette vallée de larmes, *anityam asoukham lokam imam*, mais ailleurs au-delà.

Est-ce là toute la vérité? Pour notre part, nous ne souscrivons pas à cette vision des choses. La vérité est une très complexe entité, l'univers un effort mélangé. Ce n'est pas simplement une question de pécheurs et d'innocents que nous avons à traiter. Le problème est plus profond et plus essentiel. Toute la question est de savoir où, en quel monde, à quel niveau de conscience nous nous situons et — plus décisif encore — quelle part de cette conscience est dynamique et agit dans la vie ordinaire. Si nous sommes dans la conscience ordinaire et que nous vivions entièrement avec cette conscience, il est inévitable que, nous trouvant au milieu du courant de la Nature, nous soyons ballottés, que le bien et le mal, selon la conception que nous nous en faisons, nous adviennent sans discernement. Ou bien si, d'aventure, nous vivons en partie ou même surtout en une conscience intérieure ou supérieure, plus ou moins dans une attitude de retrait de la vie qui permet aux mouvements vitaux de survenir à leur fantaisie, là encore nous demeurons en fait des créatures et des jouets de la Nature et ne devons pas nous étonner si, extérieurement, la souffrance devient l'insigne de notre tribu.

Et pourtant, point n'est besoin que la solution soit un rejet complet et une complète transcendance de la

Nature. Car ce qu'ignore ce point de vue est la réalité duelle de la Nature. Sous une forme, l'inférieure (*aparâ*), la Nature signifie la Loi de l'Ignorance — de la douleur, de la misère et de la mort ; mais sous une autre forme, la supérieure (*parâ*), la loi de la Nature est celle de la Connaissance, c'est-à-dire du bonheur, de l'immunité et de l'immortalité, non pas ailleurs en un autre monde et dans une conscience transcendante, mais ici-bas, sur la terre physique, dans un corps physique.

Tout le problème est dès lors celui-ci : jusqu'où cette Nature Supérieure a-t-elle été pour nous une réalité, dans quelle mesure y vivons-nous et nous y mouvons-nous, y avons-nous notre être? Lorsque l'existence normale, notre corps, notre vie et notre mentalité ont chacun adopté et absorbé la substance de la Prakriti Supérieure et qu'ils la sont devenus, lorsque tous les modes de la Prakriti Inférieure ont été rejetés et annihilés, ou plutôt ont été purifiés et rendus capables de croître en les modes de la Prakriti Supérieure, alors notre vie terrestre peut devenir une chose d'absolue beauté et de parfaite perfection.

Si, au contraire, la moindre partie de notre être appartient à la Nature Inférieure — et la majeure partie en résiderait-elle dans quelque statut supérieur de la Nature —, nous ne sommes alors pas immunisés contre les attaques de la Nature inférieure. Ceux que nous disons d'habitude pieux ou vertueux ou honnêtes sont pour une bonne part encore enracinés dans la Nature Inférieure; à des degrés divers, ils sont encore ses vassaux; quand ce serait à *sattva*, ils doivent allégeance aux trois *gouna* — *sattva*

aussi est un mouvement de la Nature Inférieure; ils ne sont pas libres. Shri Krishna n'a-t-il pas dit : *Traigounyavissayâ védâ nistraigounyo bhavârdjouna*. "Le jeu des trois gouna est le sujet du Véda. Mais toi, ô Ardjouna, libère-toi des trois gouna"<sup>1</sup>? La seule chose que nous devons nous rappeler est que la libération des gouna n'implique pas nécessairement une absolue cessation du jeu de Prakriti. Étant dans les gouna, nous devons savoir comment les purifier et les changer, comment les transmuier en les potentiels supérieurs et divins.

Cela ressemble à un conseil de perfection. Mais il n'y a pas d'autre issue. Si l'humanité doit être sauvée, si elle doit seulement progresser, ce ne peut être que dans cette direction. Celui de Bouddha n'était pas moins un conseil de perfection. Il vit la misère humaine, les trois grands maux inhérents à la vie et sa suprême compassion le conduisit à découvrir un remède, un remède radical — il pouvait en fait supprimer complètement la maladie, car il supprimait également le malade. Ce que nous proposons est en un sens quelque chose de moins draconien. Notre voie n'est pas une échappatoire, bien que pour s'échapper aussi il faille de l'héroïsme. C'est une bataille, une conquête et une seigneurie.

Ce qui ne veut pas dire que, entre-temps, d'autres remèdes — moins radicaux, mais plus adaptés à la nature humaine ne puissent être suivis. Les vérités supérieures ne gouvernent pas les vérités inférieures. Celles-ci ont également leur place et leur utilité dans l'économie intégrale

1. Guitâ, 11.45.

de la Nature. Une organisation fondée sur la science et l'éthique peut être de quelque secours et servir de palliatif et de mesure de soulagement ; elle peut même être nécessaire dans l'immédiat, étant donné les circonstances, mais si impérative qu'elle soit sur le moment elle ne prend pas le problème à sa racine.

## Origine et nature de la souffrance

Si la souffrance existe, disent certains, c'est que l'âme s'y complait : n'était ce plaisir de l'âme, à l'arrière-plan, il n'y aurait aucune souffrance d'aucune sorte. On compte encore deux positions au sujet de la souffrance, mais nous ne nous en occuperons pas dans le présent contexte : 1) qu'elle n'existe pas du tout, l'absolu Ânanda du Brahman étant l'unique réalité, la souffrance, tout comme le monde manifesté dont elle est une part, est une illusion pure et simple, 2) que la souffrance existe, et vient non de l'âme ou de Dieu, mais de l'Antidivin : elle est tout au plus tolérée par Dieu qui l'utilise du mieux qu'Il peut pour Ses desseins. Là n'est cependant pas notre sujet. Nous demandons quant à nous quelle sorte de plaisir peut prendre l'âme lorsque le corps est affligé disons d'un cancer. S'il s'agit d'un plaisir, il doit être d'une variété perverse. L'humanité ne consacre-t-elle pas tous ses efforts à se débarrasser de la douleur et de la souffrance, à faire de notre vie et du monde, si possible, un jeu de l'Ânanda pur et immaculé ?

Mais d'autre part, constatons-nous, la souffrance n'est pas toujours une simple souffrance, elle peut être transformée en une source de joie ; c'est là un fait avéré dans la vie de nombreux martyrs et saints. Nombreux sont en vérité ceux qui non seulement ont passivement

supporté la souffrance, mais l'ont accueillie et recherchée avec bonheur et délice. Si on la définit comme un genre pervers de plaisir et que l'on désire la stigmatiser du nom de *masochisme*, le problème ne se trouve pas résolu pour autant, nous cherchons à le cacher derrière un grand mot ; tout au plus est-ce une opinion. Ce qui se conforme à notre tempérament (ou à nos préjugés), nous le disons naturel et ce que nous n'aimons pas nous semble pervers. Un autre peut avoir un tempérament différent et, en conséquence, un vocabulaire différent.

Un ascète recourant à toutes sortes de rigueurs pour se mortifier, un patriote s'immolant sans pitié sur l'autel de la patrie, un *satyagrahi*<sup>1</sup> jeûnant à en mourir ne font pas que souffrir : ils se réjouissent de souffrir. Et s'il en est ainsi, c'est qu'il existe à leurs yeux quelque chose de plus grand que cette obsession d'éviter la douleur et la souffrance, que cette ronde ordinaire d'une vie faite de la trame et de la lisse du plaisir et de la déception. Il existe une plus grande béatitude qui transcende ces normes vitales communes, les dualités de la vie ordinaire. Dans le cas de l'ascète, du martyr, du patriote, la béatitude réside en un idéal — moral, religieux ou social. Tout ce que l'on peut admettre ici est que la souffrance volontairement recherchée ne cesse pas d'être la souffrance, n'est pas elle-même changée en béatitude ou ressentie comme telle, mais qu'elle est réprimée ou dominée par l'autre sentiment et l'autre conscience.

Cela est vrai, mais représente encore un stade

1. Adeptes de la résistance non-violente.

intermédiaire. Car il en est un autre où la souffrance est non seulement réprimée, mais sublimée, complètement transmuée : il n'existe alors rien d'autre qu'un délice pur et entier. C'est là la condition de l'âme, l'état où l'on demeure en permanence dans l'Esprit. Ainsi revenons-nous à la question de savoir pourquoi ou comment, étant toute félicité, l'âme dans la vie devient l'exact opposé de sa nature essentielle, un objet misérable, et pourquoi l'esprit s'abaisse ou condescend à endosser la forme de la matière : problème aussi vieux que le monde, problème éternel qui a été posé, envisagé et résolu de diverses façons, au fil des millénaires.

Voici, brièvement, comment nous voyons la question. L'âme accepte une vie mortelle de douleur et de souffrance, accueille une apparente négation de sa nature essentielle pour deux raisons : 1) croître et augmenter en conscience grâce à de telles expériences — la douleur et la souffrance étant une variété du combustible qui entretient le Feu qu'est notre âme, et 2) transfuser son inaliénable pureté dans la Matière et, par sa pression et son influence secrètes, transformer graduellement la vie terrestre en un mouvement de sa propre condition divine, ou état d'inviolable Béatitude.

En fait, qu'ils soient bons, mauvais ou indifférents, selon ce qu'en jugent les points de vue et critères extérieurs, les contacts et expériences avec les formes et forces de la Vie et de la Matière servent tous de combustible à la flamme de la conscience de l'âme. Et en réponse à la nature et au degré de la croissance et du développement désirés, l'âme choisit son combustible, son mode extérieur

de vie et son entourage. Si la souffrance et la misère contribuent à allumer et à augmenter la flamme, l'âme n'a pas de *jougoupsâ*, de répulsion à leur égard. Et si elle accepte les formes de la misère, c'est en réalité afin de les guérir, de les transformer, d'en exprimer les normes originelles de beauté et de béatitude dont elles sont une dégradation et une aberration.

## L'esprit tragique dans la nature

La mort est, dit-on, le salaire du péché. Eh bien, on peut tout autant dire, sinon plus justement, que la mort est aussi le salaire de la vertu ! Il semble que, sur cette terre mortelle, rien de grand ou de glorieux ne puisse être accompli, qui ne soit détérioré d'une façon ou d'une autre, à un moment ou à un autre. Le blason de la vertu est très souvent barré d'une sinistre flétrissure qui le partage en deux. Toujours, quelque espèce de dégradation, d'ignominie ou d'anéantissement accompagne ou entoure le spectacle de merveilles. Dans le monde de la morale aussi, paraît exister une loi inexorable selon laquelle action et réaction, tout en étant d'un égal degré, sont d'un genre opposé.

Le glorieux Premier Consul et Empereur ne termina pas ses jours sous les feux de la gloire : il lui fallut vivre et mourir comme le plus ordinaire des prisonniers. Et son grand prototype, le puissant César lui-même, ne connut pas un sort différent — pour lui aussi, ce fut la chute :

Quelle chute ce fut, ô mes compatriotes !

Moi et vous et nous tous tombâmes alors.<sup>1</sup>

1. Shakespeare: *Jules César* acte III, scène 2.

Une Jeanne d'Arc, autre glorieuse créature, Libératrice de la France, l'être le plus délicieux qui empruntât jamais corps humain, fut brûlée comme sorcière. Socrate dut boire la ciguë pour avoir fait descendre sur terre une connaissance divine. Le Christ, le propre fils de Dieu, Son fils bien-aimé, périt sur la Croix. Krishna, l'Avatâr, fut tué par une flèche malencontreuse; et Ardjourna, l'inégalable héros de Kouroukshétra, le favori de Krishna, dut connaître des jours où il ne pouvait pas même soulever son arc, avec lequel, jadis, il causait grand ravage. Et de nos jours, un Râmakrishna, qui pouvait guérir les âmes, n'a pu se guérir d'un cancer. Ce sont là les "pleurs des choses" — dont parle un grand poète —, la tragédie celée au cœur des choses.

Il court une veine de pessimisme dans le mouvement de la Nature. Du fait de l'Inconscience originelle dont elle est issue et du fait, également, d'une habitude qui s'est formée au cours des millénaires, il ne lui est pas possible d'attendre ou d'imaginer, en général ou pour finir, autre chose que déclin, mort et anéantissement. À chaque ascension, doit correspondre une chute, la crête d'une vague doit s'achever en le creux d'une vague. La Nature n'a le courage ni la faculté de s'occuper d'aucune sorte de perfection sur la terre. Non qu'en son royaume on ne puisse ou ne doive essayer d'obtenir le bon, le noble et même le parfait, mais alors il faut être prêt à payer le prix. Le bien existe et peut exister, mais n'est permis que si est versée la redevance au Mal. C'est là la loi du sacrifice apparemment essentielle au gouvernement de la Nature.

Le Mal, avons-nous dit, n'est rien d'autre que cette base de conscience perdue — d'Inconscience — en la Nature. Quelque structure de conscience que l'on puisse y ériger, c'est ce qui tire l'être vers le bas, vers le déclin et l'anéantissement. C'est la gravitation ou force d'inertie. La Matière est absence de conscience; fondamentalement constitué de matière, le corps est lui aussi absence de conscience. Et la Matière tendant naturellement à la désintégration et à la dissolution, le corps est mortel — *bhasmântamidam shariram*. Le champ et l'étendue de la mortalité se mesurent au champ et à l'étendue de l'inconscience. La Matière est la forme d'inconscience la plus solide et la plus concrète; mais elle projette aussi son ombre sur les niveaux supérieurs — la vie et le mental s'éploient encore dans le clair-obscur de ce mal originel.

Une grande personnalité représente une grande élévation en conscience et, dès lors, une tension de la conscience ordinaire — d'où, parfois, une rupture ou une scission quelque part. Ainsi que le poète décrit le tragique phénomène :

— *poised on the unreachable abrupt  
snow-solitary ascent*

*Earth aspiring lifts to the illimitable Light,  
then ceases broken and spent,<sup>1</sup>...*

1. Sri Aurobindo : "In Horis Aeternum", *Collected Poems* (Centenary Ed., vol. 5)

— en équilibre sur l'inaccessible et raide  
pente aux neiges solitaires  
la Terre, aspirant, se soulève vers la Lumière illimitable  
puis retombe, rompue, épuisée,...

La tragédie peut se produire de deux façons. L'inconscience propre à l'individu peut atteindre, renverser et gâcher son plus haut équilibre, ou bien c'est l'inconscience collective qui peut envahir et terrasser l'individu en son haut statut : le grand cerveau est souvent déclaré ennemi du peuple — bien que réparation soit parfois ultérieurement tentée (comme dans le cas du Christ ou de Jeanne d'Arc). Un chemin fut cependant découvert en Inde, grâce auquel éviter cet inévitable et tragique dénouement de la vie. La chose était très simple, il s'agissait en fait de s'élever de l'inerte conscience ignorante, de s'élever suffisamment haut et de voler ou de s'élancer dans l'orbite d'autres soleils d'où, en l'absence de toute attraction terrestre, il n'est plus de chute possible.

Mais point n'est besoin que telle soit l'unique solution. Faute d'être jamais regardée ou traitée convenablement, la Matière (l'inconscience fondamentale) a eu la maîtrise de ce monde matériel. On a cherché à l'éviter, à l'esquiver. Elle était là comme une Sphinx et nul ne s'arrêtait pour résoudre son énigme. Le mystère est celui-ci : la Matière, la Nature matérielle que l'on qualifie d'inconscience n'est pas réellement telle. Ce n'est qu'une apparence. La Matière est véritablement *inconsciente*, autrement dit elle possède un noyau intérieur de conscience qui est sa vraie réalité. Cette secrète flamme de

conscience doit être extirpée de sa caverne et rendue manifeste et dynamique à la surface. Alors, elle consentira aisément et naturellement à se soumettre à la loi supérieure de l'Immortalité. Cela entraînerait un reconditionnement, une transmutation de la base même du mental et de la vie. La base matérielle, les conditions physiques étant ainsi modifiées, il en résultera ce statut d'intégralité de la conscience qui contient et stabilise le Divin dans le corps humain et ne souffre jamais d'aucune lésion ni d'aucune diminution, fût-ce en sa terrestre incarnation.

## L'odyssée de l'âme

Notre naissance est sommeil et oubli seulement :  
L'âme qui se lève avec nous, l'Astre de notre vie,  
Ailleurs eut son couchant  
Et vient de lieux lointains :  
En un entier oubli,  
Ni complètement nus,  
Ne venons-nous ici, mais suivis de nuages de gloire,  
Nous venons de Dieu, qui est notre demeure . . .

Rarement un poète — j'entends un poète vivant dans le monde — a exprimé la vérité spirituelle et occulte avec un tel bonheur et une telle clarté. Il est cependant des plus douteux que Wordsworth ait lui-même été pleinement conscient de la vérité qu'il exprimait : les mots qui furent placés dans sa bouche sont riches d'un sens et d'un symbolisme qui dépassent de beaucoup ce que son mental semble avoir reçu et compris. Le passage peut être pris pour donner une nouvelle illustration de ce que Matthew Arnold tient pour la meilleure veine du génie de Wordsworth : c'est alors la Nature elle-même qui prend la plume et écrit pour le poète.

La profonde vérité spirituelle à laquelle nous faisons

1. Wordsworth : *Ode on the Intimations of Immortality*.

allusion ici est l'Odyssée de l'âme humaine. Et c'est également un phénomène occulte qui se produit dans le monde de la réalité intérieure. La demeure de l'âme est en Dieu, est Dieu ; car elle fait partie intégrante de la conscience divine, elle est essentiellement une en être et en nature avec la Réalité suprême. C'est un noyau, un centre d'individuation, la projection d'un nom particulier et d'une forme particulière de l'Existence, de la Conscience et de la Béatitude infinies et éternelles de ce côté de la manifestation, ou Nature évolutive. Étant dans et avec le Divin, plongée en lui, l'Âme a simultanément son domaine propre et exclusif et sa propre identité inaliénable. C'est le domaine où l'Âme goûte son *swarâdjya*, sa liberté absolue, en demeurant dans sa lumière, son bonheur et sa gloire originels. Mais les choses changent, la courbe de sa destinée prend soudain une nouvelle direction lorsqu'elle descend sur terre, lorsqu'elle élit domicile en un corps mortel. Dans le corps, elle n'occupe plus son évidente position frontale, mais se retire en quelque sorte derrière un voile : elle prend place derrière le cœur, ou en ses profondeurs, comme la pratique spirituelle en fournit l'expérience. Elle se cache là comme en une caverne, enfermée à présent par les ombres de la prison que son corps, sa vie et son mental édifient autour d'elle. Elle n'est cependant pas totalement exclue ni n'est coupée de tout ; car depuis sa demeure secrète, elle exerce son influence qui, graduellement, lentement, très lentement même filtre — baigne, clarifie, illumine le revêtement, le rendant finalement transparent et docile. Car tels sont le rôle et la plénitude élémentaires de l'Âme.

Entre-temps, néanmoins, "notre naissance est sommeil et oubli seulement". Une incarnation physique ennuage la conscience spirituelle et implique la perte de la mémoire, l'amnésie. Dès lors, tout le travail de l'âme en un corps physique consiste précisément à recouvrer la mémoire de ce qui a été oublié. La discipline spirituelle se résout au fond en ce ressouvenir, et toute culture également signifie cela, et seulement cela — c'est aussi ce que pensait Platon, lorsqu'il disait que toute connaissance, toute connaissance véritable consiste en une réminiscence.

L'homme, en son corps terrestre, bien que déchu, parce que enseveli et détourné de son être central de lumière et de feu, n'est cependant pas, ai-je dit, totalement abandonné ni coupé de tout. Au fil de toutes les pérégrinations du terrestre séjour, il ne cesse de porter en lui ce cœur rayonnant. Et bien que la conscience frontale, la mémoire physique ne soit pas en contact avec ce cœur, il existe un courant de conscience intérieure qui continue de maintenir la liaison. C'est le beau temps qui doit succéder à la pluie dont le nuage enveloppe et engloutit notre vie normale. Et c'est pourquoi il se produit parfois — souvent — une lézarde, une fissure dans la croûte de notre terrestre nature d'ignorance, et pourquoi une langue de feu jaillit — l'une ou l'autre, peut-être, des sept sœurs dont parle l'Oupanishad. Et un homme comme les autres devient alors un saint, un voyant, un poète, un prophète, un héros. C'est le divin flamboyant que nous chérissons intérieurement, Agni, le conducteur du progrès de notre vie, le grand Sacrifice, l'enfant que nous nourrissons de naissance en naissance par tout ce dont nous faisons

**l'expérience, par tous nos actes et nos accomplissements. Vivre normalement et naturellement en cet élément igné — telle la Salamandre légendaire —, fondre sa conscience et son être en la vérité rayonnante, y fondre sa substance et sa constitution, et jusqu'à la totalité de l'organisation cellulaire est le but de la plus haute aspiration de l'homme, la fin ultime de l'élan évolutif de la Nature et du cycle des renaissances.**

## L'homme divin

## Progrès humain

La création a évolué. En d'autres termes, il s'est produit une croissance, un déploiement et un progrès. Des nébuleuses à l'humanité, on ne peut, et à plus d'un titre, appeler le mouvement autrement qu'avance et progrès. Mais la question se pose au sujet de l'homme. L'homme a-t-il avancé, a-t-il progressé depuis son avènement sur la terre? Si oui, de quelle manière et jusqu'à quel point? L'homme, dit-on, est sur terre depuis ces deux derniers millions d'années. De ce qui est arrivé avant lui, au cours de l'évolution de la Nature, il est légitime d'inférer qu'à son tour l'homme a lui aussi cheminé dans le sens de la croissance et du développement. En fait, si nous admettons qu'au commencement l'homme vivait à l'état de sauvage ou d'homme des jungles ou d'homme-singe et que nous le considérons aujourd'hui, force nous est de reconnaître qu'il a non seulement changé, mais également progressé. La question à laquelle il faut répondre est de savoir dans quel sens s'est fait ce progrès.

La connaissance moderne nous a enseigné que le signe de la croissance de l'homme réside en ce qu'il utilise des outils. Un animal n'a, pour tout instrument, que ses propres membres. L'homme est né à l'humanité le jour où il a su se servir d'outils comme d'un prolongement de ses membres. Et en conséquence, les cycles de la croissance

humaine ont été jalonnés par le genre des outils employés. Comme nous le savons tous, et comme les anthropologues nous l'ont dit, on compte jusqu'à présent quatre de ces cycles ou âges : 1) le Paléolithique, 2) le Néolithique, 3) l'Âge de Bronze, et 4) l'Âge de Fer.

Lors du premier âge, qui est de loin la période la plus longue, une période de lente et difficile préparation, l'homme a fait ses premiers pas dans son commerce conscient et victorieux avec la Nature. Le jour où il commença de tailler une pierre fut un grand jour pour lui ; car, par ce geste même, il commença aussi d'arracher son vêtement de pur animal. Et lorsqu'il ne se contenta plus de tailler, mais parvint à affûter et polir un morceau de pierre, il fit un pas de plus et acquit définitivement son humanité. De même, lorsque, des millénaires après, sa main sut à sa guise manier et manipuler non seulement une pierre, mais un métal, son adresse et sa dextérité démontrèrent un développement unique en son genre, établissant et fixant l'humanité de l'homme comme nouveau facteur émergent. En cette phase aussi, il y eut une première période d'apprentissage et d'expérimentation, la période du travail du bronze ; avec l'âge du fer, les bras et les doigts de l'homme accédèrent à une dextérité particulière et à un contrôle conscient dirigé depuis un centre crânien à présent devenu un modèle de riche croissance, de structure complexe et de merveilleuse organisation. L'élan vers toujours plus d'efficacité dans la fabrication et le maniement d'outils n'a pas cessé : le travail du fer a bientôt conduit à la découverte et à l'industrie de l'acier. La trempe et la structure de l'acier

sont symboliques et symptomatiques de la trempe et de la structure du cerveau qui commande l'arme — fort, souple, résistant, ductile, susceptible de finesse et d'acuité et de tranchant à un degré extraordinaire.

Cette croissante finesse, cette croissante efficacité de l'outil ont naturellement servi à développer et enrichir les possessions et l'ascendant extérieurs de l'homme. Toutefois, ce grandissant pouvoir, cette grandissante autorité sur la Nature ne sont pas la conséquence la plus importante, mais seulement l'indication de valeurs encore plus hautes, de quelque chose de mémorable, quelque chose de subjectif, lourd de possibilités d'une vaste envergure. Car le changement physique n'est rien en comparaison du changement psychologique, du changement de conscience. En prenant son outil pour tailler une pierre, l'homme a commencé de tailler et de façonner la Nature entière : il s'est retrouvé doté du sens de l'autonomie et de la médiation. Un animal fait partie intégrante de la Nature, il n'a d'autre vie, d'autre mouvement que la vie et le mouvement de la Nature — tel l'enfant de la Nature cher à Wordsworth :

Tournoyant en sa course diurne

Avec les arbres, les souches et les pierres.<sup>1</sup>

Un animal ne se coupe pas de la Nature, il ne l'extériorise pas, ni ne cherche ensuite à la modeler à sa guise, n'essaie pas de lui faire produire les choses dont il

1. "A slumber did my spirit seal", *Miscellaneous Poems*.

a besoin. L'homme est précisément l'homme parce qu'il a ce sens du non-moi et toute sa vie est la conquête du non-moi par le moi : c'est là toute l'histoire de son évolution. Dans les premiers temps, son sens du médiat et de l'ipséité est réduit à sa plus simple expression. Les instruments grossièrement taillés dans le silex sont symboliques des premiers essais du cerveau pour marquer de son sceau la nature rude et brutale. L'histoire de l'artisanat de l'homme, qui est l'histoire de sa civilisation, est également l'histoire de la croissance de sa conscience de soi. En sa tentative de réagir sur la nature, qui était coupée de la Nature supérieure, la conscience, s'est d'abord opposée à elle pour l'étudier, puis a cherché à s'élever. S'extirpant ainsi du fourreau dans lequel elle était involuée et fondue, la conscience a fait retour sur elle-même, s'est de plus avisée de sa liberté, de son identité, et de sa médiation individuelles.

La question se pose à présent de savoir jusqu'où est allée cette conscience de soi — octroyée à l'homme par son progrès de la pierre à l'acier — et quel en est l'avenir. Le problème capital est de savoir si l'homme a progressé au cours des temps historiques. Étant admis que l'homme muni d'un outil en acier représente un type plus évolué d'humanité que l'homme muni d'un outil en pierre taillé, on peut encore se demander s'il a fait aucun progrès réel depuis le jour où il a appris à manipuler le métal. Si, par progrès ou avance, nous entendons efficacité et multiplication des outils, alors assurément et indubitablement l'Allemagne d'aujourd'hui (peut-être devrions-nous maintenant dire l'Allemagne d'hier et l'Amérique d'aujourd'hui)

d'hui) est le type le plus avancé d'humanité — et en fait, c'est bien ce que l'on prétend là-bas.

On démontre donc que l'homme a pu édifier une organisation de plus en plus efficace dans sa vie extérieure, qu'il a pu apprendre à manier une plus grande variété, une plus grande profusion d'outils et d'instruments à un degré croissant de raffinement et de pouvoir; mais cela ne signifie pas que son caractère, sa nature ou même le vaste moule de son intelligence ait changé ou progressé. Les souvenirs et vestiges de l'Égypte pré-dynastique ou des Proto-Aryens de la vallée de l'Indus tendent à prouver que c'étaient là des créations d'hommes civilisés, aussi valablement civilisés que n'importe quel peuple moderne. En pouvoir essentiel d'intelligence, le mental qui a produit le Rig-Véda ou le Livre des Morts, ou qui a conçu la première pyramide n'est nullement inférieur à aucun cerveau scientifique moderne. Il s'ensuit que, parfois, une distinction est faite entre culture et civilisation; ce qu'ont accompli les modernes est un progrès par rapport à la civilisation, c'est-à-dire par rapport aux éléments accessoires; mais en ce qui concerne la culture, un Lao-Tseu, un Yajnavalkya sont des noms devant lesquels nous continuons de nous incliner.

On peut cependant répondre que, même si, au cours des huit ou dix mille dernières années — chiffre attribué au présent cycle —, la vie de l'humanité a peu changé, sur le plan de la civilisation ou de la culture, cela ne signifie pas qu'elle ne puisse changer, ou ne doive plus changer. L'ère paléolithique couvrit, semble-t-il, une période de trente à quarante mille ans; le néolithique doit pour sa

part avoir duré environ quinze mille ans. L'âge du métal n'a maintenant pas plus de dix mille ans. Il ne paraît donc pas être trop tard ; peut-être est-ce précisément le moment pour que se produise un autre changement décisif et radical, ainsi que l'arrangement chronologique semblerait le demander.

Nous aimerions toutefois rouvrir le débat et demander s'il n'y a pas eu quelque espèce de changement ou de progrès radical dans la composition de la nature humaine et de la civilisation, ne serait-ce qu'au cours des temps historiques. Ce qui nous remet en mémoire la conclusion ou découverte remarquable des psychanalistes que l'on calomnie et adule tellement.

Jung parle de deux sortes ou degrés de pensée : 1) la pensée dirigée et 2) la pensée désirante ; l'une consciente et objective, l'autre automatique et subjective. La première est la pensée moderne ou scientifique, la seconde l'ancienne pensée créatrice de mythes. Ces deux lignes de mouvement jalonnent deux phases précises de l'histoire culturelle de l'homme. Jusqu'au Moyen-Âge, la vie mentale de l'homme était animée et colorée par sa *libido* — l'âme de désir ; avec la Renaissance, il commença de libérer son mental de la libido et à transférer la libido et à la transformer en pensée non-égoïste et réaliste. En termes psychologiques plus simples, nous pouvons dire que la mentalité de l'homme était colorée et modulée par la constitution biologique d'où elle avait émergé ; l'âge du modernisme et de la science a commencé avec le développement d'un rationalisme rigoureux qui représente une transcendance et une coupure d'avec les antécédents biologiques.

En d'autres termes, on peut dire que l'ancienne humanité était intuitive et instinctive, tandis que l'humanité moderne est rationaliste. Or, on a demandé si ce changement, cette nouvelle orientation est un signe de progrès, si finalement ce n'a pas été qu'un demi-bienfait. De nombreux idéalistes et réformateurs envisagent carrément la métamorphose avec anxiété. Gerald Heard déclare non sans violence que le rationalisme des temps modernes limite la conscience à un mouvement superficiel, à un effet de perspective, une spécialisation peu stable qui signifie stagnation, déclin et mort. Fût-ce au prix d'un léger rabaissement au niveau antérieur de l'instinct, il relâcherait plutôt la tension produite par cette strangulation de la conscience, ce qui se traduirait par une plasticité plus grande et une moindre spécialisation. Selon lui, ce n'est que dans des conditions de souplesse et de variabilité, dans les conditions d'une vie organisée, mais suffisamment libre, que peuvent fructueusement agir les forces de l'évolution. On a également fait remarquer que l'*homo sapiens* n'est pas un descendant direct de l'*homo neanderthalis* qui était déjà un être bien trop spécialisé, mais d'une souche encore antérieure qui, encore hésitante et incertaine, tâtonnait pour émerger de façon précise.

Or, ces deux positions — celle de Jung et celle de Heard — nous offrent une base excellente pour tenter l'estimation de la nature du progrès humain au cours des temps historiques. Tous les deux se réfèrent à un changement décisif dans la conscience humaine, à un changement considérable et inégalé depuis l'invention de l'outil métallique. Le changement représente l'apparition de

l'intelligence pure chez l'homme, c'est, pouvons-nous dire en termes modernes, un changement dans le système de référence, le passage des coordonnées biologiques à celles de la raison pure. Seulement, pour Jung, la réorganisation de la conscience humaine doit précisément se faire autour du foyer de la raison pure, tandis que Gerald Heard doute de l'efficacité de cette faculté — la "pensée dirigée", comme dit Jung, — si elle doit aboutir à une sur-spécialisation, se traduisant par la boursouffure d'un membre et l'atrophie du reste; il cherche ailleurs une plus grande et suprême direction : en une transcendance de l'intelligence et de la raison qui, au surplus, doit nécessairement se produire au cours de l'évolution.

Nous définissons le changement par un degré ou un ordre particulier de conscience de soi. La conscience de soi, avons-nous vu, est le *sine qua non* de l'humanité. C'est la faculté, c'est le pouvoir par lequel et avec lequel l'homme fait son apparition sur la terre et demeure l'homme en tant que tel, en tant qu'espèce distincte. Grâce à cette faculté, l'homme est devenu l'animal qui fabrique des outils, l'artisan—*homo faber*. Mais en passant du statut originel de créateur de mythes à celui de scientifique, l'homme est devenu doublement conscient de soi. La conscience de soi veut dire que l'on se connaît comme étant séparé et antagoniste de l'environnement et du monde et l'influençant en agent libre exerçant sa volonté de façon réfléchie. Or, le premier degré dans la conscience de soi s'est manifesté en une activité créatrice par laquelle la conscience a cessé d'être un organe douloureux pour devenir un grandissant agent directeur,

réacteur et re-créateur. L'homme a conquis le pouvoir de façonner l'organisation de la Nature en fonction de l'organisation de sa volonté et de sa conscience intérieures. Cette activité créatrice, ou activité de l'artisan, s'est développée suivant deux lignes : d'abord, le travail concernant le moi, sa nature intérieure et son caractère, et, en second lieu, le travail concernant la nature extérieure, ou non-moi. La première ligne a donné naissance au mysticisme et au Yoga et a plus particulièrement été cultivée en Inde, tandis que la seconde nous a conduits à la Science, à la maîtrise physique de l'homme, domaine particulier de la culture européenne.

Or, le second degré de conscience auquel nous faisons allusion est la conscience scientifique *par excellence*<sup>1</sup>. On peut également en parler comme de l'esprit et du pouvoir d'expérimentation, et plus précisément d'expérimentation scientifique : cette conscience implique, par rapport à l'ensemble, la méthode avec laquelle l'industrie nous a familiarisés, méthode dite "synthétique" et qui, en d'autres termes, signifie adresse et aptitude à créer les conditions où l'on peut à volonté répéter un phénomène donné. Partant, elle exige une parfaite connaissance du processus des choses ; connaissance elle-même duelle, elle comprend 1) la connaissance des étapes qui mènent progressivement au résultat, et 2) la connaissance qui a le pouvoir de ramener le résultat à ses conditions antérieures. Ainsi la connaissance du *mécanisme*, du fonctionnement détaillé des choses est-elle connaissance scientifique et l'on

<sup>1</sup> En français dans le texte.

peut donc dire que, dans le meilleur sens du terme, la connaissance scientifique est une véritable connaissance mécaniste. Or, la connaissance du but et la connaissance des moyens ( pour reprendre une expression d'Aldous Huxley ) et le contrôle conscient des deux ont accordé à l'humanité un nouveau degré dans la conscience de soi.

On peut signaler ici qu'il peut y avoir une connaissance du but sans qu'il y ait de connaissance correspondante des moyens, il peut même y avoir une maîtrise du but sans qu'il y ait de maîtrise préalable des moyens — peut-être imparfaitement, mais à un degré suffisant d'utilité pratique. Une grande partie de la connaissance — surtout de la connaissance laïque et scientifique — était jadis de cet ordre; nous voulons dire par là que la connaissance était plus instinctive ou intuitive que rationnelle ou intellectuelle. Pour cette connaissance, seul le résultat c'est-à-dire le but était le propos, l'objet principal, les moyens pour arriver au but étaient sinon peut-être ignorés, du moins escamotés, ou bien on les laissait en quelque sorte échapper : ainsi la méthode était-elle involuée, sous-entendue, elle n'était pas exprimée, pas exposée en détails. Et nous connaissons des problèmes mathématiques qui furent de cette façon correctement résolus sans opérations ou, disent certains, dont les opérations ont été égarées. Pour notre part, nous pensons que les opérations telles que nous les connaissons aujourd'hui étaient en réalité très peu nombreuses — c'est *per saltum* que l'on parvenait à la solution : d'une façon ou d'une autre comme on le voit encore aujourd'hui chez les enfants prodiges.

Il est cependant possible de remonter que, même avant l'âge scientifique moderne, il y eut une époque de pure activité intellectuelle, ainsi que le scholastisme par exemple, l'a illustré. L'intellectualisme formel qui fut le don des sophistes grecs ou des Mîmâmska et des grammairiens de l'Inde ancienne doit être regardé comme un pur mouvement du mental totalement exempt d'indice vital ou de prédisposition biologique. Quelle est alors la différence? Quel est le nouvel élément caractéristique introduit par l'intellectualisme scientifique moderne?

D'une manière générale et globale, l'ancien intellectualisme était réellement formel et même en grande partie verbal. Il s'efforçait, autrement dit, de trouver des normes et des catégories dans le mental même et de les plaquer sur les objets — objets de l'expérience extérieure ou intérieure. La première découverte du mental pur, la joie de se laisser aller à ses propres formations libres conduisit à une abstraction qui causa une scission entre mental et nature. Lorsque l'on tenta d'harmoniser à nouveau les deux, ce fut au prix de l'imposition de l'un ( le Mental ) à l'autre (la Nature), d'une soumission de la seconde au premier. Bien qu'il ressemble à un mouvement de l'intellect pur, libre de l'influence des réactions instinctives ou émotives, ce formalisme scholastique ne peut au fond être autre chose qu'une opération créatrice de mythes, selon la phraséologie jungienne; il n'est pas véritablement objectif, au sens scientifique. La méthode scientifique consiste à trouver les catégories propres à la Nature—les constantes, comme on les appelle, — et à relier le mental et l'intellect à cette réalité. C'est là la révolution coper-

nicienne que la Science a provoquée dans la perspective moderne. Des philosophes comme Kant ou Berkeley peuvent penser différemment et, au besoin, la science elle-même peut en ce moment précis paraître hésiter quant à ses implications. Mais cela est une autre histoire qu'il n'est pas dans notre intention d'envisager ici et qui ne modifie pas la position fondamentale. Nous disons dès lors que l'objectivité de la perspective scientifique, en tant qu'elle se distingue du formalisme abstrait de l'ancien intellectualisme, a fourni un nouveau degré de croissance mentale et sert de base à la méthodologie "mécaniste" dont nous parlions.

En fait, ce sur quoi nous insistons est la méthodologie de la connaissance scientifique moderne — l'appareil de critique et d'expérimentation.

Nous avons dit que ce "méthodologisme" — la connaissance des moyens et, par conséquent, le contrôle des moyens, contrôle qui est le sceau de la connaissance scientifique moderne — représente un nouveau degré de la conscience de soi, trait particulier de la conscience humaine. En termes philosophiques, nous pouvons dire que la découverte du *sujet* et sa croissante affirmation comme facteur autonome dans le rapport sujet-objet marque le cours évolutif de la conscience humaine.

Un dévoilement encore plus avancé semble se faire actuellement. Le sujet s'est découvert comme étant séparé de l'objet observé tout en le contenant encore ; mais une relation sujet-objet donnée est à son tour elle-même considérée comme un objet pour une autre conscience-sujet, ou super-sujet. Là, s'étendent les horizons toujours

plus vastes de la conscience qu'ouvrent le Yoga et la discipline spirituelle.

En d'autres termes, la conscience de soi qui désigne l'homme comme le plus élevé des êtres vivants jamais élaborés jusqu'à présent par la Nature n'est pas encore sa plus haute instrumentation possible. Comme les Yogi de tous temps et de tous pays en ont fait l'expérience et l'ont prévu et comme on y a de plus en plus impérieusement attiré l'attention du mental moderne, cette conscience de soi doit être consciemment transcendée, exhaussée, transmuée — amenée en la supra-conscience. Tel est le *nisus* évolutif de la Nature, et tels sont la vérité et les faits auxquels l'homme est amené à faire face en sa conscience individuelle intérieure aussi bien qu'en sa vie collective extérieure.

Dès lors nous pouvons en gros retenir trois étapes dans le cycle humain de l'évolution de la Nature. La première fut la période d'émergence de la conscience de soi et des épreuves, des expériences qu'elle subit pour s'établir et s'affirmer. Les anciennes civilisations ont illustré cette tendance de l'esprit humain. Le sujet se libérant de plus en plus du tégument qui l'enveloppe, tout en y vivant et s'y mouvant encore et réagissant dessus — telle était la tendance dont nous parlons. Puis, vint la période où, ne se sentant plus asservi à sa sphère objective naturelle, le sujet libre et dynamique chercha des lignes de développement et d'aventure qui lui fussent propres. Ce fut l'âge de la spéculation et du scholastisme en philosophie, de l'investigation intellectuelle et de l'alchimie dans les sciences naturelles — période qui correspond

approximativement au Moyen-Âge. Venant en dernier, l'Âge Scientifique cherche à ré-établir une jonction et une coordination entre la libre et dynamique conscience de soi et le mode et le type de son champ objectif, impliquant d'un côté—du côté de la conscience subjective—un plus grand enrichissement et de l'autre—du côté de l'environnement objectif—un changement correspondant et une effective réorganisation.

L'âge présent qui ouvre une quatrième étape—de façon significative appelée *tourîya*, ou le transcendant, dans la terminologie indienne—est gros d'une inévitable crise. L'étape de la conscience de soi à laquelle est parvenu le développement scientifique semble déboucher dans un cul-de-sac, une impasse : la Science elle aussi est confrontée, presque sans espoir, avec les antinomies de la raison qu'autrefois découvrit Kant dans le domaine de la philosophie spéculative. Pour en sortir et que se produise demain une croissance, un développement, une évolution, il faut—ainsi que l'ont déjà envisagé les Yogi et les Mystiques de partout—un évincement de la conscience de soi et une élévation en la supra-conscience donnant une harmonie et un potentiel nouveaux à la conscience humaine.

La supra-conscience est fondée sur un double mouvement de sublimation et d'intégration—les deux choses, précisément, auxquelles tend fondamentalement la psychologie d'aujourd'hui pour faire face aux exigences posées par de nouveaux faits de conscience. La rationalisation, la spécialisation ou l'étrécissement de la conscience mentionné plus haut est véritablement une tentative de

sublimation de la conscience, de purification et d'ascension depuis ses confins plus bas—animal et végétal—, mais ascension ne veut pas dire aliénation, cela doit vouloir dire que les éléments inférieurs sont eux aussi réunis en leur mode supérieur. L'intégration implique donc une descente, mais, convient-il de remarquer, elle n'implique pas seulement ou exclusivement cela, contrairement à ce que semblent dire Jung et son école. Il nous faut assurément voir et reconnaître les éléments originels, infra-rationnels qui sont enchâssés dans notre nature et notre conscience, les racines et les fondations ensevelies sous la superstructure érigée par l'Évolution. Mais cette reconnaissance doit s'accompagner d'un regard et d'un jugement tournés vers le haut : en fait, elle ne peut être saine et profitable que si elle a lieu dans une conscience ouverte à une infiltration de la lumière des sommets non seulement du mental, mais d'au-dessus. Si nous revenons, ce doit être avec une lumière qui se trouve en avant de nous : tel est le sens de l'évolution.

## L'homme divin

Le cœur de l'enseignement de Sri Aurobindo, le pivot central sur lequel reposent son Yoga et son œuvre est le mystère de la Descente Divine : l'Esprit descendant en la Matière et devenant la Matière, Dieu descendant sur la terre et devenant un homme et — conséquence inévitable et nécessaire — la Matière s'élevant et se trouvant changée en Esprit et l'homme devenant Dieu et l'égal de Dieu.

C'est là une vérité, un fait de la création qui résout toute l'énigme de ce monde et qui, par le passé, n'a nullement été envisagé, ou bien a été négligé et ne s'est pas vu accorder sa valeur et son prix. Dès l'aube même de l'humanité, poètes et voyants, sages et saints se sont, ainsi que les hommes du commun, lamentés sur cette vallée de larmes, cette vie terrestre provisoire et douloureuse, *anityam asoukham lokam imam*, "ce monde éphémère et sans joie" (Guîtâ, IX. 33) où ils avaient été précipités ; et ils ont voulu, ils ont souhaité et se sont efforcés de changer tout cela ou de le réformer ou de le recréer, mais toujours ils ont échoué et, en fin de compte l'estimant fondamentalement irrécupérable, ont conclu que la fuite était la seule solution, la seule issue, soit à l'image du sage qui sort du monde et entre dans le Nirvâna, ou dissolution perpétuelle, soit à l'image de l'athée qui, avec un monde en décomposition, s'abîme dans une désintégration

matérielle. Mais de la façon dont Sri Aurobindo envisage le problème, la vérité est différente. Le spectacle n'est pas si noir et irrémédiable. Le monde a un avenir et l'homme de quoi espérer.

Le monde n'est pas condamné, ni l'homme incurable ; car en fait, le monde n'a pas été simplement créé par Dieu, mais Dieu est en même temps devenu et est le monde. L'homme n'est pas seulement la créature de Dieu, mais il est fait de la substance de Dieu et il est Dieu lui-même. L'Esprit s'est dépouillé de sa conscience suprême ; en d'autres termes, il est manifestement devenu la matière inanimée ; Dieu a voilé son effulgent infini et endossé une forme humaine. Le Divin a vêtu de douleur et de souffrance son inviolable félicité, il est devenu une créature terrestre, vous et moi, un mortel parmi les mortels. Dès lors, si l'on regarde les choses d'un autre point de vue, du fait que la Matière est essentiellement Esprit et qu'en essence l'homme est Dieu, la Matière peut être résolue et transformée en Esprit et l'homme devenir parfaitement divin. La poussée de la conscience spirituelle qui est l'essence de la matière même, la masse d'énergie qui y est enfouie ou y reste gelée, se manifeste en le mouvement vers l'avant de l'évolution qui, graduellement, pas à pas, met en lumière les divers modes de la conscience à des degrés et des potentiels différents jusqu'à ce que soit révélée la cime originelle.

Mais il est encore un mystère plus profond, le mystère des mystères. Il n'y a pas eu qu'une descente générale, la descente d'une force universelle appartenant à un plan supérieur en une autre force universelle appartenant, celle-

là, à un plan inférieur ; mais il y a la descente de l'individu, du Divin personnel dans l'être humain terrestre et en tant que tel. Le Divin naissant homme et menant une vie d'homme parmi nous et comme l'un de nous, le secret de l'Incarnation Divine est le suprême secret. C'est le mécanisme adopté par le Divin pour guérir et transmuier les maux humains — lui-même devenant un homme, se chargeant du poids du mal qui corrompt et fane la vie en le résolvant en lui-même et par lui-même. L'idée chrétienne de l'Incarnation a capté quelque chose de cette vérité. Dieu envoya sur terre son fils unique afin que celui-ci se chargeât des péchés du monde, qu'il souffrît pour l'homme, payât la rançon et ainsi le délivrât, lui permit d'atteindre à la rédemption, lui procurât une place auprès du Père qui est dans les Cieux. Corrompu comme il l'est par un péché originel, l'homme ne peut espérer remporter la rédemption par son propre mérite. Il ne peut que reconnaître son péché, se repentir et attendre que la Grâce le sauve. La vision indienne de l'Incarnation a davantage insisté sur l'aspect positif de la question, c'est-à-dire sur le rôle de l'Incarnation inaugurant et établissant un nouvel ordre de vie — *dharmasamsthâpanârthâya*. L'Avatâr fait descendre et incarne un plus haut principe d'organisation humaine, une plus grande conscience qu'il infuse en le schéma déjà existant, qu'il soit individuel ou collectif et qui a servi son dessein ; maintenant superflu et périmé, ce schéma a besoin d'être refaçonné, ayant tout au plus permis de préparer quelque chose d'autre. L'Avatâr représente une nouvelle révélation et l'exhaussement de la conscience humaine en un plus haut mode d'être — la

forme physique qu'il prend traduit la pression physique exercée pour la confirmation et la fixation de l'illumination intérieure qu'il apporte sur la terre et dans le corps humain. La tradition indienne a centré son attention sur le Bien — *shréyas* — et n'a pas jugé nécessaire de s'étendre sur le Mal. Pour celui qui, toujours et partout, trouve et voit le Bien, le Mal n'existe pas. Sri Aurobindo accorde la même importance aux deux aspects. Mais bien entendu, il ne croit pas à un mal originel et incurable sur la terre et dans la vie terrestre. D'accord avec les anciens enseignements de l'Inde, il affirme l'originelle divinité de l'homme : c'est parce que l'homme est potentiellement et essentiellement divin qu'il peut devenir divin réellement et totalement. La Bible parle bien de l'homme devenant parfait comme le Père céleste est parfait, mais cela est uniquement dû à la Grâce répandue sur l'homme et non à quelque perfection qui lui serait inhérente. En accordant la pleine divinité à l'homme, Sri Aurobindo, pour autant, ne minimise pas la part du non-divin en lui. Cela ne signifie aucun Manichéisme d'aucune sorte, car, pour Sri Aurobindo, le Mal ne commence pas avec le Divin, ni n'est de même nature, c'est une formation ultérieure ou dérivée, dans des conditions données, bien que dans le champ et la sphère du Divin infini. Le mal existe et c'est une âpre réalité ; et s'il est peut-être temporaire, il n'affecte pas l'essentielle réalité, ce n'est pas une illusion et l'on ne peut l'ignorer, l'écarter ou l'éviter comme une chose superficielle, provisoire et sans importance. Il a sa valeur, son rôle et ses implications. Il est réel, mais non pas sans remède. Il est contraire au Divin, non pas

contraire du Divin. Car en sa substance la plus profonde, il n'est jusqu'au Mal qui ne porte ou ne soit la réalité à laquelle il s'oppose ou qu'il nie extérieurement. Le premier des apôtres du Christ n'est-il pas celui-là même qui a renié son maître au moment crucial ? Comme nous l'avons dit, le mal est une formation rendue nécessaire par certaines circonstances. Que changent les circonstances et tout l'arrangement des choses tel qu'il est à présent constitué change automatiquement et radicalement.

Dès lors, le Divin descend dans le corps humain non pas simplement comme essence immanente et cachée — *sarvabhoâtântâratmâ* —, mais comme individu incarnant cette essence — *mânoushim tanum âshritam*. Si terrestre et impur qu'il puisse être, l'homme aussi est essentiellement le Divin lui-même, porte en lui l'étincelle de la conscience suprême qu'il est en sa réalité véritable et supérieure. C'est ainsi qu'en lui se trouve comblé le gouffre qui paraît exister entre le mortel et l'immortel, l'Infini et le Fini, l'Éternel et le Momentané, et le Divin peut lui aussi venir en lui et, en quelque sorte, devenir son moi inférieur.

Le Divin personnel ou individuel quitte sa demeure de la toute-béatitude — Vaikountha —, s'oublie et pénètre en ce monde de la toute-misère ; mais cela ne signifie pas qu'il devienne entièrement l'Homme de Misère : il embrasse en lui-même toute misère, pénètre également dans la substance et le matériau de toute misère, mais tout cela il le baigne de la pression purificatrice et transformatrice de sa propre conscience suprême. Et

pourtant, la douleur et la souffrance sont réelles — cruellement réelles — même pour l'Homme Divin. Tout comme la créature humaine ordinaire souffre et agonise en dépit de l'essence divine en elle, en dépit de son autre réalité plus profonde, son âme d'inaliénable félicité, son être psychique, le Divin lui aussi souffre, et de la même façon, en dépit de sa divinité. Cette double ligne de conscience, ce système de parallèles courant le long l'une de l'autre, s'influençant l'une l'autre (voire se coupant l'une l'autre, si l'on examine les choses du point de vue de l'infini) livre tout le secret mécanisme de la création, son objet, son fonctionnement et son accomplissement. Il ne s'agit de rien d'autre que du remplacement ou de l'élimination graduels, de l'élévation ou de la sublimation graduelles des éléments d'une ligne qui se transmutent en ceux de l'autre. Le Divin pénètre en le Mal afin de déraciner le Mal et de semer à sa place ou de délivrer et cultiver la graine de Divinité enfouie et perdue dans les profondeurs de l'inerte inconscience.

Essentiellement, le Divin descend comme individu afin de hâter le processus évolutif et de le mener à terme ; il prend la forme humaine afin d'élever l'humanité à la divinité. La réalité et la nature du processus ont trouvé un excellent exemple en Shri Râmakrishna qui, dit-on, embrassa successivement différentes lignes de discipline spirituelle et, par une suprême et souveraine force de concentration, parvint en quelques jours à la réalisation offerte par chacune, ce qui, en temps normal, pourrait prendre des années ou même des vies. À l'instar d'une dynamo, le Divin réunit et concentre en lui la force

universelle, l'Énergie de la Nature qu'il règle et canalise afin de la donner dans toute son efficacité intégrale et absolue. Et il accepte la douleur des mortels, avale le poison de la vie ignorante — tel Nilakantha Shiva — afin de le transmuter en extase et en immortalité. La Mère Divine est descendue en la nature terrestre d'un corps humain :

*Of her pangs she made a mystic poignant sword . . .*

*Hoping her greater being to implant*

*That heaven might native grow on mortal soil.<sup>1</sup>*

De ses affres, elle fit une poignante épée mystique . . .

Espérant installer son être plus grand

Pour que le ciel puisse naître et grandir sur le sol mortel.

Mais c'est là *la part de Dieu*<sup>2</sup> ; car l'homme en tant qu'homme a lui aussi son rôle à tenir. Le Divin descendant pour accomplir la tâche ne veut en effet dire ni l'une ni l'autre de ces deux choses : cela ne veut d'abord pas dire qu'il s'agisse d'un miracle soudain, d'un *deus ex machina*, un fiat du ciel qui renverse et brise tout devant lui et n'a pratiquement aucun rapport, logique ou causal, avec ce qui précède et ce qui suit. Au contraire, c'est, comme nous l'avons dit, la culmination d'un long processus, le sceau de l'accomplissement apposé sur une préparation soutenue et une croissance laborieuse. Le Divin descend lorsque le moment est venu, c'est-à-dire lorsque les

1. Sri Aurobindo : *Savitri*, Livre I, Chant I.

2. En français dans le texte.

forces et les instruments ont été suffisamment développés, raffinés, aiguisés, trempés pour harnacher et manier le Pouvoir d'au-dessus. Sans cette préparation, si les conditions nécessaires n'avaient été remplies, la Grâce, ne serait pas descendue, bien qu'il soit également vrai que, sans la Grâce, la culmination et le complet accomplissement n'auraient pas eu lieu — il n'y aurait eu qu'un cercle vicieux ou un interminable va-et-vient. En second lieu, la Descente ne signifie pas davantage qu'à sa suite tout le travail soit automatiquement et immédiatement fait et terminé, ou qu'il ne reste plus rien à faire. Loin de là. Cela signifie que ce qui a si longtemps et pratiquement été hors d'atteinte, ce vers quoi il fallait marcher à pas incertains, en faisant des efforts confus et en tournant en rond, comme dans une forêt vierge dépourvue de piste ou comme sur une mer jamais recensée sur les cartes, a maintenant été rapproché de la compréhension humaine, rendu plus familier, et fait à présent partie intégrante de l'atmosphère terrestre habituelle, en sorte que tout être humain qui aspire authentiquement et cherche cela peut le trouver autour de lui — seul, un mince voile l'en sépare, qu'il faut légèrement écarter, dans lequel il faut pratiquer une petite ouverture, et l'on entre alors en contact avec ce que l'on recherche, ou même on y pénètre. Cela veut dire que la Grâce s'est penchée sur l'homme, mais qu'également l'homme doit du moins tendre les bras pour la toucher et l'étreindre. Au surplus, pour rendre cette Grâce active et réelle de façon permanente dans la conscience ordinaire, on doit travailler, traduire dans les faits ce qui a été donné en potentiel : la graine a été semée

pour lui, l'arbre croîtra et fleurira et donnera des fruits, pourvu que les soins et l'attention nécessaires soient prodigués au sol qui le porte.

Ainsi donc la personne humaine incarnée qui a devant elle la Personne Divine incarnée doit-elle savoir comment installer et incorporer la Personne Divine en elle, en son corps et son existence physique. Tel était peut-être le mystère que l'on a voulu que transmette le sacrement chrétien de la transsubstantiation. Le pain et le vin que l'initié doit absorber représentent — sont ou deviennent réellement et physiquement, ainsi que l'affirment les mystiques, — la chair et le sang du Christ. On doit devenir la Personne Divine en sa chair et son sang, totalement et intégralement. De même que le fossile est la transmutation en pierre, grain par grain, d'un corps vivant — les éléments organique étant éliminés et remplacés par des éléments inorganiques en leur structure atomique et leur constitution mêmes —, de même la structure humaine vivante, la formation mentale, vitale et physique sera-t-elle traduite, grain par grain, atome par atome, en la substance divine par l'infusion et l'imposition de la personne divine.

Cependant, les mystiques chrétiens, pour leur part, ne semblent pas avoir visé la transsubstantiation physique réelle — bien que cela ait pu être sous-entendu dans l'ancien sacrement hébreu de l'Eucharistie; la perfection qu'ils recherchaient devait être goûtée au Ciel en compagnie du Père et non pas sur cette terre et dans ce corps humain: leur but était plus une sublimation qu'une transformation. Pour eux, la chair était toujours trop faible.

## Évolution de la conscience spirituelle

Il n'est jusqu'aux Rishi védiques qui ne se soient référés aux anciens, plus anciens qu'eux-mêmes. "Les anciens, disent-ils, célébraient Agni et, à notre tour, nous, modernes, célébrons la même divinité." Ou bien : "Ainsi parlaient nos ancêtres", ou encore : "Ainsi nous ont parlé ceux qui nous ont précédés", etc.

En fait, dans le domaine de la discipline spirituelle, la tradition semble avoir toujours été de réaliser à nouveau ce qui l'avait déjà été par d'autres, de redécouvrir ce qui l'avait déjà été, de réinstaurer d'anciennes vérités. D'autres ont déjà pris le Chemin, nous n'avons qu'à suivre. L'enseignement — la réalisation — est, au fil des millénaires, transmis sans interruption de Maître à disciple. En d'autres termes, l'idée est que, toujours et partout, la réalisation spirituelle fondamentale demeure la même : seuls, varient le nom et la forme en fonction de l'époque et du milieu. L'unique réalité est diversement nommée, dit le Véda. Qui peut dire à quand remonte la première aurore ? L'aurore présente a suivi le chemin des aurores infinies qui la précèdent, et elle est la première dans la succession éternelle des aurores à venir. Ainsi chante le Rishi Kanwa. Car le cœur de la réalisation spirituelle est d'accéder au statut de l'Esprit et d'en posséder la conscience. Cet Esprit peut être nommé Dieu

par le théiste, ou Nihil par le Négativiste, ou Brahman (l'Un) par le Positiviste (spirituel). Mais l'expérience essentielle d'une réalité cosmique et transcendante ne diffère que très peu. Dès lors, il est dit qu'il n'existe qu'un but, qu'un objet et, tout au plus certains principes généraux, certains sentiers précis qu'il faut suivre si l'on doit marcher dans la bonne direction, avancer sans encombre et arriver à coup sûr : mais ils ont été bien délimités, relevés, répertoriés et n'admettent pas de changements ou de déviations graves. L'aspiration spirituelle est un mouvement bien précis et unitaire, qui trouve son accomplissement en un statut également précis et invariable de la conscience. Le domaine spirituel est, peut-on dire, un domaine type, où il n'existe pas de place pour une variation, une croissance ou une évolution subite et imprévue.

Mais en est-il réellement ainsi ? Car, si l'on reconnaît et accepte le caractère évolutif de la nature et de la conscience humaines, la perspective devient quelque peu différente et l'on voit que la civilisation humaine traverse des étapes progressives : au début, l'homme était centré dans sa conscience physique qui était son occupation majeure ; il était *annamaya pourousha* ; il s'est ensuite élevé et centré dans la conscience vitale, ainsi est-il devenu fondamentalement *prānamaya pourousha* ; il a ensuite grimpé dans la conscience mentale et est devenu *manomaya pourousha* ; de ce niveau, il a tenté de pousser encore au-delà. Sur chaque plan, la vie est organisée en fonction du caractère central, de la loi — du dharma — de ce plan. On peut avoir sur chacun de ces plans l'expérience religieuse

ou spirituelle représentant un degré de croissance et d'évolution qui varie avec le plan auquel l'expérience se rattache. C'est pourquoi le Tantra parle d'une triple gradation de chercheurs spirituels et, en conséquence, de trois types ou lignes de discipline spirituelle : l'animale (*pashou bhāva*), l'héroïque (*vīra bhāva*), et la divine (*dēva bhāva*). Non seulement cette classification est une classification modèle mais elle présente également un caractère hiérarchique et évolutif.

Au lieu d'être une simple entité unitaire, la conscience divine ou spirituelle est une vaste réalité complexe et stratifiée. "Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père", dit la Bible — beaucoup de demeures disposées sur de nombreux paliers, peut-on ajouter. Il existe également différents niveaux, différentes approches utiles à différents chercheurs, en fonction du point de départ de chacun, de son *point de repère*<sup>1</sup>. Lorsque l'on parle d'union avec le Divin ou d'entrer dans la conscience spirituelle, on ne se réfère pas à la même vérité, la même réalité identique qu'un autre. Il y a un Divin physique, un Divin vital, un Divin mental ; et au delà du mental — là d'où l'on peut considérer que part la région de l'esprit vrai —, il existe d'autres innombrables modes, aspects, manifestations du Divin.

Il n'y a pas, disons-nous que les aspects du Divin, mais il existe aussi en lui des niveaux. La conscience spirituelle s'élève en gradins et chaque ramification a son optique propre, sa perspective propre, son rythme et son caractère propres. Or, tant que l'homme s'occupait surtout

1. En français dans le texte.

de ses activités physico-vitales ou physico-vitales mentalisées, tant que le fardeau de son corps, de sa vie et même de son mental lui pesait, tant que la gravitation en était normalement très forte, presque irrésistible, l'impulsion spirituelle en lui se présentait généralement comme un mouvement pour les fuir en *quelque* chose au-delà. C'était en gros un mouvement négatif et qui suffisait pour retrancher, rejeter, sublimer le statut inférieur et, d'une façon ou d'une autre, s'élever en quelque chose qui ne soit pas cela (*néti*) : à ce stade de la conscience humaine, la question se posait peu d'un examen scientifique de l'Au-delà, de sa constitution et sa composition précises.

Mais une fois obtenue la possibilité d'une reconnaissance plus normalisée, plus familière et plus large de l'Au-Delà, lorsque l'être humain a été mentalisé à un degré et d'une façon qui l'obligent à passer à un statut supérieur et à y avoir couramment sa vie, alors il devient urgent de savoir et de découvrir où l'on va exactement, dans quel domaine et à quel niveau, quand on est au-delà. La question, il est vrai, attira l'attention des anciens eux aussi; mais c'était plutôt une recherche intéressante, pour une bonne part spéculative et théorique, qui n'avait ni la réalité, ni le caractère obsédant d'un problème du jour. Nous avons aujourd'hui établi une science presque exhaustive de la conscience inférieure, de l'hémisphère inférieur — dans la mesure, bien entendu, où une telle science qui se meut dans la lumière de la conscience partielle et inférieure peut être exhaustive. Et nous avons de la même façon besoin, à l'heure actuelle, d'une science complète et précise de la Conscience Divine. De même

qu'il existe une logique du fini, de même existe-t-il une logique de l'infini et non pas seulement sa magie, et il importe que cela aussi soit découvert et qu'un relevé en soit fait.

Dès lors, la description la plus haute et la plus complète du Divin est peut-être Sat-chit-ânanda. Mais même ainsi, c'est encore une description très générale et, somme toute, inadéquate. Il faut la compléter et que lui soient annexées d'autres catégories, si l'on peut dire. Car Sat-chit-ânanda nous présente le Sat Brahman. Il y a aussi l'Asat Brahman. Et nous devons par ailleurs accepter une réalité qui n'est ni Sat ni Asat — *nâssadâssînno sadâssît*, dit le Véda. Quant à l'adjonction des détails dans un infini autrement presque blanc et sans traits, le relevé par Sri Aurobindo de ce vaste inconnu — avec les catégories du Supramental et de ses divers niveaux, ainsi que du Surmental et de ses niveaux à lui aussi, toutes ces catégories constituant le Statut Divin et la Conscience Divine — est une révélation nouvelle et presque révolutionnaire dont le monde actuel a besoin, qu'il appelle et pour laquelle il a été préparé au cours de tous les cycles de l'évolution.

Cela revient à dire qu'avec la connaissance qui nous est aujourd'hui octroyée, il est possible de déterminer plus ou moins précisément les altitudes auxquelles se sont élevées les diverses réalisations spirituelles d'autrefois, et possible, également de voir les degrés ou les étapes successives de l'évolution de la conscience spirituelle. On peut ici noter un repère essentiel qui nous intéresse actuellement. La conscience spirituelle a gravi des sommets de

plus en plus élevés et les a conquis l'un après l'autre. L'heure présente nous voit en pleine crise, à un croisement décisif. La conscience spirituelle que l'homme a jusqu'à présent atteinte et qu'il est certain de posséder (en sa nature intérieure) se limite au niveau supérieur du mental avec quelques infiltrations du Surmental et — par cet intermédiaire servant de tremplin — à un bond dans un Au-Delà indéfini et presque blanc. Le temps est à présent venu et les conditions sont réunies pour que la conscience spirituelle en l'humanité parvienne au statut qui se trouve au-dessus du Surmental — au Supramental —, en fasse une réalité vivante et bâtit, en lui et grâce à lui, sa conscience ordinaire.

Une révélation progressive d'états de plus en plus hauts et intégraux de la conscience spirituelle en et grâce aux réalisations des mystiques, des sages et des voyants — des hommes divins — de tous les temps, telle est la méthode de l'évolution qui marque la vie de l'homme sur la terre. Cette évolution spirituelle ne peut toutefois être clairement visible dans la vie et le caractère extérieurs de l'homme : le phénomène a davantage eu lieu en son être intérieur, a davantage été un phénomène occulte. Dès lors, s'est intercalé un mur de séparation entre les deux. Le voile n'a pas été déchiré, précisément parce que la plus haute possibilité spirituelle n'a pas été atteinte ni mise en œuvre. La vocation contemporaine est justement de se débarrasser de ce voile, de faire de la nature humaine une entité unifiée et fuselée, une incarnation complète de la conscience spirituelle en la plénitude de sa propre nature à sa source et origine.

## La conscience en tant qu'énergie

### 1

Un fil sous tension—où passe un courant électrique disons de plusieurs milliers de volts—semble tout à fait innocent, inanimé, inactif, presque inerte. Point n'est besoin de dire que les apparences sont trompeuses. De même pour la vie morte d'un Yogi. L'action ne consiste pas qu'en un mouvement mécanique visible à l'œil nu : subtils, invisibles, difficiles à déceler, fût-ce à l'aide des instruments les plus sensibles, les mouvements intra-atomiques n'en sont pas moins riches d'une puissance formidable, jusqu'à des degrés inimaginables. Chez l'homme, ce n'est pas davantage l'ampleur des flexions musculaires qui donne la mesure ou le potentiel de son activité. On ne peut pas dire que le fantassin de la première ligne qui se rue à l'assaut, tire, joue de la baïonnette, tue et est tué soit plus actif et dynamique que le général tranquillement assis dans une guérite, à l'arrière, et qui se contente d'envoyer ses ordres. Vivékânanda fit toute l'Inde à pied, traversa les mers, parcourut les continents, entreprit des campagnes impétueuses — entretiens, débats, conférences : ce fut une vie magnifiquement dotée de mouvements musculaires. À côté de lui, Râmakrishna paraîtrait dépourvu de tout intérêt—inactif, "introverti" : sa vie fut marquée de moins de déplacements ou d'exer-

cices musculaires. Et pourtant, interrogez quiconque se trouve en contact avec la vie intérieure de ces grandes âmes, il vous répondra que Vivékânanda n'est qu'une étincelle de la puissante Énergie concentrée qu'était Râmakrishna.

Qu'est cette Énergie spirituelle ou yogique ? Dans le monde ordinaire, les êtres au mental moderne concéderaient tout au plus qu'il existe deux sortes d'activité : 1) l'activité réelle — l'action physique, le travail, l'emploi des muscles et des nerfs —, et 2) l'activité passive — l'activité du mental et de la pensée. En vertu des canons du pragmatisme, on accorde une importance particulière, sinon toute l'importance, à la première catégorie. De l'autre catégorie "vidée de son sang par le pâle tour de pensée", il est fait peu de cas. Les gens réfléchis sont tout au plus des philosophes, des anges velléitaires en ce monde prosaïque qu'est le nôtre. Nous avons besoin, sur la terre, de gens d'une étoffe plus solide, de gens dynamiques qui ne soient pas liés à la pensée, mais sachent comment appliquer et exécuter leurs idées, quelles qu'elles puissent être. La grandeur de Lénine tient non à ce qu'il avait des idées révolutionnaires, mais à ce qu'il les dota d'une robuste charpente. Seuls, de tels êtres constituent la catégorie pragmatique, dynamique, utile de l'humanité. Les autres ne sont, selon la gauche la plus radicale, que des parasites, tandis que, pour un regard libéral plus généreux, ils font surtout figure d'éléments décoratifs dans la société humaine. L'énergie mentale peut tirer des plans sur la comète, beaux, peut-être, mais sans vie ; seule, l'énergie musculaire donne un corps vivant et matériel — un domi-

cile et un nom — à ce qui, autrement, serait un néant éthéré.

Cependant, l'énergie n'est pas que musculaire (physique) ou que cérébrale. Il existe des énergies subtiles que la pensée et pourtant plus dynamiques que le muscle (ou que la pile électrique). Telle est, par exemple, l'énergie vitale, bien que, pour les biochimistes orthodoxes, il n'existe aucune espèce de vitalisme qui soit plus qu'une réaction physico-chimique. C'est là, en fait, l'énergie qui compte dans la vie ; car c'est elle qui entraîne ce que nous appelons réussite dans le monde. Un homme qui a de l'entregent, comme on dit, n'est rien d'autre qu'une personne douée d'une abondante énergie vitale. Mais cette énergie a elle-même ses gradations. Elle peut être profonde, contrôlée, organisée ou bien trépidante, expansive et confuse, cette seconde catégorie s'exprimant et se dépensant souvent en mouvements purement extérieurs, nerveux et musculaires. Toutefois, ceux qui ont acquis une notoriété de grands hommes d'action sont précisément ceux-là qui sont pourvus de l'énergie vitale de la première catégorie.

Le Yogi — le Hatha-Yogi, le Râdja-Yogi, le Tantrique — cherche consciemment à maîtriser cette énergie de vie, à la posséder, à la plier à sa volonté. Le Yogi, le vrai Yogi ambitionne une qualité plus haute, une potentialité plus profonde de l'énergie de vie : l'Énergie Vitale Intérieure, pourrait-on l'appeler. Cette énergie vitale intérieure est dans la ligne de l'énergie vitale universelle et une avec elle ; dès lors, il est dit que celui qui possède et contrôle ce pouvoir a autorité sur le pouvoir universel.

Toutes les autres énergies — visibles, tangibles, concrétisées, et canalisées — sont des formations et des personifications particulières de l'énergie-mère. Les énergies les plus physiques et les plus matérielles — mécaniques, électriques, nerveuses, etc. — sont toutes, elles-mêmes, des dérivés et de moindres potentiels de cette source et origine. La maîtrise de l'énergie vitale intérieure est tout le secret de ce que l'on connaît sous le nom d'occultisme, et même de magie, noire ou blanche, de charmes et d'autres pouvoirs du même ordre ou miracles. Les huit *siddhi*<sup>1</sup> bien connues des Yogi sont les résultats naturels de cette maîtrise. Fort d'une telle maîtrise, le Yogi contrôle et dirige son destin; de la même façon, il peut également contrôler et diriger le destin d'autrui, voire le destin de peuples et de l'ensemble de l'humanité. Tel est le sens plus profond dont est riche la grande expression de la Guîtâ — *lokasamgraha*<sup>2</sup>. En fait, les grandes âmes sont précisément celles qui épousent le courant ascendant de la Nature, en qui et par qui la Nature exécute de vastes changements, préparant les étapes de l'évolution dans le monde et l'humanité.

Mais qu'est-ce, d'autre part, que cette énergie vitale universelle? Elle aussi est un instrument, et non l'agent ultime. En soi, l'énergie vitale est somme toute aveugle; elle se meut instinctivement, ou intuitivement, dirait Bergson. Elle ne sait pas consciemment d'avance le prochain pas qu'il lui faut faire. Dès lors, la conscience est

1. Pouvoirs occultes.

2. Soutien de la race en son évolution cyclique.

le secret. C'est elle "le pouvoir derrière le trône", elle dont parle l'Oupanishad comme de la vie de la Vie, *prânasya prânâh*, en son analyse de l'ultime dynamique des choses.

C'est le but de tout Yoga, de toute discipline spirituelle que d'arriver finalement à cette conscience, à cette réalité suprême qui réside derrière toute existence, qui est la source et la substance de tout. C'est en cette Conscience que toute la création est enroulée et hors de cette Conscience qu'elle est déroulée. Simplement, il est des sentiers de discipline spirituelle qui préfèrent et adoptent le mouvement d'enroulement et d'autres qui cherchent celui du déroulement : le premier est le sentier de *nivritti*, le second celui de *pravritti*.

Ainsi la conscience n'est-elle pas simplement un mode d'être, mais également une force de devenir. Tout ce qui doit prendre forme et être actif, que ce soit dans le monde le plus grossier — le matériel — ou le plus subtil — l'idéatif — est à l'origine une graine, une tension, un point de concentration de cette conscience. Le Yogi devient potentiellement tout-puissant, car il est un avec la Toute-Puissance, la Conscience-Mère. Le parfait homme spirituel ne se contente pas de demeurer avec le Divin ou d'être dans Son intimité (*sâlokya*), il ne se contente pas d'être fait à l'image du Divin (*sâroûpya*) et, pas davantage, il ne se contente d'être à l'unisson du Divin et un avec Lui (*sâyoujya*), mais il possède, merveille des merveilles, la même nature, c'est-à-dire les mêmes pouvoirs et les mêmes capacités que le Divin (*sâdharmya*).

Devenir un pouvoir et une personnalité du Divin omnipotent — ce devenir dynamique est un secret connu

des Yogi et des mystiques. Simplement, il n'a pas été étudié dans toutes ses implications, on ne lui a pas reconnu toute la valeur et l'importance qui lui appartiennent de plein droit, pour cette raison que l'on avait découvert et admis le principe, mais que la bonne clef, elle, n'avait pas été trouvée, qui pouvait relâcher et manipuler l'Énergie à son potentiel le plus haut et en sa plus grande amplitude. Car, jusqu'à présent, la tendance principale chez l'homme spirituel a été de suivre le chemin de *nivritti* plutôt que celui de *pravritti*, ce dernier étant plus ou moins identifié avec le chemin de l'Ignorance. Mais il existe une ligne supérieure de *pravritti* qui signifie la manifestation du Divin, et non pas seulement l'expression de la Nature inférieure.

## 2

La force de la conscience n'est pas simplement la force qu'une idée ou une pensée peut avoir. On ne comprend généralement pas la distinction entre les deux. En réalité, toutefois, la pensée ou l'idée est une forme d'action de l'énergie dans le mental, et le mental n'est qu'un champ ou qu'un échelon—pas le plus dynamique, ni le plus direct ou le plus immédiat — parmi bien d'autres pour le jeu de la conscience, ainsi que je l'ai déjà dit. L'énergie mentale, l'énergie vitale, l'énergie physique ou matérielle sont diverses formes et diverses étapes dans l'expression de la conscience-énergie (Chit-Tapas). Nous pouvons également tirer au clair et comprendre la nature et la fonction de la conscience-énergie en suivant une autre ligne de son *modus vivendi*.

La conscience dispose d'un quadruple potentiel. Le

premier est la conscience ordinaire, qui est surtout mentale; c'est la sphère qui comprend les mouvements dont, en général et d'habitude, l'homme est conscient. C'est ce que l'Oupanishad appelle *jâgrat* ou *jâgaritasthâna* et définit comme *bahihprajna* : c'est l'état de veille où il n'est de connaissance que des objets extérieurs. En d'autres termes, la conscience est ici entièrement objectivée, extériorisée — "extravertie". C'est également une formation fortement individualisée, la conscience est isolée et délimitée par ce que l'on pourrait appeler l'anneau protecteur d'une personnalité caractéristiquement séparative où elle est enclose; c'est une formation superficielle, une membrane constituée, jour après jour, de sensations et de pensées, de perceptions et de souvenirs, d'impressions et d'associations. C'est un système d'action et de réaction extérieures contre son environnement actuel ou au cœur de cet environnement. Le deuxième potentiel est celui de la Conscience Intérieure : la caractéristique en est qu'ici la conscience n'est plus catégoriquement séparative et individuelle, étroitement et rigidement égoïste. Elle se voit et se perçoit comme faisant partie de la conscience universelle, ou bien une avec elle. Elle considère son individualité comme une simple vague du mouvement universel. On l'appelle aussi parfois conscience subliminale, car elle agit sous, ou derrière l'étendue superficielle de la conscience ordinaire. Elle est faite des pouvoirs résiduels de la conscience ordinaire, des vibrations et tensions subsistantes qui se stabilisent et demeurent à l'arrière-plan et ne sont pas immédiatement requises ou utilisées aux desseins de la vie : elle contacte aussi les énergies et les

mouvements qui jaillissent de la vie universelle. Les phénomènes de clairvoyance et clairaudience, la connaissance du passé et de l'avenir, la connaissance d'autres mondes, d'autres personnes et d'autres êtres, certains mouvements plus dynamiques tels que l'influence à distance, le gouvernement et le contrôle à distance, sans aucun moyen extérieur, sont connus de toutes les disciplines yogiques et représentent diverses manifestations du pouvoir de cette Conscience Intérieure. Mais il n'y a pas seulement une conscience extérieure et une conscience intérieure; il y a également une conscience plus profonde ou inférieure. C'est le vaste domaine qui a été exploré, et l'est encore, par les psychologues modernes. On l'appelle le subconscient et, parfois aussi, l'inconscient; mais en réalité, on devrait l'appeler la conscience enclose, car elle n'est pas totalement dépourvue de conscience, elle est consciente à sa façon — la conscience est involuée ou perdue en elle-même ou enterrée. Elle comprend ces mouvements et ces impulsions, ces inclinations et ces dispositions qui n'ont pas de base rationnelle, qui ont au contraire une base irrationnelle; ils ne sont pas acquis ou développés par l'individu pendant le cours normal de l'expérience de la vie, ils sont enracinés, enfouis dans la nature de l'homme et inhérents à sa composition biologique et physique originelle. De même que l'embryon humain récapitule en la matrice toute l'histoire de l'évolution animale de l'homme, de même l'homme normal, fût-il le plus civilisé, le plus éloigné, apparemment, de ses amarres et de ses sources d'antan, abrite-t-il en ses cellules, d'une façon miraculeusement vivante, la mémoire de vastes époques

géologiques, les grands conflits, les grandes convulsions par lesquels sont passés la terre et ses habitants, les besoins élémentaires de la force de vie à l'état brut, ses espoirs, ses peurs, ses désirs, ses faims qui constituent la conscience rudimentaire et primitive, l'atavisme par quoi l'homme d'aujourd'hui se rattache non seulement à ses frustes ancêtres, mais encore au monde végétal — peut-être même au monde minéral — d'où sont sorties et ont évolué les cellules de son corps. Légendes et contes de fée, mythologies et fables sont un exemple et une illustration rationalisés des vibrations et des envies qui animaient la conscience à l'origine. C'était une conscience primitive et collective — une conscience de race. C'est la même qui, à l'état *chromosomique*, peut-on presque dire, se retrouve aujourd'hui en la constitution de l'homme individuel. Cette région de l'inconscient (ou de la conscience enclose) est un véritable champ de force : elle gît à la racine de tous les dynamismes de surface. La conscience de surface, *jâgrat*, est une très petite portion du tout, le sommet de la pyramide, ou bien c'est un iceberg : submergée, la majeure partie en échappe à notre vue normale. Dans les mouvements réflexes, en de subites explosions irréfléchies, en des rêves et des rêveries, ce courant sous-jacent se dessine, devient visible et reconnaissable. Même autrement, ils exercent une profonde influence sur tous nos mouvements conscients. Cette conscience souterraine est l'entrepôt des éléments les plus sombres, les moins illuminés qui aient grandi et fleuri dans la vase de l'habitat originel de l'homme. Ce sont de petites forces laides, violentes, anti-sociales, chaotiques;

leur nom est cruauté, faim et aveugle égoïsme. Nulle part mieux qu'en cette région la grande vérité oupanishadique ne trouve à s'appliquer : la Faim qui est la Mort.

Mais c'est là l'envers de la Nature, il y a aussi un côté ensoleillé. S'il existe un nadir, il doit y avoir un zénith qui lui corresponde. Selon l'image védique, si l'homme est né de la Mère Obscure, il est également l'enfant de la Blanche Mère (*krishna* et *shvétî*). Ou encore, si la Terre est notre mère, le Ciel est notre père — *dyaour mé pitâ matâ prithivî iyam*. En d'autres termes, la conscience ne se déploie pas qu'en profondeur, mais en hauteur aussi — elle est verticalement déployée, infinie des deux façons. De même qu'il y a une subconscience ou une inconscience, de même y a-t-il une supraconscience à l'autre extrémité.

Or, cette supraconscience est la véritable origine de la création, bien que la création apparente et objective commence avec l'Inconscience et y ait ses fondations. Toutes les normes et tous les archétypes appartiennent à la supraconscience ; pour les besoins de la création matérielle, ils sont précipités ou projetés comme une semence en l'Inconscient, ce qui les soumet à un changement, une déformation et un décalage. Tous les thèmes majeurs des mythes de rêve et des légendes préhistoriques que les psychologues prétendent avoir trouvés enfouis dans la conscience subconsciente de l'homme sont en fait des échos et des mirages de grandes réalités spirituelles — supraconscientes — réfléchies ici-bas. Les thèmes du Héros, de la Mère Duelle (Sombre et Lumineuse), de la Création et du Sacrifice sont, selon Jung, les dramatisations de certains mouvements et besoins fondamentaux en l'obscur

nature subconsciente. Cependant, Jung avance une suggestion lumineuse en définissant la nature de ce vaste complexe. Le sens général, dit Jung, est celui d'un mouvement en avant, d'un voyage difficile, d'une traction en arrière et vers le bas, de béants abîmes qui appellent, d'une lumière qui fait signe. C'est un effort, un labeur de ce qui est enfoui et étouffé pour venir au grand jour, à la conscience normale et ainsi relâcher une tension malsaine, restaurer un équilibre dans le système de l'individu. Les psychologues modernes insistent beaucoup sur l'intégration de la personnalité. La plupart des maux dont souffre la nature humaine, disent-ils, sont dus à cette division, à ce schisme qui s'est produit en elle : une subconscience étouffée et une conscience exprimée qui cherche à exprimer une négation de cette subconscience. La psychologie moderne préconise de plonger dans les régions inférieures pour carrément affronter les éléments qui s'y trouvent, quels qu'ils soient et pour les aider à suivre leur inclination naturelle à monter et voir la lumière du jour. Ce n'est qu'ainsi que peuvent être établis un mouvement unitaire, une uniformité et un équilibre dans la conscience et l'être entiers.

Jusque-là, rien à dire. Mais deux choses doivent être considérées. Tout d'abord, la résolution de l'habituel conflit dans la conscience de l'homme, l'intégration de sa personnalité ne sont pas choses entièrement faisables dans le rayon de la nature actuelle et dans le champ des forces réelles en jeu. On ne peut escompter qu'une ombre de la résolution et de l'intégration véritables. Affronter consciemment les forces discordantes, faire calmement le relevé de la vraie nature des *libidos* submergées ou

reléguées au second plan, accepter volontairement ces éléments obscurs comme une partie de la nature humaine ordinaire ne suffit pas nécessairement à les sublimer et à les purifier ou à les transformer. La chose n'est possible qu'au moyen d'une autre force et sur un autre plan, par l'intervention et la fusion, précisément, de la supraconscience. Ici, intervient le second point qu'il importe de noter. Car c'est vers cette supraconscience que toute la lutte et tout le combat de la sous-conscience s'orientent et se dirigent. L'impérieux désir, la faim brûlante, en la subconscience, d'aller de l'avant, de s'échapper en la lumière ne se rapporte pas qu'au mouvement vers la perception et la conscience ordinaires : la direction en est plus profonde et le but plus élevé — la subconscience cherche ce dont elle est une image décalée et déformée, l'origine même, la source même, la hauteur d'où elle est tombée.

Cette supraconscience possède un mode particulier de son énergie quintessentielle dont l'action est toute-puissante et l'effet immédiat. Ce mode est aussi pur que l'incandescente lumière solaire la plus pure et incarne la force concentrée de la conscience. C'est la prime vibration créatrice de l'Être suprême ou absolu. Cette suprême forme de la conscience-énergie supraconsciente, Sri Aurobindo l'appelle Supramental. Il existe bien entendu d'autres couches, d'autres strates de supraconscience menant au supramental qui sont de potentiels divers et personnifient différents degrés de pouvoir et de conscience spirituels.

Nous avons parlé de la Conscience du Dedans. Mais nous devons à présent signaler qu'il existe une Conscience

du Tréfonds. De même que la Supraconscience est une conscience-énergie en hauteur, la Conscience du Tréfonds est une conscience-énergie en profondeur, la plus profonde profondeur, par-delà ou derrière la Conscience du Dedans. Pour parler en termes de géométrie, nous pouvons dire que la section verticale de la conscience représente la ligne qui va de la supraconscience à la subconscience ou vice versa ; la section horizontale représente l'habituel état de veille de la conscience ; et il y a une section transversale qui, de la surface, conduit d'abord à la Conscience du Dedans et finalement à la Conscience du Tréfonds. Cette conscience du tréfonds — la conscience la plus profonde, celée en la caverne du cœur, *gouhâhitam gahvareshtam*, — est la conscience de l'âme, l'Être Psychique, ainsi que Sri Aurobindo l'appelle : c'est l'immortel en le mortel. C'est, comme on l'a souvent décrit, le noyau autour duquel est cristallisée et organisée la triple nature de l'homme qui se compose de son mental, de sa vie et de son corps, le centre d'énergie dynamique qui, en secret, les vivifie et, peu à peu, les purifie et les transforme en des fonctions plus hautes et de plus hautes incarnations de la conscience. C'est en fait cette conscience des profondeurs qui sert de trait d'union — du moins est-elle le plus puissant — entre le Supraconscient et le Subconscient ou l'Inconscient. Elle prend en elle tous les éléments de la conscience qu'en sa course évolutive depuis les niveaux les plus bas, les plus élémentaires, le passé acquis et élaborés — et ce qui était vil et rude, elle le sort du moule, changé, par sa pression inhérente et sa secrète gestation, en la noble et lumineuse substance la plus pure de la réalité supraconsciente par-

faitement organisée. En réalité, c'est la mystique alchimie que les philosophes expérimentèrent au Moyen-Âge. Dans ce contexte, nous pouvons noter que la Conscience du Dedans sert d'intermédiaire à l'action de la Conscience du Tréfonds — et de celle du Sommet, aussi bien.

Il est possible de décrire tout le phénomène d'une façon différente et de dire, en la langue dévotionnelle des Mystiques, que la Conscience du Tréfonds est l'Enfant Divin, le Supraconscient le Divin Père et la Conscience Inférieure la Grande Mère (*Magna Mater*) : la Conscience Intérieure et la Conscience Extérieure sont le champ d'action ainsi que l'instrument de cette Divine Trinité.

Nous voyons dès lors que l'homme est un être infiniment complexe. Nous avons fait allusion aux quatre ou cinq accords majeurs en lui, mais chacun possède à son tour d'innombrables degrés de vibrations. L'homme est un faisceau, ou une dynamo d'énergie, et cette énergie n'est autre que la force de la conscience. À différents modes ou potentiels de cette énergie, on donne différents noms. Et la chose est d'autant plus complexe que tous ces éléments existent simultanément et agissent simultanément, bien qu'à des degrés et des intensités variés. Ils agissent les uns sur les autres et, isolément ou collectivement, marquent de leur sceau la nature et le caractère de l'être individuel, dont ils façonnent et dirigent le statut physique et la vie pragmatique. Un homme peut néanmoins adopter consciemment une position et un statut précis, s'identifier avec une force particulière de conscience de construire son être et sa vie selon la vérité et le rythme de cette conscience. Naturellement, les limites et la limitation de cette

conscience indiquent également les limites et la limitation de la façon dont il peut disposer de sa vie. Lorsque l'on dit que la force spirituelle est inefficace sur le plan physique, dans les choses séculières — Bouddha, dit-on, par exemple, n'a pas été capable de purger la terre de l'âge, de la maladie et de la mort (bien que telle n'ait pas été l'intention de Bouddha, son propos était d'indiquer un moyen de s'échapper, d'esquiver les maux de la vie et, en cela, il a totalement réussi) —, cela veut seulement dire que le juste mode ou le juste potentiel d'énergie spirituelle n'a pas été trouvé. D'ailleurs, les plus puissantes forces temporelles ne sont pas elles-mêmes souverainement efficaces dans les affaires terrestres, autrement la Force-Nazie gouvernerait le monde aujourd'hui.

Il faut néanmoins se rappeler qu'en leur apparente diversité toutes ces couches et tous ces degrés d'être ou de conscience ou d'énergie forment essentiellement une entité, une identité unique et indivisible. Ce que l'on appelle le plus haut et ce que l'on appelle le plus bas ne sont pas, en réalité, des entités sans rapport ni commune mesure : c'est partout le plus haut qui est caché et règne en maître. Le plus bas est le plus haut lui-même vu dans l'autre sens, en quelque sorte : les normes et les vérités types qui ont cours dans la supraconscience sont également les formules et principes directeurs au cœur secret de l'Inconscience, mais apparaissent extérieurement comme des déformations et des caricatures de leur réalité véritable. Même là, cependant, nous pouvons tirer et libérer la pleine force d'une énergie supraconsciente. Nous savons aujourd'hui qu'une particule de matière brute est une masse d'énergie

immobilisée, électrique et rayonnante par nature; ainsi une entité apparemment inconsciente est-elle une masse de Supraconscience en son plus haut potentiel d'énergie. Le secret qui permet de libérer cette énergie atomique de l'Esprit se trouve dans la Science du Yoga.

## En lisant Savitri

Il y a quelque chose de très étrange dans la vie humaine, quelque chose qui ne peut être expliqué par la science actuelle. C'est le fait que l'homme est capable de penser, de sentir, de vouloir, de créer, de détruire, de transformer. Ces facultés ne sont pas dues à la matière, mais à une autre source, à une autre dimension de la conscience. C'est ce que Savitri appelle la "force divine".

La science moderne a découvert que l'énergie atomique est une forme de force immense, capable de transformer la matière en énergie. Mais elle n'a pas encore découvert que l'homme est capable de transformer sa propre conscience en une force divine. C'est le secret de la Science du Yoga.

## La liberté et la force de l'esprit

La première chose qu'il faut apprendre dans la vie, c'est que les circonstances ne sont pas tout : pour écrasantes et fortes qu'elles puissent paraître à un moment donné, l'homme peut toujours leur opposer une réaction. Si, extérieurement, ce n'est pas avec le succès immédiat qu'il escompte, la volonté ainsi exercée n'en est pas perdue pour autant. Tout d'abord, c'est par elle que sont proclamées et affirmées l'indépendance et l'autonomie de l'homme intérieur : quelque chose est découvert au-dedans et se trouve établi, que n'affecte pas l'environnement, qui vit de par sa propre vérité, sa propre réalité authentique, quelque chose qui est toujours heureux et satisfait. C'est à un tel équilibre de la conscience que fait allusion le grand poète, lorsqu'il dit :

Un esprit que n'émeut ni l'endroit ni l'heure.  
L'esprit est sa propre demeure et en lui-même  
Peut faire un Paradis de l'Enfer ...<sup>1</sup>

Le soldat d'un idéal, le martyr témoignent de la réalité de cette condition mentale ; est yogi celui qui est suprêmement indifférent aux contacts extérieurs (*mātrā-sparshah*), fixé qu'il est en son union intérieure avec le

1. Milton : *Paradise Lost* I. 253

Divin. En second lieu, la liberté de la volonté ne fait pas que libérer la personne intérieure, elle exerce également une pression sur le monde extérieur, sur le champ et les circonstances, les obligeant à changer ou à s'aligner en fonction de ce que demande la volonté. La conscience a ce pouvoir; mais tout dépend de la nature de la conscience et de la volonté qu'elle personnifie. Car le potentiel de la conscience-volonté possède des degrés et des niveaux variables. Une volonté appartenant à la conscience purement mentale ne peut avoir qu'un résultat très limité et peut même ne pas du tout se traduire en une modification extérieure. Car elle représente une force sur un million de forces en lice et ses effets dépendront des alliés qu'elle peut mettre de son côté. Il en va de même pour une volonté vitale ou une volonté physico-vitale: elles semblent plus efficaces, mais c'est toujours en un domaine étroit; plus le domaine est étroit, plus est grande l'efficacité possible. En outre, une volonté mentale affecte surtout le domaine mental, une volonté vitale opère directement dans le monde vital et, de la même façon, l'effet d'une force physique se fait sentir sur les choses physiques; chacune se cantonne pour une grande part dans son domaine propre, l'effet sur les autres domaines n'est guère direct ou précis.

Mais la volonté véritablement efficace, qui peut opérer un complet changement, provient d'une source plus haute ou plus profonde. En réalité, la force qui, jamais, ne défaille, qui change jusqu'aux circonstances extérieures, si contraires et gênantes qu'elles paraissent, et les met à son service est la volonté de l'âme, de l'être

spirituel en nous. Et l'homme est l'homme, non pas un simple animal, parce qu'il a été mis en demeure de chercher et de trouver son âme, d'atteindre son être intérieur le plus profond et, de là, de gouverner sa nature extérieure ainsi que les circonstances extérieures. Le nom orthodoxe que l'on donne à cette tentative est discipline spirituelle ou Yoga.

Aux niveaux inférieurs, une volonté consciente, faite de la complexe énergie des volontés mentale, vitale et physique a une force d'efficacité considérable, lorsqu'elle est en proportions suffisantes: et c'est ce qui distingue les grands hommes d'action. Cependant, même en ce cas, leur type n'est pas le type absolu ou infaillible, et ils ne forment pas cette catégorie particulière qui provoquera un changement collectif, amènera le changement fondamental, intensif autant qu'extensif, dont il est besoin en cette crise évolutive de la terre et de l'humanité.

L'homme moyen ordinaire fait partie intégrante du mouvement de la Nature, et sa vie est presque entièrement façonnée par les circonstances: il n'a pas développé d'être indépendant qui puisse réagir contre le courant de la Nature universelle, c'est-à-dire de la Nature en tant que telle, ou telle qu'elle est réellement et dynamiquement exprimée. Il est la créature, expressivement décrite dans la Guîtâ (XVIII-61), qui tourne sans espoir, montée sur la roue de l'Ignorance. Toutefois, parmi les hommes moyens, il en est beaucoup que l'on appelle hommes de caractère et qui ne sont pas entièrement submergés par le courant de la Nature, mais tâchent à se frayer un chemin, fût-ce à contre-courant. Centre puissant de forces autonomes,

leur être psycho-vital, souvent aidé par leur conscience physique, possède une formation indépendante et peut imprimer sur la Nature et les circonstances extérieures son modèle et sa volonté. Bien entendu, tout dépend du degré et du caractère de cette conscience.

Mais le vrai secret du pouvoir de contrôler et guider la loi de la Nature suit une ligne différente ; il ne suit pas la ligne de l'activité normale de la conscience mentale, vitale et physique. Après tout, le corps, la vie et le mental appartiennent ou du moins sont étroitement apparentés à la conscience que l'on a de l'environnement ; ils font en réalité partie des circonstances dans lesquelles on voit le jour, dans lesquelles on vit et se meut. C'est lorsqu'on les contourne ou que l'on passe au-delà, dans l'âme, dans l'être vrai et dans la personnalité divine, que l'on franchit enfin l'état mortel et que l'on accède à l'immortalité — *mrityum tīrtvā... amritam ashnouté* : "Par la dissolution, il franchit la mort et, par la Naissance, il jouit de l'Immortalité." (*Isha Upanishad*, 14.)

## Être ou ne pas être

Un problème moral, *un cas de conscience*<sup>1</sup>, comme on dit en français. Vous défendre contre votre assaillant et le tuer, lui qui vient vous tuer, ou bien rester désarmé et vous faire tuer — de ces deux choses, laquelle est la meilleure, laquelle a la plus grande valeur morale ? Combattre votre ennemi est normal ; c'est chose humaine. Vous préserver, vous, c'est-à-dire votre corps, est le tout premier commandement de la Nature. C'est l'essentielle et primordiale exigence de la Nature. Et qui veut préserver sa vie doit prendre celle des autres. Cela aussi, c'est la Nature. Mais, dit-on, il se trouve que l'homme est supposé s'élever au-dessus de la Nature et vivre (même si cela signifie mourir) selon une loi supérieure — et non pas la loi biologique, non pas la loi de la jungle. Certes, la loi supérieure recommande que soit préservée la vie, mais alors la vie des autres et non sa vie à soi ; elle n'est pas égocentrique, mais entièrement concernée par les autres, elle est pour l'harmonie, la concorde et la paix, non pour la violence et la lutte. Si l'on objecte, si l'on fait remarquer qu'il faut être deux pour être amis et en paix, la réponse est qu'un camp doit commencer et que le mérite revient à celui qui commence. Point n'est besoin de se soucier de l'autre camp, il n'a qu'à suivre sa propre

1. en français dans le texte.

loi d'être; on ne peut du reste le conquérir que de cette façon, et non par contrainte, coercition ou violence. *Na hi vaïréna vaïrani sâmyantîha kadâtchana* : "Car, en vérité, dans ce monde, la haine ne s'apaise pas par la haine", dit le Dhammapada<sup>1</sup>.

C'est une façon de trancher le nœud gordien. Mais le problème n'est pas aussi simple que le voudrait le moraliste. Ne t'oppose pas au mal : si l'on en faisait une règle absolue, le mal ne couvrirait-il pas le monde entier ? Le mal se répand beaucoup plus vite que le bien. En ne s'opposant pas au mal, on risque de perpétuer cela même que l'on redoute; c'est enlever au bien sa chance de s'approcher et de prendre pied. C'est pourquoi le Divin Instructeur déclare dans la Guîtâ que Dieu descend sur la terre, ayant revêtu "la forme humaine" (IX. 11) "pour la protection des bons et la destruction des mauvais" (IV. 8), destruction non pas métaphorique, mais réelle et matérielle, ainsi qu'il en fit preuve sur le champ des Kourou.

Le problème est complexe, et complexe la solution. La Guîtâ — et l'hindouisme en général — n'énonce pas un *dharma* universel, mais une hiérarchie de *dharma*. Les hommes sont de natures différentes; en conséquence, leurs devoirs, leurs attributions, leurs activités, les chemins de leur croissance et de leur développement doivent naturellement différer. Une règle rigide ne cadre pas avec les réalités de la vie; et plus elle est absolue, moins elle

1. Nous suivons ici la traduction de Bharati-di dont Mère S'est servie pour Ses *Commentaires sur le Dhammapada*.

possède l'efficacité d'une réalité vivante. Dès lors, dans le plan de la société indienne, il existe un *dharma* pour le Brâhmane et un autre pour le Kshatriya, un troisième pour le Vaïshya et un quatrième pour le Shoûdra.

Le Brâhmane est celui qui, en sa nature et son caractère, représente le principe et le mouvement de connaissance, de compréhension et d'inclusion, de paix et d'harmonie — toutes les qualités que l'on qualifie de sâttriques. Un Brâhmane ne se bat pas, la conformation même de sa conscience l'empêche de porter un coup et de blesser; il n'a pas d'ennemis; serait-il attaqué ou tué, il ne brandit point son arme pour se protéger (bien que Râmakrishna prescrive même pour lui un moyen modifié ou adouci de s'opposer au mal : en sifflant au moins, si l'on ne mord pas<sup>1</sup>). L'injonction biblique est, nous le savons, de tendre l'autre joue. Cela convient à ceux qui observent la discipline brâhmanique. Mais le *dharma* est tout autre pour le Kshatriya, guerrier en sa nature et sa conscience : il est le gardien armé de la connaissance et de la vérité, il est puissance et force. Au nom du Seigneur, il doit s'opposer au mal, il doit brandir son arme pour frapper. Il est l'instrument de Roudra et de Mahâkâlî. La puissante déesse ne déclare-t-elle pas : "Je bande l'arc pour Roudra, je décoche la flèche pour tuer l'ennemi de la vérité." (*Rig-Véda*, IX. 126) Si le Kshatriya n'observe pas son propre *dharma*, mais cherche à copier le

1. Allusion à la parabole où, ayant reçu l'initiation d'un saint homme, un serpent ne mordait plus et se laissait tourmenter. A moitié mort, il reçut du saint homme le conseil de siffler afin d'éloigner ses agresseurs.

Brâhmane, il est alors non aryen, sans gloire, indigne du ciel et mérite toutes les épithètes dont Shri Krishna accabla Ardjourna, quand celui-ci, découragé, déprimé, ne savait plus où il en était. Tant que le monde sera mené par la force brute, aussi longtemps que le pouvoir du mal gouvernera la terre matérielle et le corps physique, il sera nécessaire de s'y opposer physiquement : si je ne le fais pas, d'autres instruments seront trouvés. Je puis dire, avec Ardjourna, écrasé de chagrin et de pitié : "Je ne combattrai point", mais Dieu et les déités cosmiques peuvent refuser mon refus et m'imposer de faire ce que, dans mon ignorance et mon entêtement, j'aimerais bien ne pas faire.

C'est là que résident le secret et la solution du problème. C'est, en fait, la solution que la Guîtâ donne pour tous les âges. Aussi longtemps que l'homme vivra dans le monde des dualités, dans son être mental et sa conscience mentale, régi par les relativités et les contingences, il y aura un problème, une décision difficile à prendre — une division dans la conscience. On ne peut avoir ici-bas qu'une loyauté mitigée. Vous êtes loyal, pour une part, envers votre famille, pour une autre part envers votre pays, pour une troisième envers vous-même ou un idéal que vous vous êtes fixé. Et naturellement, on se sent perdu au milieu de leurs revendications incompatibles et l'on ne sait comment choisir. Dès lors, dit la Guîtâ, la loi la plus haute, la suprême loi d'action est la Volonté Divine. Et le seul travail, la seule tâche de l'homme est de découvrir cette Volonté Divine et de s'identifier avec elle. "Abandonne tous les dharma et

prends refuge en Moi seul." (*Guîtâ*, XVIII. 66) Tel est le suprême secret de la vie humaine — et de la Vie Divine.

Une fois en ce statut de la conscience divine, on dépasse les trois gouna. Autrement dit, on se sépare du sens (humain) d'option ou de choix et de liberté. On ne peut plus dire : "Je ne puis le faire, parce que c'est immoral ; je dois faire cela, parce que cela semble juste." On va par-delà le bien et le mal et l'on attend l'ordre divin. On fait ce que, d'en haut, on reçoit l'ordre de faire, ce qui est nécessaire à l'accomplissement du Plan Divin. À ce moment-là, ce n'est plus vous qui agissez, c'est le Divin qui agit en vous.

On peut demander si, même alors, il n'y a pas certaines activités, certaines impulsions intrinsèquement mauvaises, non divines — qui, en aucun cas, ne peuvent être divines ou être des instruments de Dieu, qu'il faut rejeter, dont il faut se défaire dès le début et au milieu, également, et naturellement à la fin. Mais on doit se rappeler que le mental humain ne saurait être juge de ce qui est divin ou non divin ; il est des choses que peut approuver le Divin et que l'être mental cherche à éviter. Il doit laisser le Divin choisir Son instrument et Son mode d'action — il suffit que l'être mental sache par qui il est actionné et où il tombe, telle une flèche atteignant son but : *kénéshitam patati préshitam*, "Délégué par qui le mental atteint-il son but ?" (*Kéna Oupanishad*, I. 1)

Certes, il existe une chose intrinsèquement mauvaise et non divine, une chose qu'il faut rejeter, dont il faut se défaire sans ménagements — ce n'est rien d'autre que la conscience égoïste. C'est elle qui a passions et préjugés,

sympathies et antipathies, idées et idéaux, formations à elle et d'autres déités installées à la place de la Vérité et de la Réalité Divines. En fait, l'ego disparaît et, avec lui, disparaissent également ces rythmes et ces accents, ces lignes et ces ombres qui lui sont apparentés et gênent le libre passage du Souffle Divin. Mais l'instrument demeure, ainsi que les armes — ils sont nettoyés et sanctifiés : au lieu qu'ils soient maniés par l'Asoura, ce sont à présent les dieux, c'est le Divin Lui-même qui les possède et les utilise.

## En lisant Savitri

1

*A guardian of the unconsoled abyss  
Inheriting the long agony of the globe,  
A stone-still figure of high and godlike Pain  
Stared into space with fixed regardless eyes  
That saw grief's timeless depths but not life's goal.  
Afflicted by his harsh divinity,  
Bound to his throne, he waited unappeased  
The daily oblation of her unwept tears.<sup>1</sup>*

**Gardien de l'abîme inconsolé  
Héritant la longue agonie du globe,  
Immobile comme la pierre, un être de haute et divine  
Douleur  
Scrutait l'espace de ses fixes yeux sans regard  
Qui voyaient les profondeurs intemporelles du chagrin,  
mais non le but de la vie.  
Tourmenté par son âpre divinité,  
Enchaîné à son trône, il attendait, inapaisé,  
La quotidienne oblation des larmes qu'elle n'avait pas  
versées.**

**Le mystère le plus profond et le plus essentiel de la**

conscience humaine (et en fait de la conscience terrestre) n'est pas que son assise ici-bas soit un être originel non régénéré, un être fait de la substance même de l'inconscience et de l'inertie qu'est la Matière ; c'est que l'être submergé n'est pas simplement de la matière inanimée, mais une flamme concentrée, une flamme solidifiée, pour ainsi dire, une aspiration réprimée qui brûle intérieurement, d'autant plus violente qu'elle est inarticulée et enfermée. L'être originel est cela qui abrite en ses entrailles l'être primordial. C'est le Divin Inconscient, la Divinité qui souffre — *Mater Dolorosa* —, l'Être Divin qui, transmué en Matière, s'est alors totalement perdu et pourtant est toujours harcelé par l'aiguillon d'une flamme secrète qui le pousse à se connaître, à se trouver, à être de nouveau lui-même. C'est Roudra, l'Énergie lovée dans la Matière, qui fonce vers une évolution progressive en la lumière et la conscience. Voilà ce que Savitri, l'universelle Grâce Divine devenue matérielle et humaine, trouve au centre de son être, champ et cœur d'un combat concentré, d'une millénaire aspiration pétrifiée, d'un antique chagrin gelé, d'une divinité solitaire, engourdie dans une transe. Cette divinité doit s'éveiller et peiner. Le dieu doit être cruel pour lui-même, car sa divinité demande qu'il se surpasse, il ne peut abdiquer, laisser la Nature aller son chemin, suivre le sentier inférieur de la facilité et de la fuite. Le divin doit faire montre de sa pleine autorité, exercer sur soi-même toute sa pression — *tapas taptvá* —, et par la chaleur de cette incubation, délivrer l'énergie qui conduit vers la lumière et le haut accomplissement. Entre-temps, la tâche n'est pas commode. La douceur et la

sollicitude divines éclairent d'en haut cette divinité durcie ; mais l'inertie de l'Inconscient, le "Pani"<sup>1</sup> cache encore la lumière dans sa caverne rocheuse et ne veut pas la livrer. Mûrie par toutes les larmes d'amour, de sympathie et de tendresse qu'elle a recueillies pour la divinité au travail, la Grâce Divine a pitié du sort rigoureux d'une humanité que la pierre astreint à la vie matérielle et qui, toutefois, se soulève vers la liberté pour laquelle elle brûle. La divinité n'est pas consolée ou apaisée, tant que la liberté n'est pas atteinte, et la lumière et l'immortalité délivrées. C'est à cette fin que la Grâce travaille — lentement, péniblement peut-être, mais sûrement ; la pierre s'usera et se dissoudra un jour. Ce jour fatidique est-il venu ?

Tel est le sens de la vie humaine, le sens de la vie humaine même très ordinaire. C'est le champ d'un "terrible débat", "d'une question farouche", d'un perpétuel conflit entre les deux forces antagonistes, ou plutôt polaires, la volonté, l'aspiration à "être", et la volonté de l'inertie : "ne pas être" — la friction, pour employer une image védique, des deux bâtons du saint bois sacrificiel, *arani*, d'où doit jaillir la flamme. La douleur et la souffrance auxquelles les hommes sont assujettis en cette malheureuse vallée de larmes — maladie et incapacité physiques, frustration vitale ou désordre mental — sont des symboles et des expressions d'une Douleur essentielle et plus profonde. Cette douleur est celle du labeur, c'est la peine qui précède la naissance et l'incarnation d'une

1. Les Pani sont, dans les Veda, des pouvoirs de l'obscurité qui dérobent et cachent la lumière (symbolisée par des vaches).

divinité endormie ou morte. En fait, souffrances et maux de la vie sont en soi de puissants instruments. Inévitablement, ils conduisent à la Félicité, ils sont l'aliment qui allume, ranime et augmente le Feu de l'Extase qui doit resplendir au jour de la victoire en la pleine et intégrale conscience spirituelle. La ronde de la vie ordinaire n'est pas vaine ou dépourvue de sens : ses petits moments, ses petits événements qui n'ont l'air de rien sont les pas de la Divinité en marche. Il n'est jusqu'à la vie la plus commune qui ne soit le rite sacré, le sacrifice progressant par l'oblation de nos expériences, amères ou douces, vers la révélation et la confirmation de l'immortelle divinité en l'homme.

2

Savitri, la Grâce Divine sous une forme humaine, est sur terre. La Conscience Divine a abandonné son statut transcendantal suprême pour pénétrer en la conscience humaine et partager la vie terrestre ; elle a pris un corps humain pour vivre et résider ici-bas. Il n'est pour elle d'autre moyen de transformer la nature animale inférieure en la nature divine, d'élever l'homme à la divinité, de faire que la terre soit le ciel lui-même :

*A prodigal of her rich divinity,  
Her self and all she was she had lent to men,  
Hoping her greater being to implant  
That heaven might native grow on mortal soil.*<sup>1</sup>

1. Sri Aurobindo : *Savitri — A Legend and a Symbol*, Livre I Chant I.

Prodigue de sa riche divinité,  
Elle avait prêté aux hommes son moi et tout ce qu'elle était,  
Espérant installer son être plus grand  
Pour que le ciel puisse naître et grandir sur le sol mortel.

Mais la tâche n'est pas facile. La chair est faible, est incapable de retenir ou de recevoir l'ampleur de l'immortalité. Et non seulement elle en est incapable, mais elle fait preuve de positive aversion, de mauvaise volonté, elle est réfractaire et hostile au toucher de l'esprit. La matière est sourde et muette, ténébreuse et têtue : l'état mortel aime sa demeure mortelle et s'y accroche, exclusif et jaloux. L'être terrestre ne sait pas, ne peut pas apprécier la faveur, le don que l'on dépose à sa porte même : il n'a qu'à recevoir et accepter pour être sauvé de toute ignorance et de tout chagrin, de toute impuissance et de la mort. La Divine Mère s'est oubliée elle-même, s'est faite aussi petite et aussi proche et native de la terre que n'importe quelle créature terrestre ; comme n'importe lequel d'entre nous, elle a pris sur elle toutes les limitations et les indignités, tout le fardeau d'une vie terrestre ; elle a honoré de sa présence cette atmosphère mortelle. Mais

*Hard is it to persuade earth-nature's change ;  
Mortality bears ill the eternal's touch :  
It fears the pure divine intolerance  
Of that assault of ether and fire ;  
It murmurs at its sorrowless happiness,  
Almost with hate repels the light it brings ; ...*<sup>1</sup>

Il est difficile de persuader la nature terrestre de changer ;  
 L'état mortel souffre mal le toucher de l'éternel :  
 Il craint la pure et divine intolérance  
 De cet assaut d'éther et de feu ;  
 Il murmure contre son bonheur sans chagrin,  
 Presque avec rage repousse la lumière qu'il apporte; ...

De même, cependant, que "l'état mortel souffre mal le toucher de l'éternel", l'éternel supporte mal la nature humaine—mais en son intolérance, il ne suit pas l'aveugle, ignorante, faible et malade façon humaine, il agit d'une façon divine, car il porte les armes de la lumière et de la connaissance; il donne l'assaut avec sa force lumineuse, l'énergie de l'éther et du feu, éléments d'autant plus hauts et nobles que l'assaut est donné contre l'obscur et compacte terre muette, l'élément le plus bas qui recouvre la conscience humaine. En fait, l'état mortel est entiché de l'écheveau de la joie et du chagrin, du rire et des larmes, de la lumière et de l'ombre, et ne peut contempler le pur délice sans mélange de l'Éternité. Le souffle lui manque en l'air raréfié et serein de l'immortalité; il languit après la *terra firma*, le limon et la boue. Fuyant le Lévrier du Ciel, la conscience humaine a descendu les corridors du Temps; mais elle finira par être rattrapée et, dans les bras divins, par être complètement transmuée en la substance du Divin Lui-même. Toute réticence, toute protestation, toute révolte ont pour but de forger et façonner à coups de marteau l'union finale en quelque chose de parfait, irréprochable, absolu.

## Table des matières

<b>L'IDÉAL DE SRI AUROBINDO</b>	
<b>ET LE YOGA DE SRI AUROBINDO</b>	
L'idéal de Sri Aurobindo .....	9
Le yoga de Sri Aurobindo :	
le yoga même de la nature .....	21
<b>LE YOGA DE SRI AUROBINDO</b>	
<b>UN YOGA DE L'ART DE VIVRE .....</b>	<b>37</b>
Un yoga de l'art de vivre .....	39
Sri Aurobindo et son « école » .....	45
La guita de Sri Aurobindo .....	51
Ardjouna ou le disciple idéal .....	55
L'émergence en évolution.....	61
<b>LIGNES DE LA DESCENTE DE LA CONSCIENCE</b>	<b>71</b>
<b>INITIATION ET APTITUDE YOGUIQUES .....</b>	<b>109</b>
L'initiation de la nouvelle année, 1944 .	111
Initiation et aptitude yogiques.....	119
Le corps humain .....	131
<b>LA VOIE ENSOLEILLÉE .....</b>	<b>141</b>
Idées justes et idées fausses .....	143
Ici et ailleurs .....	155
La voie ensoleillée .....	159
La perspective spirituelle .....	163
Sectarisme ou loyauté .....	167
<b>L'ODYSSÉE DE L'ÂME .....</b>	<b>173</b>
Sincérité .....	175
La vraie humilité .....	179

L'esprit de la Tapasyâ .....	183
Fatalisme dynamique .....	187
Mater Dolorosa .....	191
Origine et nature de la souffrance.....	197
L'esprit tragique dans la nature .....	201
L'odyssée de l'âme .....	207
<b>L'HOMME DIVIN .....</b>	<b>211</b>
Progrès humain .....	213
L'homme divin .....	229
<b>ÉVOLUTION DE LA CONSCIENCE SPIRITUELLE.</b>	<b>239</b>
Évolution de la conscience spirituelle .	241
La conscience en tant qu'énergie .....	247
<b>EN LISANT SAVITRI .....</b>	<b>263</b>
La liberté et la force de l'esprit .....	265
Être ou ne pas être .....	269
En lisant Savitri .....	275